BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Francais
Coll. splé

3 p. 4° d.
° 82 - in 12

ŒUVRES

DE MONSIEUR DE MONCRIF

LECTEUR DE LA REINE.

L'un des quarante de l'Académie Françoise, et de celle des Sciences et Belles Lettres de Nancy et de Berlin.

Nouvelle Edition.

TOME II.

A Paris rue Basse des Hursins, et au Palais chez la V. Regnard, *Imprimeur Libraire de l'Académie Françoise.*

M. DCC. LXVIII.

BIBLIOTHECA
Ottavianis

PQ
2007
.M85
1768
v.2

Coll. spéc.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvresdemonsieu02monc

De Sève inv. Ch. Baquoy Sculp.

Qu'avec plaisir on peint ce qu'on adore.

60 W. Spec.

DISCOURS.

M. DE MONCRIF *ayant été élu par Messieurs de l'Académie Françoise à la place de M.* L'EVESQUE DE BLOIS, *y prit séance le Mardi 29 Décembre 1733, & prononça le Discours qui suit.*

MESSIEURS,

JE ne puis mieux employer le moment où je jouis, pour la première fois, de l'honneur de vous être associé, qu'à vous exposer l'idée que j'ai conçue des travaux qui vous rassemblent.

Se repréſenter l'Académie Françoiſe occupée uniquement à cultiver notre Langue, c'eſt lui donner un éloge dont on ne ſent pas toujours toute l'étendue. Le progrès de la Langue n'entraîne-t-il pas néceſſairement le progrès de l'eſprit ?

Lorſque par le concours de vos lumières, vous fixez le ſens véritable de chaque mot ; que vous démêlez les nuances (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) de ces expreſſions qui ſemblent appartenir à une même idée, & qui placées comme elles doivent l'être, diffèrent ſi ſenſiblement entr'elles ; quand vous faites connoître en quoi conſiſtent ces tours heureux, d'où naiſſent & la force & l'agrément du langage, n'eſt-ce pas guider l'eſprit dans la marche qu'il doit garder (quelque carrière qu'il ſe propoſe de remplir) pour être ou ſimple, ou profond, ou délicat, ou ſublime ? N'eſt-ce pas enfin lui donner lieu de s'étendre, de ſe perfectionner ? Et que doit-on penſer de ceux qu'une ſi noble fonction occupe ? On ne prête des ſecours à l'eſprit, qu'en les empruntant de lui-même.

Il vous eſt aiſé, MESSIEURS, de contribuer à ces deux progrès qui naiſſent réciproquement l'un de l'autre. Les au-

torités qui juſtifient vos déciſions, ne vous ſont preſque jamais étrangères : vous n'avez, pour inſtruire, qu'à étaler vos propres richeſſes. Donnez-vous des préceptes ? vos ouvrages en ſont en même temps les exemples.

Diſons encore avec cette confiance qu'inſpire une vérité reconnue, les Ecrits les plus excellens en tout genre ſont formés dans votre ſein, ou ne tiennent leur principal mérite que de ce qu'ils ſemblent vous appartenir.

Reconnoître l'utilité de cette Académie, & l'éclat qu'elle a répandu ſur la Nation, c'eſt nommer votre Fondateur. Ce Cardinal, dont le génie également vaſte & ſublime, fit ſentir à l'Europe que pour porter la France au plus haut degré de ſplendeur, il ne falloit que lui apprendre à ſe connoître. ARMAND, dis-je, après avoir étendu les limites, & multiplié les avantages intérieurs de l'Etat, s'empreſſa d'y ajouter ce Monument qui devoit en accroître la gloire. Qu'il ait penſé que c'étoit élever en même temps un trophée à la ſienne ; ce motif a toujours excité les grands Hommes ; la vertu qui les anime, n'exclut pas le déſir d'attirer la louange ; quiconque a ſu mériter un ſi noble tribut, n'a-

t-il pas droit de chercher à en jouir ?

Un Miniſtre occupé des vues dignes de ſes lumières ſupérieures, ne ſe rend pas toujours la renommée également favorable : quand il auroit le ſuccès le plus heureux dans les événemens, combien pendant les intervalles éprouve-t-il de jugemens injuſtes ? Tandis qu'il employe tout l'art de la plus ſage politique, le profond myſtère dans lequel il l'enſevelit, & qui en eſt lui-même le reſſort le plus difficile à être aſſujetti, & peut-être le plus important, lui dérobe ſouvent la plus juſte partie de la gloire qu'il devroit en recueillir.

RICHELIEU voulut former un établiſſement qui dès ſa naiſſance préſentât toute ſon utilité : il fonda l'Académie Françoiſe.

L'effet répondit à ſon attente, l'ouvrage parut, il étoit perfectionné, & vous n'eûtes à pleurer à la mort de votre Fondateur, qu'une perte commune à toute la France. Vous aviez raſſemblé trop de grands Hommes pour lui chercher un Succeſſeur hors de vous. SEGUIER mérita d'être choiſi, il vous donna un aſile ; & animé d'un zèle qui ne pouvoit naître que dans l'ame d'un vrai Citoyen, il ſoutint un Etabliſſe-

ment dont un autre emportoit tout l'honneur.

C'étoit le Siècle des prodiges ; LOUIS XIV régnoit. Les Nations les plus jalouſes de ſa puiſſance, ambitieuſes de lui reſſembler, imitèrent ſa magnificence, adoptèrent ſes maximes, & préférèrent à leur Langue naturelle la Langue Françoiſe, que vous aviez rendue ſi célèbre par les louanges de leur Vainqueur. Quel aveu plus éclatant de la ſupériorité de ce Monarque ! Ses Ennemis les plus implacables ne purent s'empêcher de le prendre pour modèle.

Tout devoit marquer l'aſcendant de LOUIS LE GRAND. Devenu votre Protecteur, il ſembla qu'il avoit applani les routes pénibles que les talens & la ſcience avoient été forcés de ſuivre juſqu'alors. Vous vîtes bientôt avec étonnement les fruits précieux qu'un travail long & aſſidu ne produit encore que rarement, devenir un ornement nouveau de la jeuneſſe. M. l'Abbé de CAUMARTIN, lorſqu'il fut honoré de vos ſuffrages, étoit à peine à la fin de ſon cinquième luſtre.

Les progrès, auſſi grands que rapides, qui avoient déterminé votre choix, lui

avoient peu coûté : l'esprit en lui avoit fait la moitié de l'ouvrage.

Né avec cette pénétration vive qui saisit d'abord dans les choses ce qu'elles ont d'essentiel, doué de cette imagination heureuse qui sait orner avec mesure ce qu'elle présente, comment M. l'Abbé de CAUMARTIN n'auroit-il pas réuni les connoissances étendues & la véritable éloquence ?

Vous savez combien sa conversation étoit solide en matière de science & de littérature ; mais vous avez sur-tout éprouvé ce charme qu'il savoit répandre sur les choses les plus dépourvues d'agrémens par elles-mêmes ; cet art inexplicable qui ne s'acquiert que par l'habitude de vivre avec les personnes en qui il réside, & que ceux qui le possèdent le mieux ne peuvent eux-mêmes définir : espèce de magie (si j'ose le dire) qui n'est point attachée à l'esprit supérieur, qui peut servir à l'embellir, & qui le plus souvent réussit encore mieux que lui.

Ce n'étoit pas seulement ce qui rendoit le commerce de M. l'Abbé de CAUMARTIN si désirable ; ce grand nombre d'amis qu'il a conservés toute sa vie, & dont il avoit l'entière confiance, en fait encore

mieux l'éloge, & fixe la véritable idée de son caractère.

Quelque état qu'il eût embrassé, il étoit né pour en avoir les qualités les plus éminentes; celles du Prélat avoient dès long-temps devancé sa nomination à l'Evêché de Vannes, d'où il a passé à celui de Blois. Je ne rappellerai point ici tout ce qui le rendoit recommandable: * une autre Académie vous en a fait entendre un portrait historique, où vous avez reconnu le langage de la vôtre.

Je devrois peut-être, MESSIEURS, ne vous parler que de vos regrets. Vous allez connoître qu'il peut m'être permis d'y mêler les miens.

Vous venez, en m'adoptant, de remplir une ambition que feu M. l'Evêque de Blois m'avoit inspirée; il avoit depuis long-temps trouvé dans sa famille des exemples de bonté & d'amitié pour moi, qu'il avoit daigné suivre, & dont les marques ne s'effaceront jamais de mon cœur. Combien de fois m'a-t-il témoigné le désir de m'accorder un jour son suffrage? Le sort a voulu que ce fût M. l'Evêque de Blois lui-même qui fît naître ce

* L'éloge prononcé par M. de Boze à l'Académie des Belles-Lettres.

jour, où tant d'amertume a combattu ma joie : j'eusse été trop heureux, si je n'avois eu que des graces à lui rendre !

Vous êtes sensibles aux pertes que vous faites ; mais elles n'ont pu jamais vous allarmer sur la destinée de cette Académie : ses avantages deviennent plus assurés de jour en jour. Telle que dans sa première splendeur, elle voit encore dans son propre sein, & l'appui, & le garant de sa gloire : cet illustre Académicien * si digne de l'être par les graces & l'élévation de son esprit, & dont vos Assemblées sont privées par ses grandes occupations ; ce Dépositaire modeste de l'autorité royale, n'attire-t-il pas incessamment sur l'Académie les regards favorables du Monarque qui la protège ; tandis que le ** Héros dont la France a si souvent couronné les victoires, invite les Muses Françoises à de nouveaux chants de triomphe ? Oui, MESSIEURS, croyons-en la voix de l'Europe entière, tout ce qui fait la véritable grandeur de cet Empire, ne peut que recevoir un nouveau lustre sous le Règne d'un Roi jeune, & l'amour de ses Sujets.

---

* S. E. M. le Cardinal de Fleury.
** M. le Maréchal de Villars.

Je n'ai point encore laiſſé parler les ſentimens dont m'a pénétré le choix que vous avez daigné faire de moi. Je n'avois point à craindre qu'ils vous paruſſent douteux : les graces qui flattent l'amour-propre de celui qui les reçoit, inſpirent bien ſûrement la reconnoiſſance la plus ſenſible, & la mienne eſt fondée ſur des motifs encore plus puiſſans. Aſſez heureux déſormais pour partager vos occupations, quelque haute idée que je me ſois faite de cette Académie, je verrai ſans doute la vérité paſſer encore mon attente. Je ſai qu'il eſt des objets de notre admiration, qui bien loin de perdre à être examinés de près, nous frappent au contraire plus vivement, & s'embelliſſent à meſure qu'on peut les diſtinguer & les connoître davantage. Le Prince * à qui j'ai l'honneur d'être attaché, me le fait éprouver tous les jours : il ſemble par l'habitude de l'approcher (& il eſt bien rare que de l'habitude naiſſent des ſujets d'éloge) il ſemble, dis-je, qu'en lui l'éclat du rang ne ſoit que la récompenſe des qualités perſonnelles. Si l'accueil dont il favoriſe manifeſtement le mérite littéraire & les Arts, ſi la protection dont il

* S. A. S. Monſeigneur le Comte de Clermont.

m'honore, ont contribué à m'élever à la place où je me vois ; quelle eſt ma joie de pouvoir me flatter que mon aſſiduité à vos Aſſemblées, mon zèle à profiter de vos lumières, me donneront lieu de juſtifier ſes bontés, vos ſuffrages, & l'honneur dont je vais jouir parmi vous !

DISSERTATION.

De l'objet qu'on doit ſe propoſer en ecrivant.

TOUS ceux qui compoſent des Ouvrages d'eſprit, cherchent ſans doute à mériter de l'eſtime ; mais la plupart ne l'enviſagent pas cette eſtime, par ce qu'elle peut avoir de plus déſirable. Il y a, lorſqu'on écrit, deux différens avantages à recueillir ; l'un qui regarde le talent uniquement, & l'autre qui ſe répand en même temps ſur la perſonne. S'il paroît qu'un Auteur n'a d'autre objet que de faire briller ſon eſprit, c'eſt ſon eſprit ſeul qui intéreſſe ; l'idée avantageuſe qu'on en conçoit, ſe confirme ou ſe détruit ſelon les impreſſions que laiſſe à ſes Lecteurs chaque Ouvrage qu'il met au jour. Mais ſi en attachant l'eſprit, un Auteur donne en même temps bonne opinion des vues qui l'engagent à écrire, ſoit par le choix des matières qu'il traite ordinairement, ſoit par les principes qu'il établit, alors ce n'eſt pas l'Ouvrage ſeul qu'on eſtime.

Tous les genres d'Ecrits ne donnent pas également lieu de démêler les principes & le caractère des gens qui les composent. Au sujet du Poëme Dramatique, par exemple, du Poëme Epique, de l'Histoire, combien seroit-on sujet à se tromper, si sur la foi de l'Ouvrage on croyoit lire dans l'ame de l'Auteur? Souvent on attribueroit au Poëte ce qui n'appartiendroit qu'à la matière qu'il embrasse : on lui croiroit un goût de préférence pour de certains personnages, pour des faits d'une certaine nature, tandis qu'il n'auroit choisi de tels matériaux que parce qu'il trouve plus d'avantage à les mettre en œuvre ; ou par d'autres motifs qui n'ont nul rapport avec ses sentimens propres, ni avec ses mœurs.

Mais il n'en est pas ainsi des Traités de Morale ou de Philosophie, des Lettres, des Romans & des petites Pièces de Poësie : dans ces sortes de compositions l'Auteur est plus à découvert, on y démêle mieux les motifs qui l'ont engagé à les faire, son genre d'amour-propre, enfin la sorte d'estime qu'il a eue pour objet : & si toutes ces notions sont à son avantage, on est plus disposé à sentir le mérite de l'Ouvrage, ou du

moins à ne pas faire pencher la balance du mauvais côté.

Voilà donc deux routes où l'esprit peut se faire connoître. A supposer qu'on eût le choix, quelle est celle qu'il faudroit prendre ? Il ne seroit pas difficile, selon moi, de se déterminer, si l'on faisoit une réflexion. Un des fruits qu'on doit naturellement se promettre des avantages de l'esprit, c'est de se procurer une vie agréable. Voyons ici de quel côté est la douceur de la vie.

De ces deux carrières, la première, plus vaste, plus difficile, & qui demande des talens plus rares, produit aussi une gloire plus éclatante; mais que d'inconvéniens, que de révolutions n'a-t-on pas à éprouver ? On connoît cette jalousie envenimée qu'excite un Poëte qui se distingue sur la scène, ou dans d'autres Ouvrages qui exigent du génie. Un grand succès peut sans doute être regardé comme le dédommagement de tout ce qu'il coûte; mais aussi plus il est mérité, plus il vous irrite contre les injustices, contre la persécution qu'il vous attire. Eh ! n'est-ce pas un vrai malheur d'avoir perpétuellement des sujets de haine à vaincre ? Est-on sûr de pouvoir toujours les surmonter ?

On ne le croiroit pas ſans l'expérience; une grande réputation s'acquiert plus aiſément qu'elle ne s'entretient, lors même qu'elle eſt fondée ſur de bons titres. Qui n'a pas remarqué ces dégoûts bizarres dont le Public ſe prévient quelquefois contre des Auteurs qu'il eſt dans l'habitude d'admirer? Il eſt vrai que comme ce ne ſont point les vrais connoiſſeurs qui ſe livrent à de tels caprices, un homme illuſtre a dans ces courtes révolutions de quoi ſe récompenſer des nombreux ſuffrages qu'il perd, par le prix de ceux qui lui reſtent; mais enfin c'eſt tomber dans une ſorte d'abandon, & communément notre amour-propre eſt plus flatté du nombre que de la qualité des ſuffrages; ſenſible à ceux dont il jouit, il n'en eſt pas moins occupé de ceux qu'on lui dérobe, & il faut s'attendre à paſſer tôt ou tard par de pareilles épreuves. On peut comparer en ce point les avantages de l'eſprit & ceux de la beauté; leur règne a des momens d'interruption: il n'eſt guère d'Ecrivain du premier ordre qui ne ſe voye quelquefois négligé; il n'eſt guère de Maîtreſſe ſi charmante qui n'eſſuye quelqu'infidélité.

Encore un inconvénient qu'attire une

grande réputation : votre nom seul suffit pour donner de la vogue à un Ecrit ; attendez-vous à voir paroître sous vos enseignes des Ouvrages que vous n'avez point faits, & qu'on veut accréditer en les joignant aux vôtres. Ce sera de votre propre renommée que l'avarice ou la malignité tirera des moyens de vous nuire.

Pesons à présent les avantages le plus ordinairement attachés aux Ouvrages où l'Auteur semble se peindre, & se peint effectivement quelquefois, sans même s'en appercevoir ; où l'on peut reconnoître s'il se propose de donner bonne opinion de ses principes ; s'il regarde comme la vraie récompense des talens de l'esprit, le bonheur d'être accueilli dans la société des gens estimables. Cette scène est sans doute moins brillante, plus de gens ont assez de mérite pour y paroître avec avantage, on attire bien moins de spectateurs ; mais ce petit nombre, vous pouvez plus aisément vous le rendre favorable, dans ces occasions surtout où vous n'employez vos talens que comme un tribut que vous payez à la société, un art qui peut contribuer à l'amusement des autres : ce n'est pas seulement alors votre esprit que vous

accréditez, c'eſt vous-même; on aime à vous voir réuſſir; & quand on ne peut vous accorder des éloges, on cherche du moins, on ſe plaît à vous faire grace: enfin, ſoit juſtice, ſoit indulgence, lorſqu'on vous marque de l'eſtime pour vos Ouvrages, c'eſt par un ſentiment plus flatteur encore que cette eſtime même, une ſorte d'amitié.

Voilà (qu'il me ſoit permis de le dire) le genre de ſuccès que j'ai ambitionné dans le peu que j'ai fait d'Ouvrages. Je n'ai regardé mes Poëſies particulièrement que comme des moyens de témoigner l'admiration ou la reconnoiſſance; d'attirer ou de conſerver l'amitié; de rendre hommage aux talens, aux graces: c'eſt l'unique gloire que je me ſuis permis d'en eſpérer.

LES AMES RIVALES, *HISTOIRE FABULEUSE.*

PREMIÈRE PARTIE.

LEs Indiens dévoués bien ſincèrement au culte de Brama, obtenoient jadis de ce Dieu une faveur bien admirable; leur ame avoit la liberté de quitter leur corps pour paſſer dans un autre, & revenir enſuite reprendre leur demeure ordinaire. Ces ames libres pouvoient auſſi ſe placer dans des Plantes, dans des Animaux, dans des Inſtrumens de Muſique; parcourir les Aſtres, & enfin ſe promener dans l'Univers : les corps

pendant l'abſence de l'ame, reſtoient plongés tranquillement dans une eſpèce de ſommeil.

Cette merveilleuſe liberté dépendoit uniquement d'une Prière myſtérieuſe appelée le Mandiran. Soit qu'on tînt cette Prière d'une révélation immédiate de Brama, ſoit qu'on l'eût appriſe d'un de ſes Favoris, il ne falloit que la réciter, auſſi-tôt votre ame pouvoit ſe ſéparer de ſa perſonne.

Les Indiens n'ont pas joui long-temps d'un privilége envié ſi juſtement des autres Nations. L'événement qui a déterminé Brama à les en priver, remplit un des plus importans Chapitres du Livre ſacré *, qui contient les aventures des ames libres.

Autrefois dans le Royaume de Malleani **, dès qu'une fille avoit quinze ans, ſes Parens lui préſentoient douze Amans, dont l'âge, la naiſſance & la fortune étoient convenables, & ces Amans paſſoient une année auprès d'elle ſans la

---

* Les Indiens appellent ce Livre le Pouranam.

** Le Royaume de Malleani eſt ſitué dans cette partie de l'Inde appelée le Calécut. Les femmes dans ce pays ont l'autorité ſur les hommes, elles en choiſiſſent le nombre qu'elles veulent, & elles les traitent comme des eſclaves.

perdre de vue un seul moment. Le dernier jour de cette année elle pouvoit se déclarer en faveur d'un des Prétendans, qui par cette préférence devenoit son Epoux, & donnoit pour le reste de la vie l'exclusion à tous les Amans. Une fille étoit libre aussi de ne point aimer, c'est-à-dire de prendre douze nouveaux Amans, & de n'avoir point d'Epoux. Voici dans quelle vue cet usage étoit établi. Pendant le cours d'une année, une fille sans cesse entourée de ses Amans, avoit le temps de pénétrer leur caractère, quelqu'attention, quelqu'intérêt qu'ils eussent à le cacher. Ainsi on s'unissoit autant par convenance que par penchant. Eh quelle félicité suivoit une pareille union ! Si par hasard l'amour venoit à diminuer, l'amitié déja établie rempliſſoit si bien la place de cette passion, que les Epoux n'avoient presque rien à regreter.

La Princesse Amassita, fille du Souverain de Malleani, étant parvenue à l'âge d'être mariée, les plus grands Princes de l'Inde se disputèrent l'honneur d'être du nombre des douze Amans. Elle étoit bien digne de cet empressement : elle joignoit à une figure charmante un certain agrément dans l'esprit & dans

le caractère, qui forçoit les femmes les plus vaines à lui pardonner d'être plus aimable qu'elles.

Parmi les illustres concurrens qui furent préférés, Mazulhim Prince de Carnate, & Sikandar Prince de Balassor, se distinguèrent bientôt, l'un par les graces avec lesquelles il cherchoit à plaire, & l'autre par l'impétuosité de sa passion. Cette tendresse très-vive de part & d'autre ne mit point cependant d'égalité entre eux aux yeux de la Princesse; Mazulhim seul intéressoit son cœur, mais elle n'osoit se l'avouer, craignant de s'être prévenue trop favorablement sur le caractère de ce Prince: elle s'attachoit à garder plus sévèrement avec lui l'extérieur d'indifférence qu'elle devoit avoir pour ses Amans, jusqu'au moment de choisir un Epoux.

Le Prince de Carnate étoit dans une extrême agitation: né aussi modeste que sensible, il n'osoit se flatter de l'emporter sur ses rivaux: il se croyoit chaque jour à la veille de voir finir l'année des épreuves; (c'est ainsi que l'on appeloit le temps que les douze Amans passoient auprès de la Princesse) il n'en vouloit pas perdre un seul moment. Dans cette vue, il pria le Dieu Brama de

lui révéler la ſublime Prière, & ce fut avec des inſtances ſi vives, ſes intentions étoient ſi pures, qu'elles eurent leur effet. Depuis ce moment, dès que la nuit étoit venue, l'ame du Prince de Carnate partoit & s'introduiſoit dans l'appartement de la Princeſſe, dont l'accès étoit alors interdit à ſes Amans. Mazulhim par ce ſecours s'épargnoit des momens d'abſence qui lui auroient été inſupportables: mais parmi ſes concurrens, il ne poſſédoit pas ſeul cette indépendance de l'ame; Sikandar en jouiſſoit depuis long-temps: il avoit ſéduit, en répandant les tréſors de Golconde *, un Pénitent ** aimé de Brama, & ce Favori infidèle lui avoit enfin appris le Mandiran.

La Princeſſe ſe diſſimuloit en vain ſon penchant pour le Prince de Carnate; il parut à bien des marques dont elle ſeule ne s'appercevoit pas. C'eſt l'illuſion ordinaire des Amans; ils s'imaginent que leur ſecret ne s'eſt point échappé, tant qu'ils ne ſe ſont point permis la ſatisfaction

---

* C'eſt dans le Royaume de Golconde que ſe trouvent les Mines de Diamans.

** Les Pénitens ſont dans la Mythologie des Indiens, ce qu'étoient les Héros à l'égard des Dieux des Grecs. Ces Pénitens, quoique mortels, diſputent quelquefois de puiſſance avec les Dieux.

de le trahir. Mazulhim crut entrevoir cette préférence, mais cette idée flatteuse s'évanouissoit bientôt : inquiet dans ce qu'il osoit se promettre, il falloit, pour être tranquille, un mot de la bouche de la Princesse. Eh comment l'obtenir ! Amassita ne voyoit jamais ses Amans qu'ils ne fussent rassemblés, & ne leur parloit qu'en public ; aussi on avoit toujours ses rivaux pour confidens.

Un jour qu'ils étoient chez la Princesse, Mazulhim imagina un moyen pour avoir un entretien secret avec elle. La conversation rouloit, selon la coutume ordinaire, sur les charmes d'Amassita. Madame, dit le Prince de Carnate, n'osant présumer que nos continuels hommages vous plaisent, nous avons bien lieu de craindre qu'ils ne vous ennuyent. Vous n'entendez jamais que des louanges, que des protestations exagérées peut-être : non que vous ne soyez digne des éloges les plus flatteurs, & des vœux les plus tendres ; mais il n'est pas donné à tous les Amans d'exprimer heureusement ce qu'ils ressentent. Vous ne trouvez que des prévenances qui ne vous laissent pas le temps de désirer, & il y a des gens qui nous impatientent quand ils nous devinent. Il est sûr du moins que si l'un

de vos Amans eſt aſſez heureux pour vous intéreſſer par cet extrême empreſſement, les onze autres vous en deviennent plus inſupportables. Oſerois-je vous propoſer un moyen de vous épargner ces mêmes hommages, qui vraiſemblablement vous importunent ? Souffrez qu'aujourd'hui chacun de vos Amans vous entretienne un quart d'heure ſeulement avec quelque liberté : ce ſera pour leur amour une occaſion de paroître dans toute ſa ſincérité. Ce quart d'heure expiré, les ſoins, les petites prévenances qui ſont autant de fadeurs, les ſermens prodigués ſans qu'on les exige, les louanges à découvert qui bleſſent un amour-propre délicat, au lieu de le flatter; enfin toute cette déclamation ordinaire de la tendreſſe ne leur ſera plus permiſe, il faudra qu'ils ſe contraignent ; ainſi l'enjouement, la fineſſe de l'eſprit, les reſſources de l'imagination prendront la place du ſérieux de l'amour : caractère le plus ennuyeux dans les Amans qui ne ſont point aimés. Mon cœur ne m'engage à vous propoſer cette conduite à l'égard de vos Amans, que parce qu'il eſt plus occupé de votre bonheur que du ſien même. Je ſouffrirai extrêmement ſans doute à me taire ; mais ſi je ne ſuis pas

assez heureux pour mériter quelque préférence, ne vous plus parler de ma tendresse est la seule marque que je puis vous en donner sans vous déplaire.

La Princesse parut surprise du discours de Mazulhim. Votre idée, répondit-elle, est effectivement très-raisonnable. Il est vrai que si mon cœur s'étoit déja déterminé, l'Amant vers lequel il pencheroit se tairoit comme les autres, & son silence peut-être me seroit moins supportable encore, que l'ennui d'entendre ses rivaux. J'accepte cependant le projet que votre prudence vous fait imaginer, je ne veux pas être moins raisonnable que vous. La Princesse prit un air sérieux en achevant cette réponse, ne s'appercevant pas que ce sérieux pouvoit ressembler à un reproche. Amassita commença dès le jour même cette espèce d'audience qu'elle venoit de promettre : le temps de la promenade & celui des jeux furent employés à écouter ses Amans. Les concurrens du Prince de Carnate eurent les premiers momens, que la Princesse abrégea souvent d'autorité. Sikandar s'approcha d'elle, montrant assez de confiance de n'être point haï. Comme à la faveur des différentes métamorphoses qu'il pouvoit prendre, il

il entroit dans l'appartement d'Amaſſita, lorſqu'elle n'étoit qu'avec ſes femmes, il avoit remarqué que la Princeſſe ſe livroit à une certaine rêverie qui n'avoit point l'air de l'ennui : il expliquoit favorablement pour lui ce même trouble, tandis que le Prince de Carnate, ſans oſer s'en flatter, en étoit l'unique cauſe. La Princeſſe l'écouta ſans jamais lui répondre ; & le quart d'heure à peine achevé : Souvenez-vous, lui dit-elle, que pour le reſte de l'année je ſuis diſpenſée de vous entendre. Le Prince de Carnate s'offrit alors, Sikandar ſe retira, & les autres Amans obſervèrent avec inquiétude cette eſpèce de tête-à-tête, le dernier qu'Amaſſita devoit accorder.

Mazulhim vint à ſon tour, mais avec un trouble qui ne lui permit pas de remarquer que la contenance de la Princeſſe n'étoit guère plus aſſurée que la ſienne. Madame, lui dit-il, à préſent je ſuis au déſeſpoir de la loi que je vous ai engagée à preſcrire : voici peut-être la dernière fois que je puis vous dire que je vous aime. Que deviendrai-je, ſi votre choix regarde un autre que le plus tendre de vos Amans ? Alors fixant ſes yeux ſur ceux de la Princeſſe, ſon trouble augmenta, & il ceſſa de parler. Amaſſita,

qui ſembloit ne s'occuper que d'un tapis de fleurs ſur lequel ils ſe promenoient, n'étoit rien moins que diſtraite: elle ne ſentoit plus, comme en écoutant ſes autres Amans, l'impatience de voir finir la converſation : elle avoit trouvé qu'ils mettoient dans leurs diſcours trop d'empreſſement de paroître amoureux, & plus encore d'envie de plaire : celui de Mazulhim ne lui parut pas aſſez tendre ; elle tourna les yeux ſur les ſiens, ſans trop démêler encore ce qu'elle y cherchoit; & voyant qu'il gardoit toujours le ſilence : Vous n'avez qu'un quart d'heure, dit-elle.... A ces mots ſon embarras augmenta, & elle reſta à ſon tour un moment ſans parler. Belle Amaſſita, reprit Mazulhim avec plus d'aſſurance, eh pourquoi me faire ſentir davantage le peu qu'il durera ce moment où je puis vous parler ſans avoir mes odieux Rivaux pour témoins ? Ah ! ſi j'étois l'Amant que vous préférez, qu'il vous ſeroit aiſé de m'ôter mon incertitude, ſans que perſonne au monde connût mon bonheur ! J'ai obtenu du Dieu des Ames le pouvoir de diſpoſer de la mienne; ſéparée du corps qui la contraint, elle habite preſque ſans ceſſe votre Palais. Cette nuit même, toutes ces idées, toutes ces images que vous

n'avez regardées à votre ſommeil que comme des rêveries amenées par le haſard, c'étoit un entretien de mon Ame avec la vôtre : elles choiſiſſoient exprès les impreſſions les plus agréables qu'elles pouvoient faire ſur votre imagination : une perſonne comme vous n'a pas un ſeul moment dont une Ame qui l'adore ne s'empreſſe de diſpoſer ; elle ne voit pas un ſeul objet qui ne ſoit occupé d'elle. Ce matin j'étois cet Oiſeau qui n'avoit appris qu'à répéter votre nom, & qui vous a ſurpris par tout ce qu'il vous a dit de tendre. Quelquefois ces fleurs que vous cultivez vous-même, vous êtes étonnée de les voir en un jour s'élever & éclore ſous vos yeux. Quand vous tirez des accords d'un des Inſtrumens de Muſique qui vous plaiſent, vous remarquez que tous les autres vous répondent. C'eſt mon Ame, c'eſt toujours une Ame ſur laquelle vous régnez, qui agit, qui parle dans tous ces corps, & qui pour vous amuſer produit ces ſortes de merveilles. Que ces inſtans me rendent heureux ! N'oſant me flatter d'être ce que vous aimez, j'ai du moins le plaiſir de devenir tout ce qui vous rend la vie agréable. Quoi ! vous êtes toujours où je ſuis ? répondit la Princeſſe. Oui, belle Amaſſita, reprit Ma-

zulhim ; c'eſt la tendreſſe que vous m'inſpirez qui m'a fait déſirer cette liberté d'Ame que j'ai obtenue, & je ne l'ai jamais employée que pour être auprès de vous. Daignez le partager ce pouvoir ſi admirable ; il dépend de quelques mots qu'il ne faut entendre qu'une fois pour s'en ſouvenir le reſte de ſa vie : Brama, en me les révélant, ne m'a accordé que la moitié du bienfait, s'il ne m'a pas réſervé le bonheur de vous les apprendre. Songez quel eſt l'avantage de donner à ſon Ame la liberté de parcourir l'Univers, d'être indépendante.... Non, interrompit la Princeſſe, ſi je diſpoſois de la mienne, ce ne ſeroit que de concert avec vous ; mon Ame voudroit toujours être ſuivie de la vôtre..... Amaſſita, à ces mots, s'apperçut que ſon ſecret s'étoit échappé, mais il ne lui reſtoit pas le temps de ſe le reprocher ; le quart d'heure étoit déja fini, elle ſe hâta d'apprendre les mots conſacrés : elle convint que le ſoir même, dès que ſes femmes la croiroient endormie, ſon Ame iroit joindre celle du Prince de Carnate, & ils choiſirent l'Etoile du Matin pour le lieu de leur rendez-vous. La Princeſſe rentra dans ſon appartement, Mazulhim retourna à ſon Palais ; tous deux ne reſpiroient que la

fin du jour, & ce jour ne finiſſoit point.

La nuit vint cependant : l'Ame de Mazulhim étoit partie bien auparavant ; elle vit enfin arriver celle de la Princeſſe : elles ſe joignirent, ou plutôt elles ſe confondirent : elles goûtèrent cette joie, cette ſatisfaction profonde, que les Amans qui ne ſont pas aſſez heureux pour ſavoir ſe débarraſſer de leur corps, ſont bien éloignés de connoître. On conçoit aiſément que la nuit ſe paſſa très-précipitamment pour elles.

Il fallut s'en retourner. La Princeſſe vouloit avant l'heure de ſon lever, rejoindre ſon corps qu'elle avoit laiſſé dans ſon lit. Ces Amans ſe promirent un même rendez-vous pour la nuit d'enſuite : ils firent enſemble la route vers Malleani, & ne ſe ſéparèrent qu'au moment de rentrer dans leur habitation.

On croiroit qu'une union où l'Ame ſeule agit, eſt exempte des révolutions qui perſécutent le commun des Amans ; mais l'amour ne va jamais ſans quelque trouble. Quelle ſurpriſe pour l'Ame de la Princeſſe, lorſque rentrant dans ſon appartement, elle apperçut ſon corps déja éveillé, & environné de ſes femmes occupées à le parer ! Le Prince de Balaſſor, par le ſecours d'une métamorphoſe, avoit

entendu les Amans lorſqu'ils ſe donnoient rendez-vous à l'Etoile du Matin ; & dès l'inſtant où l'Ame de la Princeſſe étoit partie, il avoit été s'emparer de ſa repréſentation.

L'Ame d'Amaſſita ſe vit donc réduite à chercher une autre habitation que la ſienne ; car une Ame ne pouvoit reprendre ſa propre perſonne, ni s'emparer de celle d'une autre, à moins que cette perſonne ne fût libre. La Princeſſe ne ſavoit comment diſpoſer de ſon Ame ſans être conduite par celle de ſon Amant : elle reſta incertaine, errante, formant mille projets, & ne s'arrêtant à aucun.

Il paroît ſurprenant qu'une Ame qui agiſſoit librement, ne trouvât pas d'abord des reſſources pour ſe retirer de peine : mais c'eſt le deſtin des Ames entièrement livrées à l'Amour ; elles négligent ſi fort toutes les autres opérations dont elles ſont capables, qu'elles ne ſavent plus qu'aimer.

Mazulhim vint à l'heure ordinaire chez la Princeſſe ; il avoit cette joie délicieuſe que les Amans les plus diſcrets ont tant de peine à cacher quand ils commencent d'être heureux. Quel étonnement pour lui de ne point trouver dans Amaſſita ce caractère de douceur & de dignité qui

lui étoit si naturelle ! La Princesse le regardoit avec un air de mépris, & lui parloit d'un ton d'aigreur, tandis que pour ses autres Amans elle affectoit une coquetterie grossière. C'est ainsi que l'Ame du Prince de Balassor faisoit malignement agir la fausse Princesse, de façon à désespérer Mazulhim.

Le Prince de Carnate ne comprenoit rien à ce changement; il ne pouvoit le croire. Est-ce pour cacher notre intelligence, disoit-il en lui-même, qu'elle affecte avec mes Rivaux cette conduite si indécente? Quel seroit son égarement? Si l'on a découvert qu'elle me préfère, on croira de plus qu'elle est coquette: voilà tout le fruit qu'elle retirera de cette fausse finesse. Ainsi Mazulhim, en soupçonnant la Princesse, tomboit de plus en plus dans l'erreur: & bien des Amans en pareille occasion ont eu, comme lui, l'imprudence de croire que jamais dans une femme la coquetterie ne peut être excusable. Sikandar lisoit dans les yeux de son Rival toute la douleur dont il étoit cause, & ressentoit autant de joie dans le fond de cette Ame dont il animoit le corps de la Princesse. Pour porter enfin à Mazulhim un coup irremédiable, il fit assembler les Bramines; ils étoient dé-

positaires des Loix. Quoique l'année ne soit pas encore révolue, leur dit-il, je suis déterminée, si vous y consentez, à déclarer l'Amant que je préfère. Les Bramines croyant entendre leur Souveraine, applaudirent à cette proposition. La fausse Princesse nomma le Prince de Balassor, & on annonça le jour où l'on célébreroit l'hymenée.

Après cette démarche si funeste pour Mazulhim & pour Amassita, l'Ame de Sikandar partit; & aussi-tôt celle de la Princesse, qui étudioit le moment de rentrer dans sa personne, ne manqua pas de s'en emparer : mais toutes les perfidies que le Prince de Balassor venoit de faire ne suffisoient pas à sa fureur. C'étoit peu pour lui d'avoir obtenu, par une trahison odieuse, l'assurance de posséder la Princesse; il voulut encore semer entr'elle & son Rival des sujets d'une haine qui ne pût s'éteindre. Comme il méditoit ce projet, son Ame apperçut celle du Prince de Carnate, qui par inquiétude s'étoit séparée de son corps, qu'elle alloit reprendre. Aussi-tôt l'Ame de Sikandar joignit celle de Mazulhim, & saisit avec tant de précision l'instant où celle-ci rentroit dans sa personne, qu'elles s'y établirent toutes deux. L'Ame du Prince de Carnate

fut au déſeſpoir de ſe trouver une compagne ſi odieuſe; mais comment ſe ſéparer d'elle ? Ce pouvoit être un parti dangereux que de lui abandonner la place. Ces deux Ames reſtèrent ainſi renfermées ſans avoir de commerce enſemble : elles réſolurent de ſe nuire autant qu'il leur ſeroit poſſible, par les démarches qu'elles feroient faire à leur commune machine. Il n'y avoit qu'une ſeule opération à laquelle elles puſſent ſe porter de concert ; c'étoit de ſonger à la Princeſſe, & de conduire chez elle la repréſentation du Prince de Carnate.

Ces deux Rivaux dans la même perſonne ſe rendirent donc au Palais d'Amaſſita. A peine la Princeſſe apperçut Mazulhim, qu'elle s'empreſſa de ſe juſtifier ſur le choix qu'elle paroiſſoit avoir fait devant les Bramines. Le Prince de Carnate attendri par la douleur de la Princeſſe, voulut ſe jetter à ſes genoux; mais cette autre Ame qui agiſſoit en lui de ſon côté, troubloit toujours les mouvemens que le Prince de Carnate vouloit exprimer. S'il juroit à la Princeſſe de l'aimer toute ſa vie, l'autre Ame lui faiſoit prendre un ton d'ironie qui ſembloit déſavouer le ſens des paroles. Ces dehors offenſans & toujours apperçus de la Princeſſe, la bleſ-

ſoient; elle faiſoit des reproches à Mazulhim. Ce Prince étoit déſeſpéré de la voir dans cette erreur; mais au moment qu'il la raſſuroit par les diſcours les plus tendres, l'Ame ennemie lui imprimoit un air de diſtraction & de fauſſeté qui les rebrouilloit avec plus de colère. Enfin ces deux Amans éprouvèrent la ſituation du monde la plus ſingulière & la plus cruelle. Cette malignité de l'Ame du Prince de Balaſſor mit entr'eux la déſunion & le déſeſpoir.

Les Malleanes étoient extrêmement ſurpris de voir ces contraſtes dans la conduite du Prince de Carnate; ils ne ſavoient pas encore que dans un Amant les inégalités & l'inconſtance ne ſont que l'ouvrage d'une Ame étrangère qui le fait agir malgré lui, tandis que la véritable Ame reſte toujours fidelle.

Mazulhim & Amaſſita ainſi déſunis, Sikandar crut qu'il n'avoit qu'à reparoître ſous ſa forme ordinaire; il ſe ſépara de l'Ame de ſon Rival: c'étoit le jour même qu'on avoit deſtiné pour l'hymen de la Princeſſe. Les Bramines s'aſſemblèrent, & la Fête commença. Quelle ſituation pour le Prince de Carnate! La Princeſſe étoit toujours irritée contre lui: livrée à l'erreur où l'Ame de Sikandar,

jointe à celle de ſon Amant, l'avoit jettée, elle ne ſongea plus qu'à oublier Mazulhim ; elle ſe laiſſa parer du voile de Félicité, c'eſt ainſi qu'on nommoit les habits de cette cérémonie. On la conduiſit au Temple des deux Epoux immortels, dont l'union & le bonheur inaltérables répandent dans l'Univers le charme d'aimer. Le Prince de Balaſſor marchoit à côté de la Princeſſe ; & Mazulhim qui voyoit ſon malheur aſſuré, ſuivoit confondu dans la foule, & pénétré de la plus vive douleur.

Le Chef des Bramines fit aſſeoir ſur un Trône Amaſſita, & l'indigne Amant qui alloit devenir ſon Epoux. Le trouble de la Princeſſe s'augmenta à ce ſpectacle. Un torrent de larmes vint inonder ſes yeux. Il faudroit avoir éprouvé ſa ſituation pour en concevoir toute l'horreur. Dans une Ame bien tendre, le tourment de croire ce qu'on aime infidèle, eſt affreux, ſans doute. Il y a cependant un ſupplice plus cruel encore : c'eſt le moment où le cœur rempli de cet ingrat, on ſe détermine à donner ſa foi à un autre. La Princeſſe ne put achever ce projet ; elle récita précipitamment le Mandiran, & ſon Ame prit auſſi-tôt l'eſſor. Mazulhim, dont les yeux étoient attachés

ſur elle, la voyant ſaiſie par ce ſommeil qui marque le départ des Ames libres, diſpoſa à l'inſtant de la ſienne; & toutes deux ſans s'inquiéter de ce que leur corps deviendroit, allèrent, comme ſi elles ſe le fuſſent promis, vers cette Etoile où elles s'étoient donné leur premier rendez-vous. La cérémonie ceſſa, & Sikandar reſta dans la conſternation, n'imaginant point encore quel parti il devoit prendre.

LES AMES RIVALES, *HISTOIRE FABULEUSE.*

SECONDE PARTIE.

L'AME de la Princeſſe & celle du Prince de Carnate ſe rendirent en un inſtant dans l'Etoile du Matin : là, ces extaſes délicieuſes réſervées pour les Ames, ſuccédèrent aux agitations cruelles qui les avoient troublées ; rien ne les trompoit alors ſur la fidélité qu'elles s'étoient mutuellement gardées. Comment n'avons-nous point démêlé plutôt, dit Amaſſita, les illuſions que le Prince de Balaſſor employoit pour nous déſunir ? Nous ne pouvons à l'avenir nous défier trop du pouvoir dont il abuſe.

Hélas ! ajouta Mazulhim, quelle occupation que la défiance & l'inquiétude pour deux Ames que Brama a deſtinées à s'aimer ! Leur tendreſſe ſuffiroit ſi bien pour les remplir entièrement ! Sans doute, répondit Amaſſita, deux Ames paſſeroient des ſiècles à s'occuper l'une de l'autre, toujours avec le même empreſſement. Quel dommage que leur perſonne les importune & les égare ſi ſouvent par les erreurs qu'elle leur cauſe ! Les corps ſont preſque toujours eſclaves des objets qui d'ordinaire les environnent, & ces objets leur donnent de ſi fauſſes idées du bonheur ! Il eſt vrai, reprit Mazulhim, que les corps en impoſent ſouvent aux Ames, & qu'on ne ſauroit aſſez plaindre les Amans qui ne peuvent jamais ſe débarraſſer de leur perſonne. Que n'ai-je la liberté d'abandonner la mienne ſans retour ! Que ne pouvez-vous auſſi ne plus reprendre la vôtre ! Mais détournons cette idée, notre captivité eſt l'ouvrage de Brama, ſupportons-la ſans nous plaindre de lui ; nos peines ſeront adoucies par le plaiſir de lui reſter fidèles. Peut-on ceſſer de lui être fidèles ? reprit Amaſſita. Je conçois auſſi peu comment on ſe détermine

à déplaire au Dieu qui nous fait naître sensibles, que je vois de possibilité à ne vous plus aimer.

L'entretien de ces deux Amans duroit depuis environ soixante Soleils, lorsqu'ils se ressouvinrent que le moment de célébrer la Fête de la Reconnoissance approchoit. Cette Fête étoit formée par toutes les Ames qui jouissoient du don de liberté. Elles alloient se rendre près du Trône où Brama est environné de soixante mille Déesses *, qui toutes l'aiment sans distraction & sans jalousie. Là, ces Ames favorites pensoient de concert à cette merveilleuse Prière qui leur avoit été révélée; & dans cette extase, les différens degrés de plaisir qu'elles sentoient, avoient entr'eux de certains rapports qui formoient une harmonie admirable.

A peine Amassita & Mazulhim parurent à la Fête, qu'elles obtinrent un sourire de Brama; car ce Dieu regarde avec une complaisance particulière les

* Selon la Religion des Indiens, ces Déesses sont dans le Ciel d'un de leurs principaux Dieux, appelé Déucndiren. On a cru pouvoir les transporter dans le Palais de Brama.

Ames des Souverains, quand elles ont des vertus douces & bienfaiſantes. L'Ame du Prince de Balaſſor n'attira que des regards ſévères; les ſoixante mille Déeſſes dès qu'elles l'apperçurent, détournèrent leurs yeux, ne pouvant ſouffrir une Ame qui perſécute celle dont elle ne peut ſe faire aimer.

Amaſſita & Mazulhim remarquant la ſituation de Sikandar, craignirent qu'il ne l'eût encore méritée par quelque nouvelle injuſtice. Ces deux Ames avoient laiſſé leur perſonne au pouvoir de ce perfide; elles tournèrent précipitamment leur intelligence vers le cercle des événemens, c'eſt-à-dire vers le dôme dont le Trône de Brama eſt couronné. C'eſt-là que tout ce qui ſe paſſe dans l'Univers habité vient ſucceſſivement ſe peindre & demeure repréſenté: ſpectacle très-amuſant pour les ſoixante mille Déeſſes.

Quels nouveaux malheurs les deux Amans apprirent! Ils virent Sikandar ranimant la perſonne de la Princeſſe par le ſecours d'une Ame libre qui lui étoit ſoumiſe; c'étoit celle d'une Habitante de Balaſſor. Mazulhim apperçut enſuite cette fauſſe Amaſſita environnée des Bramines;

mines; ils lui prescrivoient un jour où le Prince Sikandar recevroit sa foi, si elle le préféroit encore à ses autres Amans.

Comme ils contemploient ces événemens, la Fête cessa : il fallut quitter le Palais de Brama, sans avoir pu s'instruire des autres trahisons de Sikandar. Ils se hâtèrent de se rendre à Malleani, ayant dessein de rentrer chacun dans leur personne; mais combien d'obstacles les arrêtèrent! Amassita trouva sa représentation déja animée par l'Ame de l'Habitante de Balassor. L'état de Mazulhim ne fut pas moins embarrassant; il ne put découvrir ce que sa personne étoit devenue. Dans cette situation, ces deux Ames voyant celle de Sikandar au moment de rejoindre son corps, elles la joignirent, malgré les raisons qu'elles avoient de la haïr; & suivant une inspiration qu'elles crurent leur être donnée par Brama, elles entrèrent avec cette Ame ennemie dans la personne de leur persécuteur.

C'étoit précisément le jour annoncé par les Bramines pour l'hymen de la Princesse. La fausse Amassita se rendit au Temple, & Sikandar la suivit. Les deux Ames jointes à celle de ce Prince,

concoururent à cette démarche par l'union de leur volonté, ſans trop prévoir cependant quel fruit elles pouvoient retirer de cette condeſcendance : elles étoient guidées uniquement par cette ſecrette confiance que les Ames pures ont avec tant de juſtice en la bonté du Dieu qui les éclaire.

La Princeſſe que voyoient alors les Bramines, étoit bien différente de la véritable. On reconnoiſſoit, il eſt vrai, dans celle-ci la forme de ces traits qui rendoient Amaſſita la plus belle perſonne des quatorze Mondes *; mais ces mêmes traits n'avoient plus ce charme qui met la beauté au-deſſus de tous les autres avantages. Il leur manquoit ces graces, cet eſprit que notre Ame ſeule répand ſur notre extérieur, & qui marquent les degrés d'excellence dont elle eſt douée.

Une différence encore plus remarquable, c'eſt que l'Amaſſita qu'animoit une Ame étrangère, étoit d'un caractère entièrement oppoſé à celui de la Princeſſe.

---

* Les Indiens imaginent quatorze Mondes, ſept ſupérieurs & ſept inférieurs. Celui-ci eſt appelé Poulaham.

La véritable Amaſſita étoit née avec cette ſaine raiſon, ſans laquelle l'eſprit, quelqu'éminent qu'il ſoit, n'eſt qu'un talent qui peut avoir des momens de ſuccès, mais qui finit toujours par ſe faire haïr. Perſonne ne démêloit mieux qu'elle, & le mérite, & les imperfections; perſonne auſſi n'étoit plus indulgente. Senſible aux graces de l'imagination, elle étoit plus touchée encore des qualités du caractère. Avec des vertus, on étoit ſûr de racheter auprès d'elle tous les défauts qui n'étoient qu'un manque d'agrément. Elle uniſſoit enfin deux avantages qu'on voit bien rarement enſemble; le mérite qui efface celui des autres, & le don de ſe faire aimer.

L'Habitante de Balaſſor n'avoit que beaucoup d'eſprit. Née avec un fond de diſpoſition à l'ennui, ſon humeur étoit ordinairement aigre & contrediſante. Il n'y avoit qu'un ſeul genre de mérite qui trouvât grace auprès d'elle, c'étoit celui de l'amuſer, & elle exigeoit impitoyablement que vous l'euſſiez ſans ceſſe. Si par malheur vous la laiſſiez retomber un inſtant dans cette langueur qui lui étoit naturelle & inſupportable, auſſi-tôt vous lui paroiſſiez par l'eſprit & par la figure une ſorte de monſtre qu'elle

auroit étouffé avec autant de satisfaction, qu'elle en auroit senti à vous immortaliser dans les momens où vous aviez le secret de lui plaire.

Ces contrastes si marqués entre les deux Amassita, n'empêchèrent pas les Malleanes de croire qu'ils voyoient toujours leur véritable Souveraine : ils pensèrent seulement que depuis quelque temps la Princesse ne ressembloit que bien imparfaitement à ce qu'elle avoit été.

Voilà donc la fausse Amassita dans le Temple au milieu des Bramines & des Grands du Royaume. Elle élève la voix, & déclare qu'elle persiste plus que jamais à prendre pour Epoux le Prince de Balassor. Elle ajouta à cet aveu quelques traits de mépris sur les prétentions de Mazulhim, jurant qu'elle ne l'avoit jamais aimé, & cela devant tant de personnes qui connoissoient toute la passion que la Princesse avoit marquée pour lui. Cette conduite faisoit supposer dans Amassita un caractère de fausseté, dont elle avoit toujours été extrêmement éloignée. Les Bramines cependant firent avancer Sikandar : ils lui demandèrent, selon la coutume, si l'aveu que la Princesse venoit de faire ne mettoit pas le

comble à ſes vœux ? Tous les Spectateurs redoublèrent d'attention : un ſeul mot que Sikandar alloit prononcer aſſuroit ſa félicité. Quelle fut la ſurpriſe des Bramines & de la Cour ! Sikandar reſta quelque temps immobile, paroiſſant agité de différentes penſées. Enfin il prit la parole, & avec une volubilité extraordinaire, il tint des diſcours où l'on appercevoit des lueurs de raiſon qui s'évanouiſſoient auſſi-tôt. Quelquefois il ſe parloit à lui-même. Sikandar, diſoit-il, vous êtes un puiſſant Prince, on vous doit toute ſorte de reſpects, mais point du tout d'eſtime. Il révéloit ainſi tout haut ces témoignages mortifians que les Ames vicieuſes ſont forcées ſecretement de ſe rendre d'elles-mêmes. Les deux Ames qui agiſſoient en lui, ſe ſervoient de ſes organes pour rompre la ſuite des idées que ſa propre Ame lui inſpiroit, ce qui produiſoit une confuſion à laquelle on ne pouvoit rien comprendre.

Les Bramines étonnés de ce déſordre, dont ils n'avoient encore point vu d'exemple, le regardèrent comme une maladie qu'ils nommèrent Folie. Brama ne leur permit pas alors de reconnoître que ce qui leur paroiſſoit ſi déraiſonnable dans Sikandar, n'étoit qu'une converſation

très-ſenſée de deux Ames intéreſſées à contrarier une troiſième ; démêlé qui ne manque preſque jamais d'arriver, quand pluſieurs Ames ſe trouvent raſſemblées dans un même corps.

La folie apparente de Sikandar détermina les Bramines à ſuſpendre la cérémonie, & les deux Ames unies continuèrent à troubler tous les mouvemens de celle de ce Prince. Quelquefois inſpiré plus puiſſamment par l'Ame d'Amaſſita, Sikandar prenoit un extérieur & un langage qui ne convenant qu'à une femme, le rendoit extrêmement ridicule. Il ſe plaignoit d'être une Princeſſe infortunée, & compoſoit un Roman ſur les inconvéniens de la beauté. Dans d'autres momens il ſe louoit extrêmement d'un rendez-vous qu'il avoit eu à l'Etoile du Matin, & tout de ſuite il faiſoit un portrait de la fidélité le plus ſenſé & le plus tendre.

Quelques perſonnes de la Cour regardèrent d'abord comme une plaiſanterie cette manière ſérieuſe & conſéquente de dire des choſes ou extravagantes, ou obſcures, ou impoſſibles à croire ; & ils appelèrent cela *Perſifler*. Mais voyant que Sikandar n'avoit point d'autre langage, ils pensèrent qu'un *Per-*

ſiflage continuel eſt un délire. Enfin ce Prince étoit devenu le jouet des petits eſprits, & un objet de pitié pour les gens ſenſés qui ne connoiſſoient point encore les vices de ſon caractère.

Tandis que la ſituation de Sikandar étonnoit une partie de la Cour, & amuſoit tout le reſte; (car dans cette Cour-là on profitoit avec un zèle incroyable de toutes les occaſions de ſe moquer.) alors, dis-je, l'ordre des événemens, ou plutôt la bonté particulière de Brama, rappela l'Ame étrangère qui occupoit la repréſentation d'Amaſſita. A l'inſtant l'Ame de cette Princeſſe & celle du Prince de Carnate ſe ſéparèrent de l'Ame de Sikandar, & volèrent de concert dans le corps de l'aimable Amaſſita.

Le Prince de Balaſſor ſe trouva donc livré uniquement à ſa propre Ame. Cependant il ne reprit pas aſſez parfaitement l'extérieur ni le langage de la raiſon commune, pour effacer toute idée de l'eſpèce de folie qu'il avoit eue; il tenoit encore à je ne ſai combien d'habitudes bizarres. Souvent les corps contractent des habitudes dont leur Ame s'apperçoit à peine. D'ailleurs, quand il ne ſeroit reſté dans ce Prince aucune trace de ſon état précédent, le peu de penchant qu'ont

les autres hommes à ſe diſſuader de ce qui les met en droit de nous mépriſer, auroit ſuffi pour qu'on ne s'apperçût qu'à demi du retour de ſa raiſon.

Amaſſita dans une ſituation plus heureuſe, avoit oublié tous ſes malheurs paſſés: renfermant en elle-même l'Ame de ſon Amant, elle jouiſſoit d'une félicité juſqu'alors inconnue. Les Mortels qui mènent la plus agréable vie, ne tiennent leurs plaiſirs que de quelques objets extérieurs toujours prêts à leur échappe & ces objets, s'ils ne ſe ſuccèdent, deviennent bientôt inſipides, ou même inſupportables. Amaſſita pour être parfaitement contente, n'avoit beſoin que d'elle-même : elle trouvoit à la fois en elle la ſource de ſon bonheur, & le plaiſir de le communiquer; plaiſir ſans lequel une Ame vraiment ſenſible n'eſt point parfaitement heureuſe. Tous les mouvemens dont ſon Ame étoit charmée, paſſoient donc ſans ceſſe & ſans altération dans celle qui les faiſoit naître, & les tranſports de cette Ame ſi chérie étoient au même inſtant, & ſans interruption, reportés dans la ſienne. Quel dommage qu'une union ſi pure & ſi paiſible ne ſoit plus le partage des Amans! Une femme de ce ſiècle-ci qui auroit ſenti le charme d'un

d'un pareil commerce, verroit avec un dédain bien parfait & bien raiſonnable, le talent de ſe parer à ſon avantage, & la ſatisfaction de déſeſpérer les autres femmes en attirant tous les regards. Les hommes les plus à la mode n'auroient qu'à lui adreſſer des lorgneries, lui marquer des préférences, lui écrire même des billets tendres qui promettroient des ſacrifices; elle les laiſſeroit faire ſans daigner ſeulement les remarquer. Qu'on lui parlât, par exemple, de ces confidences qu'un Amant favoriſé fait à un grand nombre de ſes vrais amis; de ces indiſcrétions qui peuvent accréditer les charmes de la perſonne dont on découvre les foibleſſes; elle croiroit de bonne foi qu'une pareille conduite n'eſt jamais pardonnée: enfin elle regarderoit les autres femmes comme des dupes, qui penſent que la vie ne conſiſte qu'à faire des ſonges.

Cette félicité intérieure en faiſant le bonheur de la Princeſſe, diminuoit celui des perſonnes aſſez heureuſes pour pouvoir l'approcher ſans ceſſe. On voyoit que c'étoit un effort pour elle, que d'accorder un regard, que de s'occuper quelques inſtans de ceux qui avoient eu le plus de part à ſa confiance. On remarquoit avec douleur ce changement; car

comme on l'avoit vue capable d'amitié, on l'aimoit comme si elle n'eût été qu'une simple particulière. Elle étoit sensible, disoit-on; à présent tout ce qui l'environne lui est à peu près égal; ainsi rien ne l'intéresse. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette opinion sur le caractère des Princesses s'est conservée dans le monde : mille gens croyent de très-bonne foi qu'elles ne savent aimer qu'elles-mêmes.

L'Ame de Mazulhim, quoique sensible autant que celle de la Princesse, ne jouissoit pas d'un bonheur si tranquille ; sa destinée étoit d'habiter le corps que Brama lui avoit donné en partage ; elle en étoit séparée, elle désiroit le rejoindre.

Si des Amans ordinaires avoient apperçu cette inquiétude, sans en savoir la véritable cause, ils auroient jugé que Mazulhim n'avoit pas pour la Princesse la même tendresse qu'elle ressentoit pour lui. C'est vraisemblablement d'une pareille erreur qu'est née l'opinion fausse où l'on est, que de deux Amans, il y en a toujours un qui aime plus que l'autre.

La Princesse s'apperçut bientôt de l'inquiétude très-pardonnable qui troubloit Mazulhim ; elle fit chercher avec tout le soin possible la personne de son

Amant. Les perquiſitions furent inutiles ; Sikandar, qui l'avoit dérobée, n'avoit confié ſon ſecret à perſonne ; & Sikandar préparoit à ſon Rival des chagrins bien plus ſenſibles encore. Dans l'Inde, & ſur-tout chez les Malleanes, le don de diſpoſer de ſon Ame pour aller parcourir l'Univers, paroiſſoit le bonheur le plus déſirable : dès qu'ils avoient la moindre eſpérance d'obtenir cette faveur, ils ne répondoient plus de leur raiſon. Ils étoient même de ſi bonne foi à cet égard, que ſi on avoit dit à la plus vertueuſe Dame de la Cour : » Avouez-le ſincèrement ; quel- » que prix qu'on exigeât, ſi l'on s'offroit » de vous enſeigner le ſecret des Ames » libres, auriez-vous le courage de ré- » ſiſter » ? Elle auroit ſûrement répondu : » J'eſpère qu'on ne me propoſera point » de me l'apprendre ». Toutes les autres ſe ſeroient écriées : » Eh ! qu'on me l'ap- » prenne ». Mais on traitoit rarement cette matière ; on ſavoit que les Ames ainſi favoriſées ne pouvoient, ſans s'expoſer à déplaire au Dieu Brama, communiquer un ſi grand avantage.

La crainte d'irriter le Dieu des Ames, n'avoit pas cependant arrêté le Prince de Balaſſor. Sacrifiant tout à ſa paſſion, il avoit gagné la plupart des Bramines &

des Grands de l'Etat, en leur révélant la ſublime Prière : tous lui avoient promis d'obliger la Princeſſe à l'épouſer.

Amaſſita étoit alors bien éloignée de prévoir le malheur qui la menaçoit. Notre deſtinée eſt aſſez douce, diſoit-elle un jour à l'Ame de Mazulhim : en attendant que par la bonté de Brama, votre perſonne nous ſoit rendue, nous paſſerons les jours dans cette union intime qui nous eſt ſi chère : je ſuis aimée des Malleanes ; ils ne ſouffriront pas qu'un Prince que je hais devienne leur Monarque ; je ne ſerai point au cruel Sikandar. Comme elle achevoit ces mots, les Bramines parurent avec les autres Sujets engagés dans la conſpiration ; & portant l'infidélité juſqu'à s'armer du nom d'un Dieu qu'ils trahiſſoient, ils déclarèrent à la Princeſſe de la part de Brama, qu'il falloit qu'à l'inſtant même elle vînt au Temple. Dans le trouble que lui cauſa cet ordre impoſant, elle ſe laiſſa conduire aux pieds de la Statue du Dieu des Ames. Là, le Chef des Bramines ayant placé à côté d'elle le perfide Sikandar, ils commencèrent la cérémonie de l'hymenée. Amaſſita reprit alors ſes eſprits. O Malleanes, s'écria-t-elle, ſoyez touchés du ſort de votre Princeſſe ; il s'agit du bonheur de

ſa vie. Elle déclara enſuite de quelle manière Sikandar, poſſédant comme elle le Mandiran, n'avoit employé le pouvoir de cette admirable Prière, que pour faire des injuſtices. Jugez, ajouta-t-elle, de l'horreur de ma ſituation : je n'ai jamais préféré, je n'aime que le Prince de Carnate. Si vous me forcez d'être unie avec Sikandar, je vous l'ai avoué, favoriſée du Dieu des Ames, j'ai le ſecret de donner l'eſſor à la mienne : l'hymen qui m'attachera à un Amant que je déteſte, ne lui livrera que ma repréſentation : ma foi, mes vœux, mon Ame enfin, en ſeront toujours ſéparés. Ceſſez de réſiſter au Dieu des Ames, dit le Chef des Bramines, en interrompant la Princeſſe : Brama veut que votre hymen s'achève. A ces mots, il prit la main de la Princeſſe & celle de Sikandar. Alors le Temple trembla, les voûtes s'ouvrirent, & du ſein d'un nuage il ſortit quatre Eléphans *, tels qu'on repréſente ceux qui ſoutiennent les quatorze Mondes. Le nuage achevant de ſe diſſiper, la repréſentation de Mazulhim parut dans un

* Les Indiens croyent que les quatorze Mondes ſont portés ſur une montagne d'or que huit Eléphans ſoutiennent.

char, & s'animant tout-à-coup : Mourez, dit-elle aux Bramines, & que vos Ames paſſent pendant mille ſiècles dans les corps les plus vils. A l'inſtant tous les Bramines qui avoient trempé dans la conſpiration, expirèrent. C'étoit Brama lui-même qui animoit le corps de Mazulhim. Le Dieu dit enſuite : Que le Mandiran s'efface pour jamais de la mémoire des Mortels, puiſque cette faveur devient un moyen de me trahir. Et toi, continua-t-il, en s'adreſſant à Sikandar, ceſſe de jouir du rang où je t'avois élevé. Deviens un ſimple Mortel; & que ton Ame, toujours plus épriſe des charmes d'Amaſſita, ſoit ſans ceſſe attentive au bonheur inexprimable dont cette Princeſſe va jouir avec ton Rival. Quels que ſoient tes crimes, tu ſeras aſſez puni. Une éternelle jalouſie eſt le plus grand de tous les tourmens. A ces mots, Brama parut au milieu des ſoixante mille Déeſſes ; lui-même unit Amaſſita & Mazulhim. Quel moment pour eux, que celui d'une union déſirée ſi ardemment ! Quels jours heureux ils paſsèrent enſemble ! On trouve gravé dans les Faſtes de Malleani : Amaſſita & Mazulhim s'aimèrent comme s'ils avoient été aſſez heureux pour n'avoir que leur Ame.

LETTRE
*A MADAME DE***.*

J'Ai l'honneur, Madame, de vous envoyer dans un même volume nouvellement imprimé à Londres, deux Ouvrages qui n'ont aucun rapport enſemble. L'un intitulé *Les Ames Rivales*, eſt une Hiſtoire tirée de la Religion des *Indiens*, & que j'ai écrite il y a déja pluſieurs années. L'autre eſt le *Temple de Gnide*, dont je ne ſuis pas l'Auteur. Comme dans l'Hiſtoire Indienne les Perſonnages & l'intrigue préſentent des idées ſingulières, permettez-moi de joindre ici quelques éclairciſſemens ſur un Roman ſi différent de tous les nôtres.

Actuellement chez les habitans des bords du *Gange*, parmi des hommes livrés aux plaiſirs, qui ne combattent point la pareſſe, on conſerve précieuſement, au ſujet de l'*Ame*, l'opinion abſurde qui m'a donné lieu de haſarder les imaginations extravagantes que vous trouverez dans cet Ouvrage.

Quelques *Indiens* croyent de bonne

foi que les *Ames* deſcendent des Aſtres. Suivant ce principe, les *Ames* du premier ordre ſortent du Soleil. Ce ſont les Ames des Rois, des Légiſlateurs, des gens qui ont des talens éminens, & enfin de tous les grands Perſonnages. Les *Ames* du ſecond ordre ne viennent que de la Lune, & ainſi de quelqu'autre Aſtre par dégradation. Mais de quelqu'ordre que ſoient les *Ames*, leur deſtinée dépend d'un des principaux Dieux qu'imaginent les *Indiens*. Ce Dieu s'appelle *Brama*. C'eſt, ſelon eux, par l'ordre de *Brama* qu'une *Ame* tombée dans ce monde, paſſe d'un *Corps* dans un autre, lorſque celui qu'elle anime vient à ſe détruire. Si cette *Ame* s'eſt mal comportée dans ſa dernière demeure, elle entre dans une autre moins honorable ou plus expoſée à des révolutions fâcheuſes. Pour donner des exemples, une *Ame*, parce qu'elle anime un *Corps* titré ou environné de richeſſes, ſera, je le ſuppoſe, d'un orgueil inſupportable : une autre ne s'occupera qu'à dégrader par ſes diſcours toutes les Ames de ſa connoiſſance. Qu'arrivera-t-il ? La première paſſera ſûrement dans une perſonne d'un état ſi inférieur, qu'elle ſe trouvera réduite à reſpecter tous ceux qu'elle avoit jugé mépriſables. La ſe-

conde ira habiter une machine si ridicule, qu'on lui rendra avec justice toutes les moqueries dont elle avoit gratuitement accablé les autres. Ainsi les vices qu'on eut dans l'état précédent, sont l'unique cause du malheur actuel. C'est par cette relation de la vie passée à la vie présente, que les *Indiens* fondent la différence de l'état des hommes qui naissent puissans ou misérables, beaux ou difformes, aimables ou ennuyeux.

Tant que les Ames habitent ce monde, elles sont donc assujetties à gouverner un Corps. Dans cet esclavage, les Ames qui plaisent au Dieu *Brama*, obtiennent la liberté de quitter de temps en temps le Corps auquel elles sont alors attachées.

Un des principaux Livres de la Religion des Indiens, contient les fabuleuses aventures des *Ames libres*. Voici une de ces aventures; je la rapporte telle que je l'ai trouvée écrite dans un Recueil de Relations, Ouvrage sérieux & estimé de tout le monde *. L'aventure que vous allez lire est traduite du texte même.

» Un Prince pria une Déesse, dont le » Temple étoit à l'écart, de lui enseigner » le Mandiran, c'est-à-dire une Prière qui

* Lettres édifiantes & curieuses.

» a la force de détacher l'Ame du Corps, » & de l'y faire revenir quand elle le » souhaite. Il obtint la grace qu'il deman- » doit. Mais par malheur le Domestique » qui l'accompagnoit, & qui demeura à » la porte du Temple, entendit le Man- » diran, l'apprit par cœur, & prit la réso- » lution de s'en servir dans quelque favo- » rable conjoncture.

» Comme ce Prince se fioit entière- » ment à son Domestique, il lui fit part de » la faveur qu'il venoit d'obtenir: mais il » se donna bien de garde de lui révéler le » Mandiran. Il arrivoit souvent que le » Prince se cachoit dans un lieu écarté, » d'où il donnoit l'essor à son Ame; mais » auparavant il recommandoit à son Do- » mestique de garder soigneusement son » Corps jusqu'à ce qu'il fût de retour. Il » récitoit donc tout bas sa Prière, & son » Ame se dégageoit à l'instant de son » Corps, voltigeoit çà & là, & revenoit » ensuite. Un jour que le Domestique » étoit en sentinelle auprès du Corps de » son Maître, il s'avisa de réciter la même » Prière, & aussi-tôt son Ame étant dé- » gagée de son Corps, prit le parti d'en- » trer dans celui du Prince. La première » chose que fit ce faux Prince, fut de » trancher la tête à son premier Corps,

» afin qu'il ne prît point fantaisie à son » Maître de l'animer. Ainsi l'Ame du vé- » ritable Prince fut réduite à animer le » Corps d'un Perroquet, avec lequel elle » retourna dans son Palais.

Quelques Voyageurs rapportent des fables du même genre, & qui ne sont pas construites plus ingénieusement que celle-ci. J'ai cru qu'il seroit facile de mieux employer dans un Roman le pouvoir de disposer de son Ame à son gré. C'est dans cette idée que j'ai imaginé des Amans, qui possédant cette liberté d'Ame, s'en servent pour troubler les projets de leurs Rivaux. L'assemblage de plusieurs Ames dans un même Corps; la manière d'expliquer, par le secours de ce même assemblage, la cause de certains mouvemens involontaires, tels que les traits de folie, la distraction, la rêverie, & quelques autres; toutes ces suppositions, dis-je, sont de mon invention, si je puis appeler ainsi des idées qui naissent si naturellement de celle que l'Histoire précédemment rapportée m'a fournies.

J'aurois donné à ces idées plus d'étendue qu'elles n'en ont dans ma fable, si je n'avois eu que le dessein de construire un Roman singulier. Une autre vue m'a

fait imaginer l'eſpèce de ſyſtême, par lequel je rends compte des étranges contrariétés qui ſe paſſent en nous. J'ai trouvé amuſant de pouvoir expliquer de tels effets, en partant d'un principe ſi chimérique, qu'après m'en être appuyé, je ne puis pas raiſonnablement entreprendre de le ſoutenir, même par reconnoiſſance.

En ſuppoſant l'eſſor des Ames, ſi l'on joignoit à cette imagination les idées que les *Indiens* ſe font de l'Amour, il me ſemble qu'on pourroit ſur un pareil fond compoſer des Poëmes dans le genre merveilleux, & qui pourroient être intéreſſans.

Les *Indiens* conçoivent que la ſympathie des cœurs naît de celle que reſſentent l'un pour l'autre deux Epoux qui ſont au rang de leurs Dieux. La Déeſſe qu'ils nomment *Zati* *, préſide ſur le cœur des hommes. Le Dieu *Zamadi* ** ſon heureux Epoux, dirige le cœur des femmes; & c'eſt de leur félicité commune, c'eſt de l'exemple qu'ils donnent de la véritable tendreſſe, que le ſentiment de l'amour ſe répand dans l'Uni-

---

* *Ou Raty.*

** *Ou Marmaden.*

vers. Les Amans ſont plus ou moins ſenſibles, ſelon qu'ils ont reçu une portion plus ou moins grande de l'intelligence qui unit ces deux Divinités.

Regardons ſeulement par le côté poëtique cette manière de repréſenter des Déités qui diſpoſent du cœur des Mortels. L'idée de deux Amans faits pour ſe convenir & pour s'aimer, n'eſt-elle pas plus agréablement imaginée, & même plus intéreſſante, que l'idée d'une mère & d'un fils ? Notre *Reine de Cythère* vaine de ſa beauté, inconſtante, & ne pouvant avoir des Amans, ou les conſerver ſans l'aveu de ſon fils, notre *Venus* eſt-elle comparable à celle des *Indiens*, qui n'aime que ce qu'elle doit aimer, qui ne veut être belle que pour ce qu'elle aime, & qu'elle aimera toujours ? Comment eſt-il venu dans l'imagination de nos premiers Poëtes, de partager le charme de plaire & celui d'aimer, entre deux perſonnages qui n'en peuvent faire uſage l'un pour l'autre ?

Je n'ai tracé dans ce que vous allez lire, Madame, & vous ne vous en appercevrez que trop bien ; je n'ai, dis-je, tracé que l'eſquiſſe du genre d'Ouvrage que je propoſe. J'ai rempli ſeulement une

condition à laquelle tout Roman doit être assujetti. Il n'y a rien dans celui-ci qui ne tende aux bonnes mœurs. Le vice s'y montre avec toute sa laideur, lors même qu'il triomphe. La vertu ne paroît que plus attrayante quand elle est malheureuse ; & au dénouement, l'un est puni, & l'autre récompensée. Je suis, &c.

Ce 10 Janvier 1739.

DISSERTATION.*

Qu'on ne peut ni ne doit fixer une Langue vivante.

POSSEDER une Langue vivante, quand elle eſt depuis long-temps cultivée, c'eſt avoir ſaiſi une infinité de principes, qui pour être apperçus dès leur ſource, demandent & beaucoup d'étendue d'eſprit, & l'eſprit philoſophique; car peu de gens connoiſſent quel éloge eſt attaché au titre d'excellent Grammairien. Cependant, avec toutes ces connoiſſances, un homme de Lettres eſt inceſſamment expoſé à voir cette même Langue lui échapper à quelques égards; les meilleurs Livres vieillir entre ſes mains, quant au ſtyle; & enfin l'art de rendre les idées toujours mêlées d'incertitudes, parce que d'anciennes règles ſont abandonnées, & de nouvelles ſont reçues.

* Lue à l'Académie dans l'Aſſemblée publique pour la réception de M. l'Abbé de Saint Cyr, le 10 Mars 1742.

Quand une Langue vivante eſt devenue aſſez féconde pour ſervir heureuſement à compoſer des Ouvrages dans tous les genres, il ſemble que ſi l'on pouvoit alors la garantir de toute variation, ce ſeroit la perfectionner, & en même temps faciliter les progrès de l'eſprit. Examinons ces deux objets.

Voyons en premier lieu s'il eſt quelque moyen de fixer en tout, ou du moins en partie, une Langue dépendante à la fois, comme l'eſt une Langue vivante, du caprice & des règles; de l'ignorance & du ſavoir; de l'aveu du petit nombre & de l'autorité de la multitude; enfin d'une infinité d'eſprits tous divers qui la manient ſans ceſſe. Démêlons ici de quelle manière arrivent les changemens qu'elle éprouve : la connoiſſance des cauſes épargne quelquefois la peine inutile de ſe révolter contre les effets.

Les variations de toute Langue vivante naiſſent, ſi je ne me trompe, de deux principes; l'un, la nature de l'eſprit en général; l'autre, la nature de la Langue même.

Je regarde comme des changemens dépendans de la nature de notre eſprit, les accroiſſemens & les retranchemens dont une Langue eſt ſuſceptible par rapport

port aux idées, c'eſt-à-dire à la ſignification & au nombre des mots qui la compoſent.

Et par les changemens nés de la Langue même, je conçois ceux qui arrivent dans de certaines conſtructions, dans la prononciation & dans l'ortographe, ſans rien changer au ſens des mots, ni au ſens des phraſes.

De ces augmentations, les unes ſont d'autant plus ſecourables pour la compoſition des Ouvrages d'eſprit, qu'elles ne naiſſent en quelque ſorte que du progrès de l'eſprit même. A meſure que nous acquérons des lumières, ou que nous embraſſons de nouvelles vues, il eſt naturel que l'art de rendre les penſées s'étende & ſe perfectionne, ſoit en produiſant des mots qui manquoient à la Langue, tels que *félicité*, *exactitude*, *ſouveraineté*, *plaiſanterie*, *tranquilliſer*, & une infinité d'autres; ſoit en prenant dans une ſignification plus étendue ou même nouvelle, certains termes uſités. Celui de *miſérable*, par exemple, ſignifie proprement *un homme dans la misère*. Pris dans un ſens plus étendu, ce mot veut dire, *mauvais en tout genre*, *un diſcours miſérable*, *une conduite miſérable*. Et par une autre extenſion, *miſérable*

ſignifie *deshonoré*, *mépriſable :* On dit, *c'eſt un homme ſans honneur*, *c'eſt un miſérable.* Enfin il eſt rare qu'une penſée neuve à quelques égards, qu'une vue nouvelle de l'eſprit, n'amènent pas une manière d'être exprimées qui leur ſoit particulière. Pluſieurs penſées de M. de la Rochefoucault pourroient, je crois, ſervir ici d'exemples.

Les connoiſſances qui ont tour à tour une certaine vogue, introduiſent encore des nouveautés dans la Langue. Que, par exemple, des Poëtes & des Phyſiciens s'accréditent à un certain point, on verra bientôt paſſer dans des Ouvrages de tout autre genre, des figures tirées de la Poëſie & de la Phyſique. C'eſt de-là qu'on a dit *être dans ſon Automne*, pour dire *être ſur le retour de l'âge ;* & *être dans ſon centre*, pour ſignifier *être dans l'état qui plaît*, *qui convient davantage.* J'abrége les exemples, pour ne point trop étendre aujourd'hui cette Diſſertation.

Mais ſi une Langue fait des acquiſitions propres à l'embellir, elle en fait auſſi d'inutiles & même de nuiſibles à ſa perfection. Les acquiſitions inutiles conſiſtent dans des tours où l'on employe des mots purement oiſifs, & qu'on

pourroit retrancher, ſans que la phraſe y perdît rien abſolument, comme dans celle-ci : *cet exemple de cruauté alla porter la terreur dans tous les eſprits. Alla* eſt certainement de trop ; *porta la terreur dans tous les eſprits*, ſuffiroit, & même exprimeroit davantage.

Quant aux expreſſions à la fois inutiles & vicieuſes, j'entends certains mots auxquels on attribue ſans aucun beſoin une étendue qu'ils n'ont pas, & cela pour les ſubſtituer par pur caprice à des mots uſités, & qui exprimeroient beaucoup mieux ce qu'on a deſſein de faire entendre. C'eſt par un pareil abus que quelques gens diſent dans la converſation, & que même des Auteurs connus par des ſuccès, ont écrit *badiner quelqu'un*, pour dire *le plaiſanter*, expreſſion ſuperflue & dénuée de toute fineſſe.

A rechercher juſque dans leur origine ces extenſions vicieuſes, on voit que le plus ſouvent elles naiſſent de certains principes particuliers à des Auteurs qui ont le talent de ſe faire lire, ou à des gens accoutumés à plaire dans la converſation. Leur goût pour quelques expreſſions qui leur ont réuſſi, les connoiſſances dont ils ſe piquent, l'eſprit d'imitation

mal dirigé, l'amour de la singularité cette marque certaine de la petiteſſe de l'eſprit, l'état même qu'ils ont embraſſé, de tels motifs influent ſecrétement ſur leur langage.

Différentes cauſes encore nous déterminent ſur le choix de nos expreſſions. De certaines gens, par exemple, aimeront à écrire ou à ſe faire écouter, quoiqu'ils ſe ſentent une certaine ſtérilité de penſées. D'autres capables de penſer, parce qu'ils ont effectivement de l'eſprit, auront malheureuſement auſſi l'ambition de montrer de l'eſprit ſans ceſſe; ils en étaleront juſque dans les choſes qui ne ſont bien dites qu'autant qu'on les dit avec ſimplicité. Quelle eſt leur reſſource, ou plutôt le piége où leur amour-propre les fait tomber? Ils ſe rejettent ſur les mots, ils en détournent, ils en forcent le ſens, ou bien ils aſſocient des expreſſions étonnées, comme l'a dit un Auteur, de ſe trouver enſemble. Des gens qui ont cette eſpèce de manie, diront en parlant de choſes qui ne leur plaiſent pas, *cela ne rime point à mon eſprit, à mon goût;* au lieu de dire, *cela n'eſt point dans mon goût, dans ma façon de penſer.* Que gagneront-ils à ſe permettre de telles affectations?

D'être ſouvent obſcurs & toujours inſupportables, à moins qu'ils ne paroiſſent ridicules.

Réduiſons ces différentes ſources à deux principales, qui ſubſiſteront ſans ceſſe parmi les hommes. C'eſt en effet de ce que les uns ont beaucoup d'eſprit, & les autres trop peu, ou ſi l'on veut, de ce qu'ils ne l'ont pas juſte, que naiſſent & naîtront toutes les augmentations favorables ou contraires à la perfection du langage. Les premiers, riches de tout ce que la Langue renferme, ſauront, s'il en eſt beſoin, lui prêter ce qui lui manque. Les derniers, peu inſtruits de ſon abondance, ou n'ayant pas aſſez de lumières pour en profiter, forgeront au haſard des expreſſions ſingulières pour n'exprimer que des idées communes. Mais il y a cette différence entre les nouveautés utiles à la Langue, & celles qui la corrompent, que les unes vont toujours en s'accréditant, quelqu'obſtacle qu'on leur oppoſe, (& nous en développerons plus loin la raiſon;) au lieu que les autres n'ont jamais, du moins pour le plus grand nombre, qu'un règne de peu de durée; le caprice ou l'amour-propre les produit, le ridicule les accompagne, & le bon ſens les fait diſparoître.

Quant à ces expreſſions bannies du langage après avoir été conſtamment uſitées, la Poëſie préférée pendant un certain temps aux autres productions de l'eſprit, a rejetté les mots qui auroient mal ſonné dans un vers; & ces mots ayant pris un air ſuranné, les Ecrivains en Proſe n'ont plus oſé en faire uſage.

A l'égard des changemens dont le principe eſt dans la Langue même, l'expérience nous apprend qu'en parlant notre Langue naturelle, nous cherchons, ſans y faire réflexion, des moyens de faciliter non-ſeulement la prononciation de chaque mot en particulier, mais ſur-tout le paſſage, l'enchaînement d'un mot à un autre. Il arrive que pour éviter le choc dur de certaines ſyllabes, ou le retour monotone de quelques ſons, ou la répétition d'une ſyllabe pénible à prononcer, de certaines lettres ſe retranchent ou s'ajoutent, pour ainſi dire, d'elles-mêmes. Il eſt vrai que ces moyens de rendre une Langue plus douce ſe multiplient moins à meſure qu'elle ſe forme davantage; mais tant qu'elle eſt vivante, elle eſt toujours expoſée à quelques changemens de cette eſpèce, parce que dans ceux qui la parlent, la délicateſſe de l'oreille augmente, lorſque la prononciation ſe per-

fectionne : c'eſt un de ces cas où l'abondance amène de nouveaux beſoins.

Toute Langue vivante eſt donc par ſa nature même, & par celle de notre eſprit, ſujette à varier ſans ceſſe. Mais n'eſt-il aucun moyen d'arrêter cette inſtabilité ? Dans une Nation où l'eſprit, & l'eſprit aimable eſt aſſez généralement répandu, (on voit que je parle des Italiens) les Gens de Lettres ont décidé qu'il falloit regarder comme du fond de la Langue, tout ce qui ſe trouvoit écrit dans ceux de leurs Auteurs qu'ils eſtiment généralement. Nous avons ſans contredit ungrand nombre d'excellens Ecrivains François ; ne pourrions-nous pas ainſi conſacrer leurs Ouvrages ? Les expreſſions dont ils ſe ſont ſervi ſeroient ſucceſſivement rajeunies, ſi je puis parler ainſi, dans les Ecrits auxquels ils ſerviroient de modèle : on adopteroit par la ſuite toutes les nouveautés qu'un uſage conſtant auroit ajoutées au langage ; ainſi on acquerroit toujours, & on ne perdroit jamais. Voilà du moins l'idée que préſente cette convention ; mais à l'approfondir, elle n'eſt que d'une utilité apparente, & peut-être à beaucoup d'égards ne pourroit-on pas la ſuivre. Premièrement, quels Auteurs, (je ne parle ici que de ceux qui ont été ju-

gés juridiquement, j'entends par un examen raisonné, impartial, & qui embrasse les beautés de l'Ouvrage comme les défauts) quels Auteurs, dis-je, n'ont pas sacrifié dans plusieurs endroits de leurs Ouvrages l'exactitude grammaticale, pour mettre plus de feu, plus de grace, plus de précision? Il faudroit donc nécessairement, ou laisser subsister des fautes qui se perpétueroient d'autant plus qu'elles seroient prises pour autant de règles, ou commencer par indiquer dans les Auteurs dignes d'être donnés pour modèles, tout ce qu'on y auroit reconnu de répréhensible. Mais outre que ce seroit dégrader d'un côté le mérite de ces Auteurs *, tandis qu'on l'éleveroit de l'autre, ne donneroit-on pas lieu de penser qu'aucun Auteur n'est à portée d'écrire la Langue dans toute sa pureté, quand il n'est conduit par d'autres guides que les règles

* C'est cet inconvénient, ou plutôt cette injustice, qui m'a empêché de rapporter ici des fautes de langage qu'on trouve dans plusieurs bons Ecrivains du siècle passé, & dans quelques-uns de ce siècle-ci: défauts qui devroient disparoître au milieu des beautés dont ils sont environnés, s'ils étoient jugés équitablement. Mais on sait que la critique & la louange ne s'accréditent pas également; l'une s'étend, pour ainsi dire, dans l'imagination des Lecteurs, de manière qu'elle n'y laisse guère de place pour l'autre.

mêmes?

mêmes ? Opinion fauſſe, & qui réduiroit cet art à l'imitation ſervile des Auteurs accrédités.

En ſecond lieu, ſi dans les Auteurs ainſi diſtingués, la Langue, comme on le reconnoîtroit ſans doute par la ſuite, n'étoit pas compriſe dans toute ſon étendue actuelle, & que ce qui manqueroit à cette étendue ſe trouvât dans des Ecrivains ſans autorité, de quel droit employeroit-on ces ſupplémens, dont le nombre ſeroit vraiſemblablement conſidérable ? Ne ſeroit-ce point là de nouveaux ſujets d'incertitude & d'erreurs ? Et s'il en reſtoit encore dans la Langue, que ſerviroit-il d'avoir cherché à la fixer ?

Encore un autre obſtacle bien plus conſidérable, pourroit-on empêcher que tous les mots employés dans les Livres claſſiques, ne vinſſent à vieillir, ou ne reçuſſent quelque ſignification détournée ou nouvelle ? Nous voyons dans de bons Ecrivains du ſiècle paſſé, des expreſſions qui ſont encore dans la Langue, mais auxquelles on a attaché depuis une idée ou plus étendue, ou trop familière, ou même licencieuſe. Pour donner un exemple, *fineſſe* n'a ſignifié d'abord qu'*artifice*, *ſubtilité*, *ſorte de prudence* : ce

mot a acquis la signification de *délicateſſe*, de *perfection*. On dit *fineſſe d'eſprit*, *fineſſe de l'art*. Le terme de *face* pour dire *viſage*, n'eſt preſque plus d'uſage dans le ſtyle noble. Quant à des expreſſions devenues licencieuſes, il ne faut que ſe rappeler quatre vers d'un Poëte dont les Ouvrages ſeront immortels à tout autre égard.

Dis-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été contraint? A-t-elle été facile? &c.

L'autorité des Auteurs claſſiques auroit-elle aſſez d'empire ſur les eſprits pour empêcher de pareils changemens? Elle ſuffiroit ſans doute, ſi la deſtinée des mots ne dépendoit pas originairement d'une loi qui aſſujettit les Ecrivains mêmes; loi abſolue, dès qu'elle s'eſt conſtamment manifeſtée, en un mot de l'uſage.

Qu'eſt-ce que l'uſage par rapport aux variations d'une Langue? A ne le définir que ſelon l'idée vague qu'on s'en forme communément, ce ſeroit une eſpèce d'énigme qui reſſembleroit aſſez à un portrait des modes au ſujet des ajuſtemens: on diroit que c'eſt une loi fondée ſur le caprice, & qui n'exiſte qu'autant qu'elle eſt ſuivie; une ſorte d'habitude dont l'objet eſt variable; un accord qui établit,

rejette, reprend, abandonne ce qu'il a déja élevé, avilit ce qu'il va consacrer pour le condamner ensuite; enfin une bienséance qui ne fait pas autant d'honneur à suivre, qu'elle donne de ridicule à s'y refuser. On fait au sujet de la tyrannie de l'usage, ce qu'éprouva la célèbre Madame de Grignan: après avoir passé quelques années en Province, elle revint à la Cour; son langage alors n'y réussit pas mieux que sa manière de se mettre; elle y parut gothique.

Mais l'usage bien examiné, n'est pas une convention aussi arbitraire qu'elle semble: l'usage (c'est de M. de Fontenelle * que j'emprunte cette analyse) est l'effet d'une métaphysique fort subtile, ignorée du plus grand nombre de ceux qui la suivent, & qui cependant leur fait adopter dans la manière de rendre les idées, ce qui est le plus conforme aux idées naturelles de la plus grande partie des esprits.

Voilà donc les principes de l'usage. Examinons à présent par quelles voies l'usage s'établit. Nous en trouverons deux, les Livres & la conversation.

La Langue, suivant ce que remarque

* Discours prononcé à l'Académie le jour de la Saint Louis 1741.

M. Loke, eſt diviſée en deux parties bien inégales, & bien différemment ſoumiſes aux règles. L'une de peu d'étendue, parce qu'elle appartient à la vraie Philoſophie, renferme les mots qui donnent des notions préciſes des choſes, & qui expriment des vérités par des propoſitions générales. Nous remarquerons que c'eſt dans les Livres que cette portion de la Langue ſe forme, ainſi que les expreſſions, les figures qui ſont réſervées à la Poëſie & à la haute Eloquence.

La ſeconde partie de la Langue conſiſte à exprimer ſes penſées de manière qu'on ſe faſſe clairement & généralement entendre : c'eſt ce qu'on appelle la Langue commune. Or cette Langue commune, par qui eſt-elle ſans ceſſe maniée ? Par les gens du monde. Et c'eſt, ſi l'on y prend garde, dans l'uſage qu'ils en font, que certains termes reçoivent & conſervent des propriétés plus étendues, plus fines, plus ingénieuſes, ou de nature quelquefois à ne devoir pas être employées : c'eſt-là preſque toujours que le langage ordinaire acquiert ces graces & cette décence que la politeſſe de l'eſprit ſait ſeule lui donner. Il eſt vrai que toutes les nouveautés de ce genre ne ſont réellement du corps de la Langue, que quand

des Ecrivains eſtimés les ont adoptées. Mais eſt-il au choix des Ecrivains de s'en tenir au premier ſens qu'avoient ces termes, & de continuer à ſe ſervir des expreſſions qui ont été bannies ? Non ſans doute. Il y a ſur-tout dans la Langue Françoiſe pluſieurs ſortes d'Ecrits dont le mérite dépend en grande partie de la diction, & cette diction tient à beaucoup d'égards au langage que parlent les gens du monde : tels ſont les Comédies, & particulièrement les Comédies en proſe ; les Lettres ; de certains Traités de Morale qui renferment des peintures du ſiècle ; quelques Ouvrages Philoſophiques mis en Dialogues ; l'Hiſtoire, quand elle a pour objet le ſiècle où nous vivons. Or ſi dans ces mêmes Ouvrages les gens qui parlent bien (& dans ce ſiècle-ci le nombre en eſt conſidérable) trouvent des termes qui ayent pris dans leur idée une ſignification nouvelle, un air d'ancienneté, de familiarité, d'indécence, ils ne pourront les ſupporter ; & leur critique, ou ſeulement leur peu d'empreſſement d'avoir de tels Ecrits, qu'ils auront condamnés le plus ſouvent ſur la foi d'autrui, forcera les Auteurs de s'aſſujettir à l'uſage nouvellement établi, quand même il ſeroit

contraire aux règles. Car ſoyons de bonne foi, quelque dédommagement qu'on trouve intérieurement à pouvoir ſe dire qu'on méritoit de réuſſir, on ne ſe détache que malgré ſoi du plaiſir de plaire.

Mais ſuppoſons-la établie & conſtamment gardée, cette convention que nous pourrions faire à l'exemple des Italiens, ſeroit-elle favorable au progrès de l'eſprit ? Doit-on accoutumer les jeunes gens à regarder comme toujours préférables la manière de s'exprimer, la ſorte d'élégance ou de ſimplicité des Auteurs qui méritent l'eſtime de leur ſiècle ? Des expreſſions tranſportées méthodiquement, ſcrupuleuſement d'un eſprit dans un autre, ſont bien ſujettes à dégénérer. Il en eſt ſouvent de l'imitation au ſujet de l'eſprit, comme de certaines adoptions qui regardent la figure. Que quelqu'un naturellement dénué de graces, s'étudie à imiter le maintien & les actions d'une de ces perſonnes heureuſes qui n'ont qu'à ſe montrer pour plaire ; parvient-il enfin à ſaiſir, à s'approprier ce qu'il cherche ? Non, il trouve ſeulement le plus ſûr moyen de faire mieux ſentir ce qui lui manque : & pour reve-

nir à l'importance des méthodes, il eſt certain que l'habitude de penſer par imitation doit preſque toujours éteindre le génie.

Mais par quel moyen décider les doutes que font naître les variations perpétuelles d'une Langue vivante ? Par l'obſervation aſſidue de ces mêmes changemens, afin de ne pas confondre ceux qui n'ont qu'une vogue paſſagère avec ceux que la Langue reçoit réellement. C'eſt par cette ſeule étude qu'on peut rendre compte dans de certains intervalles de temps de l'état actuel de la Langue ; éclairer par conſéquent les Ecrivains qui doutent, & confirmer dans leur opinion ceux qui ſont inſtruits : c'eſt alors leur donner lieu de faire uſage de leur eſprit, & non les aſſujettir à n'employer que celui des autres. Rien de ſi indiſpenſable, ſans doute, par rapport à une Langue morte, que des Auteurs propoſés pour modèles ; tout le ſecret de la Langue (ſi cette expreſſion m'eſt permiſe) réſide en eux : mais le génie d'une Langue vivante eſt répandu dans tous les eſprits qui ſavent penſer, & qui la cultivent. Des principes & l'uſage : voilà les guides néceſſaires à l'i-

magination. Toute méthode qui l'aſſerviroit ſans ceſſe, ne pourroit que la glacer ; à force de la régler, on finiroit par la détruire. Il réſulte donc qu'en renfermant la Langue dans de certaines bornes, on en donneroit en même temps à l'eſprit.

LETTRE
A M. ASTRUC,

Médecin-Conſultant du Roi, & Profeſſeur en Médecine au Collège Royal.

MONSIEUR,

COMME vous poſſédez éminemment l'Hiſtorique, ainſi que la ſcience de la Médecine, vous pourrez vraiſemblablement m'éclairer ſur l'origine de deux prétendus ſecrets employés il y a peu d'années en différens endroits de l'Europe. Ils furent annoncés comme des ſpécifiques propres à guérir toutes ſortes de maladies, & qui avoient échappé juſqu'alors à la connoiſſance des Médecins. Comme la plupart de ces nouvelles découvertes ne ſont ordinairement

que d'anciens remèdes déguisés, & devenus souvent très-dangereux, ainsi que vous le remarquez très-judicieusement dans l'excellent Livre que vous avez donné au Public en 1736 *, agréez que je vous fasse part de mes observations sur les deux secrets dont je parle; elles ont un objet d'utilité.

Vous savez combien le Public se porte naturellement à accréditer ces sortes de gens appelés communément *Empyriques*. Rien de si rare que d'avoir foi à la Médecine pratiquée par des hommes qui joignent aux principes de cette science, & aux lumières de l'esprit, l'habitude de traiter toutes sortes de maladies. Rien de si commun qu'une prévention aveugle en faveur d'un homme inconnu, dénué de bon sens le plus souvent, & qui n'annonce son savoir en Médecine, qu'en assurant bien qu'il n'est pas Médecin, & qu'il fait des cures merveilleuses. Telle est la raison du vulgaire, on l'aveugle par les moyens mêmes qui devroient servir à l'éclairer; mais c'est aux gens sensés, & qui aiment le bien

* *De Morbis Venereis.* Cet Ouvrage vient d'être traduit en François en trois vol. *in*-12. A Paris, chez Guillaume Cavelier, rue S. Jacques, près la Fontaine S. Severin, au Lys d'or. 1740.

de la ſociété, à démaſquer de pareilles tromperies.

Il parut en 1711 une Diſſertation *, dont l'objet étoit d'établir, que par le moyen d'une poudre ſympathique qui fait ſuer, on guérit toutes les maladies. La manière dont on employoit cette poudre, avoit quelque choſe de merveilleux, qui, comme vous le croyez bien, ne ſervit pas peu à la mettre à la mode. Le Médecin ſe tenoit à un quart de lieue environ du Malade, prétendant que dans cet éloignement, ainſi que dans une diſtance plus rapprochée, ſa poudre produiſoit ſon effet, c'eſt-à-dire qu'elle cauſoit au Malade des ſueurs très-conſidérables. Pluſieurs Malades ſuèrent effectivement, & vous n'en ſerez pas étonné quand vous aurez l'artifice groſſier dont ce procédé ſurprenant étoit accompagné. Pour être pleinement inſtruit de cette fauſſe pratique, je me ſuis mis en expérience, ſi je puis m'exprimer ainſi, entre les mains de celui qui employoit cette poudre; j'y ſuis reſté auſſi long-temps qu'il l'a voulu;

* Elle eſt intitulée : Courte explication du Secret de M. R. qui fait ſuer par la poudre ſympathique. Elle a été réimprimée à Leipſik, chez Simon Rein. 1711.

ainſi je ne vous dirai rien que je n'aye approfondi par moi-même.

Pour ſuivre l'ordre des choſes, je vais expoſer ſommairement ce que contient la Diſſertation par rapport aux vertus & à l'uſage de cette poudre. 1°. Une eſpèce d'exorde où l'Auteur aſſure que la matière eſt compoſée d'atomes de différentes formes. » Ces atomes ſont em-» portés par une matière ſubtile qui » entraîne avec elle les plus ſubtiles par-» celles de chaque corps ». C'eſt par là, ſelon l'Auteur, qu'à 25 milles de *Ceilan*, on eſt frappé de l'odeur des *Caneliers*, qui ſont abondans dans cette Iſle, &c. Ce raiſonnement & des preuves de cette nature mènent l'Auteur à conclure » que ſa poudre ſympathique » jettée dans de l'urine d'un Malade, » met en mouvement des particules ou » atomes, qui ſortant de cette urine, » reviennent juſqu'au Malade, & ſe ſai-» ſiſſent dans ſa perſonne d'autres par-» celles qui leur ſont homogènes, & » qu'elles entraînent, emportant ainſi » ce qu'il y a de mauvaiſes humeurs » dans le corps, ſans faire le moindre » tort au ſang pur ». Cette Diſſertation, qui dans ſon entier tient beaucoup des raiſonnemens du *Médecin malgré lui*,

n'a pas laiſſé, comme je l'ai dit précédemment, d'engager un grand nombre de gens dans différens endroits de l'Europe à ſe livrer à cette opération.

Je reviens à ce qui m'eſt arrivé avec une perſonne qui employoit publiquement ce ſecret. Son premier ſoin, pluſieurs jours avant de me faire éprouver la vertu de ſa poudre, fut de m'entretenir de l'extrême danger qu'il y a d'être ſurpris par le froid quand la poudre commence à produire ſon effet. Pour plus de précaution il faut, me diſoit-il, ſe couvrir beaucoup, avant même que la ſueur ſoit bien déclarée. Cette obſervation me fut encore répétée le jour où il commença de faire uſage de ſa merveilleuſe poudre à mon intention. Il me fit tenir dans mon lit, & emportant une bouteille de mon urine, il s'en alla chez lui, m'aſſurant qu'à peine y ſeroit-il arrivé, qu'il feroit agir ſa poudre, & qu'auſſi-tôt je ſuerois conſidérablement. Sa promeſſe fut ſans effet, je ne ſuai point: on répéta la même opération le lendemain, & je ne ſuai point; il eſt vrai que je n'avois eu que ma couverture ordinaire. L'homme au ſecret fort étonné, me propoſa de rapprocher de moi ſa poudre pendant l'opération. Il

établit un fourneau au pied de mon lit, & mit sur le feu même quantité de mon urine dans laquelle il avoit jetté de sa poudre. Au bout d'un demi-quart d'heure il m'assura, sans s'être approché de moi, que je commençois à suer, & qu'il étoit indispensable qu'on me mît une couverture de plus; sans quoi si la sueur rentroit, il ne s'agissoit pas moins que de devenir totalement paralytique. Je refusai cette couverture, & après bien des raisonnemens sur la sécurité où mon homme étoit concernant l'effet de sa poudre, il fut cependant constaté que je n'avois pas eu la moindre moiteur. Trois jours de suite l'opération fut recommencée, & mille fois on me proposa une couverture de plus & du thé; c'étoit au mois de Septembre : je refusai toujours. Enfin l'Empyrique fut obligé d'avouer que son secret n'avoit rien produit, & il m'assura qu'il en étoit bien aise par rapport à moi. Il avoit remarqué que lorsqu'on résistoit à l'effet de sa poudre, c'étoit une marque qu'on vivroit cent ans. Il me quitta enchanté de ce que j'avois un si bon tempérament.

Vous voyez, Monsieur, en quoi consistoit la charlatanerie. On commençoit

par perſuader le Malade de la vérité du ſyſtême; on lui inſinuoit enſuite la frayeur d'être ſurpris par la ſueur, n'étant pas aſſez couvert; & une couverture de plus faiſoit le reſte. Toutes ces précautions ont ſouvent eu leur effet. Avant de chercher à démaſquer par ma propre expérience ce prétendu Médecin, je l'avois ſuivi chez pluſieurs de ſes Malades, que j'avois vu ſuer effectivement. J'avois même remarqué, que dès que le Malade avoit éprouvé deux ou trois jours de ſuite la ſueur, elle recommençoit périodiquement les jours ſuivans, ſans le ſecours des couvertures ni du thé. J'ai vu quelques perſonnes malades de langueur, qui ont cru être ſoulagées par cette Comédie; j'en ai vu d'autres en mourir, parce qu'elles abandonnoient, pour être traitées ainſi, les ſecours qui auroient pu leur conſerver la vie.

Le ſecond ſecret dont je veux parler, eſt d'un genre plus ſingulier encore: il porte ſur un ſyſtême qui naturellement ne devoit paroître qu'une plaiſanterie, & c'eſt vraiſemblablement tout ce que l'Auteur s'en étoit promis. Malgré cela, mille gens ſe ſont opiniâtrés à le regarder comme une découverte ſérieuſe & importante.

Ce ſyſtême eſt expliqué dans deux Brochures * qui ne vous ont pas ſans doute échappé : je n'en rappelle ici des détails que pour en donner une idée à ceux qui n'en ont point eu connoiſſance. Un Médecin Anglois expoſe que toutes nos maladies ſont cauſées par des *Inſectes* qui ſe forment dans notre ſang. Il a découvert par le moyen d'un bon microſcope quatre-vingt-onze eſpèces de ces ſortes d'inſectes, qu'il nomme chacune d'un nom analogue à celui de la maladie dont elle eſt cauſe ; tel que *Courdeventriſte*, *Migrainiſte*, &c. Il a ſoin ſur-tout de faire remarquer les inſectes qui gâtent un joli viſage, comme les *Couperoſiſtes ;* il en nomme d'autres encore non moins haïſſables **.

Il a découvert auſſi quatre-vingt-onze ſortes d'autres inſectes, dont la propriété eſt de détruire ceux qui cauſent les maladies, de même que les loups détruiſent les moutons, les chats les ſouris, les brochets les carpes, &c. Et ces animaux ſecourables ſe trouvent, continue le Médecin Anglois, dans des plantes,

---

* Elles ſont intitulées : Syſtême d'un Médecin Anglois ſur la cauſe de toutes les Maladies, &c.

** Les Fleuriſtes Blancs.

dans

dans des minéraux auxquels il donne des noms imaginaires, pour se réserver cette partie de son secret, c'est-à-dire le vrai nom de ces plantes & de ces minéraux.

Toute cette grande découverte portoit donc sur la bonté extraordinaire d'un microscope, dont voici l'usage. C'étoit une espèce de tour de gobelet, ainsi qu'on l'a reconnu en Angleterre. Ce microscope avoit trois branches qui formoient à peu près la figure d'un Z. Il y avoit un objectif dans la première branche, & un autre objectif dans la troisième. Ce dernier étoit purement inutile, ou ne servoit du moins qu'à faire illusion aux Malades. On leur faisoit d'abord ouvrir la veine, on en tiroit environ une demi-palette de sang. Cela fait, le Médecin Anglois se retiroit dans un cabinet, afin de mettre, disoit-il, son microscope en état de grossir je ne sai combien de millions de fois plus que ne font les autres. Il revenoit bientôt, & prenant de la lymphe de votre sang, il plaçoit cette lymphe sur l'objectif de la troisième branche, & tout de suite il vous faisoit considerer dans le microscope des animaux qu'il assuroit être dans votre sang. C'étoit la même opération pour les animaux nés, selon lui, dans des plantes ou dans des minéraux.

Voici en quoi consistoit l'illusion. L'objectif de la première branche étoit le seul qui répondît à la lentille : sur cet objectif le Médecin Anglois mettoit, lorsqu'il se retiroit à part, une goutte de quelqu'une de ces infusions connues *, où il naît au bout de quelques jours des animaux. Le Malade qui ignoroit cette première opération, ne doutoit pas que ce ne fût son sang qui contînt les animaux qu'il voyoit. Cette expérience faite, l'Anglois vous montroit des infusions où vivoient, disoit-il, les animaux ennemis de ceux qui étoient dans votre sang, & qui pouvoient les détruire sans faire grace à un seul. Il mettoit devant vous une goutte de ces infusions sur le même objectif où il avoit coulé de votre sang. A l'instant il vous faisoit voir dans le microscope différens animaux en mouvement ; c'étoit, selon lui, un combat violent entre les insectes dangereux & les insectes salutaires. Enfin les gouttes d'infusion séchées, les animaux paroissoient morts, & le malade observoit avec un extrême contentement l'armée ennemie sans mouvement : il est vrai que ses défenseurs étoient morts aussi ; mais enfin

* Dans les infusions d'érable, de foin & autres.

ils avoient détruit les mutins. Dans ce préjugé on emportoit des fioles remplies de ces infusions, qui étant avalées, devoient produire dans la personne le même effet que dans le microscope.

Tout ce manége fut enfin découvert. M. de la Condamine vint à titre de Malade consulter le Médecin. Il subit d'abord la saignée nécessaire, & se prêta avec un air de confiance à tout le reste. Le faux Malade, lorsqu'il tint le microscope entre ses mains, tira adroitement l'objectif de la troisième branche; c'étoit sur celui-là qu'on avoit mis son sang. L'objectif ainsi déplacé, l'observateur ne devoit plus rien voir dans le microscope; cependant les animaux y paroissoient toujours. Il jugea qu'il restoit un autre objectif: effectivement il trouva dans la première branche le seul objectif qui répondît à la lentille; l'objectif sur lequel on mettoit le sang étant, comme je l'ai dit, entièrement superflu.

Ne pensez-vous pas, Monsieur, qu'il seroit à souhaiter qu'on fît au sujet de ces prétendus secrets, des espèces de tables qu'on remettroit de temps en temps sous les yeux du Public, & qui l'instruiroient des différentes apparitions de ces faux remèdes, & de la juste réprobation dont

leur vogue eſt bientôt ſuivie ? On ſait bien qu'on ne guérira pas le commun des hommes du penchant à être dupe du merveilleux ; mais on pourroit le prévenir ſur de certaines erreurs qui ſe reproduiſent de temps en temps : il lui en faudroit de nouvelles pour être trompé, & par là il le ſeroit bien moins ſouvent. Je ſuis, &c.

RÉFLEXIONS
SUR
QUELQUES OUVRAGES
FAUSSEMENT APPELÉS
Ouvrages d'imagination. *

PAR quelle prévention de certains Ecrits ſont-ils communément regardés comme des fruits d'une belle imagination ? Qu'on les examine ces Ecrits ſi favorablement jugés ; on s'apperçoit, & il eſt bien aiſé de s'en convaincre, qu'ils ſont en eux-mêmes plus dénués d'imagination, que beaucoup d'autres Ouvrages qui ſemblent n'avoir aucun rapport avec cette partie de l'eſprit, & qui cependant ne peuvent ſe paſſer de ſon ſecours.

Avant que de m'expliquer davantage, je dois pour un moment demander grace à un grand nombre de Lecteurs, dont la

* Cette Diſſertation a été lue à l'Académie, à l'Aſſemblée publique du jour de la S. Louis 1741.

plupart ont beaucoup d'esprit, & qui aiment par préférence ces Ecrits que j'accuse de mériter si mal le beau nom dont on les honore. Je vais parler avec bien peu d'éloges des *Romans* qui ne sont fondés que sur le *merveilleux & le surnaturel*, des *Voyages imaginaires*, & enfin des *Contes de Fées & d'Enchanteurs*. Non assurément que je prétende conclure qu'on doit mépriser des compositions dignes d'amuser même les gens de goût ; elles ont un prix dès qu'elles rempliſſent leur objet : le mien est uniquement d'indiquer le rang qui leur appartient parmi les Ouvrages d'esprit. Il me suffira, dans cette vue, d'approfondir ce qu'il en coûte à l'esprit pour saisir ces sortes de matières & les mettre en œuvre : je le suivrai dans ses démarches qu'on apperçoit sans peine; & l'on verra qu'il agit toujours avec succès, sans que l'imagination le secoure, & sans qu'il ait jamais besoin d'elle. On conçoit sans doute que j'entends ici par imagination ce qu'on appelle *Invention*, *Génie*, *Idées neuves*, ou du moins rendues d'une manière *originale*.

Si nous recherchons les sources où l'on peut puiser toutes sortes de Contes & d'Histoires fabuleuses, nous allons trouver qu'elles se réduisent à quatre ; que

ces ſources ſe préſentent à preſque tout le monde, & que l'une d'elles peut fournir à l'Auteur le moins abondant en tout autre genre de quoi écrire toute ſa vie, & accumuler volumes ſur volumes.

La première eſt un ſimple renverſement des principes ou des uſages communs à toutes, ou du moins à preſque toutes les Nations; un déplacement fait ſans aucun fondement, de quelques propriétés reconnues dans de certains êtres, & qu'on attribue à d'autres êtres à qui la nature a refuſé de tels avantages: deux moyens qui ne ſuppoſent aucune invention dans l'eſprit, & qui ont ſuffi pour compoſer preſque tous les Voyages imaginaires qu'on lit avec quelque plaiſir. C'eſt de-là que naiſſent ces deſcriptions de Pays où l'on repréſente les femmes ayant l'empire ſur les hommes; où elles ſont Magiſtrats, Généraux d'armées; où débarraſſées des bienſéances qui leur ſont preſcrites par-tout ailleurs, elles ſe montrent hardies, entreprenantes avec les hommes, & indiſcrettes quand elles ont réuſſi dans leurs entrepriſes: tandis que les hommes au contraire aſſujettis, timides, modeſtes ou diſſimulés, ſe plaignent qu'on leur manque de reſpect, quand une femme qui n'a pas le don de leur plaire

leur fait une déclaration d'amour. C'eſt ſur un pareil renverſement d'idées que porte toute l'économie de cette République, où ſous le nom d'*Houynhnhnis* *, les chevaux ont la raiſon des hommes, & les hommes l'inſtinct des chevaux. La théorie qui ſert à compoſer des fables auſſi froides, ſe découvre d'elle-même. Il en eſt, ce me ſemble, de l'eſpèce d'imagination propre à forger de tels contraſtes, comme du caractère d'eſprit de ces gens qui pour briller ne ſavent que prendre le contre-pied de tout ce qu'on avance; ils croyent raiſonner, & ils ne font que contredire.

Les ſujets que préſente la ſeconde ſource exercent un peu plus l'eſprit: c'eſt de mettre un ou pluſieurs perſonnages dans quelques ſituations extraordinaires & embarraſſantes. Tel eſt dans les Contes Perſans ce Prince qui reſte conſtamment quarante jours ſans parler, quoiqu'il ait de fortes raiſons de rompre le ſilence. Tel eſt Robinſon dans ſon Iſle déſerte. Arrêtons-nous à ce dernier exemple.

Robinſon, ſeul habitant d'un déſert, eſt ſans doute un objet intéreſſant. Mais

* Voyages de Gulliver.

faut-il

faut-il de l'imagination pour concevoir un naufrage, & un Voyageur jetté dans une Isle inhabitée ? On voit naître au premier coup d'œil mille événemens que cette situation amène. Je crois pouvoir proposer à ce sujet une espèce de problême ; il sera facile à résoudre. Si parmi les personnes qui pensent différemment de moi sur les Ouvrages dont il est ici question, il s'en trouve quelqu'une qui soit bien convaincue de n'avoir point du tout d'imagination, qu'elle donne une heure seulement à penser & à écrire ce qu'on peut faire d'un Robinson ; je lui suis garant que sans rien dérober au Roman Anglois, elle en composera un qui plaira aux amateurs des Ouvrages de ce genre.

La troisième source n'est que l'art d'étendre ou de réduire la forme de certains êtres : on voit que je parle des *grands hommes* & des *petits hommes de Gulliver*. J'avouerai qu'un Ouvrage dont toute l'invention consiste à me montrer des hommes plus que *Géants*, ou moindres que *Pigmées*, me paroît commencer & finir à la première page ; tout le reste n'est que redite. Je conçois qu'un homme d'esprit, comme l'Auteur de Gulliver, au lieu de considérer de certains

objets tels qu'ils ſe préſentent naturellement, ait la curioſité de les obſerver avec une lunette, tantôt par le côté qui groſſit, & tantôt par celui qui diminue: mais avec toute cette recherche, s'il ne me fait voir dans ces mêmes objets que ce que j'y découvre ſans autre ſecours que celui de mes yeux, je ne ſaurois regarder comme un trait de génie l'idée qu'il a eue de recourir gratuitement à la lunette, & encore moins de s'en être ſervi par les deux côtés.

Nous en ſommes à la quatrième ſource ; c'eſt d'employer les Génies, les Fées, &c. carrière d'autant plus étendue, que toutes les routes que j'ai déja tracées viennent s'y rendre. Diſpoſe-t-on d'une puiſſance ſurnaturelle ; c'eſt alors qu'il n'eſt preſque pas beſoin de penſer pour ſe trouver une infinité de ces mêmes vues qu'on appelle des imaginations, & qui ne tiennent rien de l'imagination telle que je la conçois. Oui, ſans la moindre idée des ſciences, ſans les premiers principes du raiſonnement, je dirois volontiers, même ſans aucun eſprit : nous allons tout connoître, tout expliquer ; nous ſerons à notre gré Créateurs, Philoſophes ; nous ſerons enfin tout ce que nous voudrons être, & tout

cela parce que nous ſerons diſpenſés de faire un plan & de mettre aucune liaiſon entre les parties de notre Fable, ou du moins parce que les enchaînemens que nous employerons ſeront purement arbitraires.

Pour nous en convaincre, eſſayons de compoſer un Conte de Fée, une Hiſtoire fabuleuſe : toutes les idées qui s'offriront ſeront convenables, pourvu qu'elles ſoient le plus ſouvent hors du ſens commun ; & pour mieux prouver combien une pareille tâche eſt aiſée à remplir, nous prendrons la nôtre dans la claſſe où les ſujets exigent une ſorte de plan : notre Fable ſans être longue tiendra à la fois du Conte & du Roman. Commençons.

Deux Princeſſes... Elles ſeront charmantes ſans doute, & elles n'auront jamais que quinze ans, tout cela dépend de nous : ces Princeſſes, & c'eſt ici que le merveilleux commence, ſont *Jumelles*, & ſe reſſemblent parfaitement. Il ne tiendroit qu'à nous de fonder ſur cette reſſemblance un beau Roman, ſans même rien emprunter des Amphytrions ni des Menecmes ; mais il nous ſera du moins auſſi commode de donner à nos deux ſœurs un attribut plus extraordinaire : en voici un qui fournira peut-

être encore plus que le premier ; il aura même l'air d'*invention*, quoiqu'au fond ce ne ſoit qu'une idée détournée. Nos Princeſſes ſont nées avec une ſorte de *chaîne* qui les unit de manière qu'elles ne peuvent jamais être éloignées l'une de l'autre que de ſix pieds ou environ ; car nous ne permettrons pas que cette chaîne ſoit plus longue, & ſur-tout elle ne pourra être rompue ſans qu'il en coûte la vie à nos deux Héroïnes. Les voilà donc deſtinées à vivre toujours en préſence l'une de l'autre ; mais leur caractère ſe convient ou ne ſe convient pas, car nous avons le choix ; décidons au haſard... Elles s'aiment, & ſi tendrement, que la néceſſité de ne ſe quitter jamais, loin d'être pour elles une contrainte, fait le charme de leur vie. Ce bonheur cependant & cette union ſeront troublés, il le faut bien ; & quelle ſera la cauſe de ce trouble ? L'amour ſans doute. Elles deviennent rivales, & tout de ſuite jalouſes : ſituation qui fait appercevoir une foule d'événemens. Chacune ne voit jamais ſon *Amant*, qu'elle n'ait ſa Rivale pour confidente de ſes ſecrets, & pour témoin de ſes démarches. Ainſi celle qui eſt aimée afflige ſans ceſſe celle qui ne l'eſt pas, & ne

peut goûter paiſiblement ni les ſentimens de l'amour, ni ceux de l'amitié. Nous n'aurons pas manqué de la faire ſubſiſter cette amitié en dépit du plus violent amour. Mais comment rendre l'une des deux ſœurs heureuſes? *Iſmene* (c'eſt celle qui eſt préférée) ne ſauroit ſe réſoudre à épouſer ſon Amant; elle ne ceſſeroit de tourmenter une ſœur qu'elle aime, & qui n'auroit pour état, pour occupation, que d'être ſpectatrice perpétuelle du bonheur de ſa Rivale. D'un autre côté, *Zélindor* (nommons ainſi l'Amant) Zélindor ne les épouſera pas toutes deux; ce ſeroit n'aimer ni l'une ni l'autre: & de plus, nous leur aurons inſpiré pour lui une tendreſſe délicate qui n'admet aucun partage. Quel dénouement à cela? Nous en trouverons mille. *Un Génie* ſurvient; il tombe amoureux d'une des deux Princeſſes, & c'eſt préciſément de celle qui juſqu'alors aimoit ſans être aimée. Que fait-il? Il prend ſi parfaitement la reſſemblance de *Zélindor*, que le cœur de la Princeſſe s'y trompe: les ſentimens qu'elle avoit pour l'Amant de ſa ſœur tournent en faveur du Génie; & comme il nous eſt aiſé de remédier à tout, (car il nous reſte encore un inconvénient à ſauver)

nous allons trouver le moyen d'empêcher que cette chaîne qui force les deux Princeſſes à n'être jamais éloignées l'une de l'autre, ne leur cauſe plus aucune contrainte. Le Génie parle, un Palais s'élève, dont les murailles ſont formées d'une *Gaze* bleue & or, au travers de laquelle on ne voit rien, on n'entend rien: cependant la chaîne des Princeſſes traverſe quand bon leur ſemble cette *Gaze*, ſans jamais la rompre: ainſi toutes deux ſe trouvent, quand il leur plaît, dans un appartement ſéparé, & elles y ſont tranquilles comme ſi elles étoient à cent lieues l'une de l'autre; chacune épouſe ce qu'elle aime, & nous voilà hors d'intrigue; nous voilà lus & regardés peut-être par la plupart de nos Lecteurs, comme des Ecrivains très-précieux à la Société. Mais rendons-nous juſtice; la chaîne qui aſſujettit nos Princeſſes étant trouvée, (& on ſait combien il eſt aiſé de moiſſonner dans le Pays des chimères) y a-t-il dans le monde quelqu'un d'aſſez borné pour ne pas tirer parti de ſemblables merveilles, de manière à ſe faire lire? Il ne s'agit que de ne pas reſſembler à la nature, & il eſt ſans doute beaucoup plus aiſé de la défigurer que de la bien peindre.

Mais quoi, n'eſt-il point de Contes, de Romans merveilleux, ni d'Hiſtoires fabuleuſes où l'on reconnoiſſe les richeſſes, les beautés, les graces de l'imagination ? Il en eſt ſans doute, & voici ce qui les diſtingue de ceux qui portent fauſſement ce nom : c'eſt lorſqu'indépendamment du merveilleux & du ſurnaturel dont on peut faire uſage pour orner une Fable, un Roman, une Hiſtoire, chacun de ces Ouvrages ſe trouve avoir un ſujet dont le choix eſt ingénieux, un plan dont toutes les parties qui marquent de l'invention, tendent également à mettre dans un beau jour une ou pluſieurs vérités propres à former les mœurs, ou à éclairer l'eſprit en l'amuſant.

Parmi les Romans du premier genre, nous avons celui que l'illuſtre M. de Fenelon a compoſé pour l'éducation de M. le Duc de Bourgogne. Nous avons encore en aſſez grand nombre les Contes & les Fables faites par ce digne Prélat dans le même eſprit : Ouvrages vraiment ingénieux, où les fictions ornées de tout ce qui peut les rendre plus piquantes, ne ſont employées que pour faire connoître & accréditer des vérités : leçons d'autant plus heureuſement préſentées, qu'elles

laiſſent toujours dans l'eſprit de ceux qu'elles inſtruiſent quelques-unes des graces dont l'art de l'Auteur a ſu les embellir. Eh! quel plus digne uſage de l'art? En même temps que le cœur reçoit des impreſſions de vertu, l'eſprit en devient plus aimable.

Entre les Contes du ſecond genre, on diſtingue ceux de Madame de Mura; par exemple, le Conte intitulé *le Palais de la Vengeance.* Tels ſont encore des Contes qui ont paru depuis quelques année. Si ce ne ſont que des fictions purement amuſantes, du moins elles ſont ſi bien enchaînées, elles ſervent ſi heureuſement à développer le cœur humain, qu'en faiſant diſparoître le ſurnaturel, il reſteroit encore un Roman très-bien compoſé.

On me dira peut-être: Mais ces conditions que vous demandez pour la conſtruction d'un Conte, regardent également les autres Ouvrages d'eſprit. Ces conditions remplies, pourra-t-on dire que tout Ouvrage eſt un Ouvrage d'imagination? N'y a-t-il pas de certains Ouvrages où il entre plus d'imagination que dans d'autres? Je répondrai que de telles recherches ſont la matière d'une autre Diſſertation. Dans celle-ci j'ai eu ſeulement en vue les Ouvrages auxquels l'imagination

ne contribue en rien, & non pas ceux qui ne peuvent se passer d'elle.

Le sujet que je traite exigeroit qu'avant de finir j'examinasse encore quel est dans notre esprit ce penchant si ordinaire à se livrer au merveilleux, & à s'éloigner du naturel; mais cet amour que les hommes de tous les temps ont eu pour les fictions, plus j'ai cherché à le considérer dans son principe, & moins j'ai osé rendre compte ici de mes observations. Toute cette analyse se lit dans un des Ouvrages de l'illustre Académicien qui préside à cette Assemblée *: c'est dans son Traité de l'origine des Fables. Et quand on réfléchit sur une matière délicate, après qu'elle a passé par de telles mains, on se sent plus éclairé, il est vrai, & cependant on ne trouve plus rien de nouveau, d'essentiel, ni d'agréable à dire.

* M. de Fontenelle, qui présidoit à l'Assemblée publique de l'Académie, le jour de la S. Louis 1741.

RÉPONSE

De M. de Moncrif, Directeur de l'Académie Françoiſe, au Diſcours prononcé par M. l'Eveſque de Bayeux, le jour de ſa réception 16 Mai 1743.

MONSIEUR,

VOUS n'avez pu l'ignorer, un ſuffrage unanime vous a déféré la Place que vous occupez aujourd'hui, & vous demandez à quel titre vous la rempliſſez? Le Diſcours où vous venez de nous expoſer vos craintes, prouve lui-même combien elles ſont peu fondées; & ce n'eſt pas aſſez pour vous raſſurer? Nous n'en ſommes pas ſurpris, MONSIEUR, la modeſtie eſt une vertu qu'on ne trouve

ordinairement que dans ceux qui ont de vrais sacrifices à lui faire.

Mieux instruite que vous-même, ou du moins plus frappée des motifs qui l'ont engagée à vous adopter, l'Académie attendoit avec impatience ce jour, où elle a la liberté de s'applaudir publiquement de l'acquisition qu'elle a faite.

Eclairée par son propre intérêt sur le mérite destiné à lui appartenir, pouvoit-elle ignorer cet amour que vous avez toujours marqué pour les Lettres; ce zèle ingénieux à saisir toutes les occasions de les favoriser ? Une Académie * où l'émulation éteinte laissoit languir les talens, n'a-t-elle pas repris sous vos yeux une nouvelle vie ? Comme son établissement fut l'ouvrage d'un de nos célèbres Prédécesseurs **, elle avoit attiré nos regards dans ses diverses fortunes : nous regrettions sa gloire passée, sans prévoir que le renouvellement de cette même gloire ajouteroit un jour à la nôtre. C'est un avantage que vous nous procurez. Vous pouviez vous contenter du titre éclatant de Restaurateur, & nous voyons avec une extrême reconnoissance, que

* L'Académie de Caen.
** M. de Segrais.

vous ne l'avez regardé que comme un moyen de plus, d'acquérir ici le rang de Citoyen.

Ouvrir des tréſors littéraires à quiconque veut s'inſtruire; engager ceux qui ſont inſtruits à ſe communiquer leurs connoiſſances, & à développer leurs talens; c'eſt encourager les eſprits ſans doute: mais les guider en même temps dans les différentes routes qu'ils peuvent prendre; leur faire ſentir combien l'eſprit de méthode eſt indiſpenſable; quels ſont certains défauts qui, ſans violer les règles, ôtent cependant ce qui fait le ſuccès des ouvrages, parce que le goût s'y trouve bleſſé; c'eſt avancer le progrès de l'eſprit même, & c'eſt ce que vous avez fait dans cette Académie qui vous doit ſon nouveau luſtre. Elle conſerve précieuſement les Diſcours que vous y avez prononcés. Vous y expoſiez les principes de la véritable éloquence: quel moyen plus ſûr de les accréditer! Vous donniez à la fois les règles & les exemples.

Ce n'eſt pas encore tout ce que nous avons aujourd'hui à réclamer. On connoît d'autres Ouvrages, amuſemens du peu de loiſir que les reſpectables fonctions de votre état vous laiſſent. Vous ne les aviez

confiés qu'à l'amitié, dans l'eſpérance qu'ils ſeroient ſeulement connus d'elle. Mais permettez-moi de vous le dire, vous ne pouviez pas être aſſuré du ſecret : l'amitié ne garde ceux de cette eſpèce, qu'autant qu'elle ne trouve pas lieu de ſe répandre en louanges ; & vous la mettiez dans le cas d'être indiſcrette.

L'éloquence employée dans les Ouvrages eſt ſans doute d'un grand prix ; mais on a rarement occaſion d'en faire uſage. Il en eſt une d'un autre genre : moins propre à faire briller la beauté de l'imagination, du moins peut-elle être preſque ſans ceſſe & très-utilement exercée. Ne déſavouez point, MONSIEUR, ce tribut d'eſtime & de reconnoiſſance que vous attire l'eſprit de conciliation qui vous eſt ſi naturel ; ce don de perſuader qui fléchit, qui rapproche les eſprits les plus diviſés par les intérêts de la fortune, ou même par ceux de l'amour-propre, motifs d'éloignement & de haine ſouvent plus difficiles encore à détruire.

Ces victoires ſi dignes de votre état vous ſont ordinaires. Votre eſprit, il eſt vrai, n'en a pas entièrement l'honneur, on le ſait ; la candeur reconnue de vos mœurs fait la moitié de l'ouvrage.

Mais ce qui vous unit aujourd'hui plus

intimément à nous, ce ſont ces ſentimens de regret, d'eſtime, de vénération, de tendreſſe, que vous témoignez pour votre illuſtre Prédéceſſeur. Avouez-le, MONSIEUR, s'il eſt doux de louer par un ſentiment de perſuaſion, de n'avoir à publier que des louanges méritées, il eſt bien ſatisfaiſant encore de trouver dans ceux qui nous écoutent, un empreſſement, une ſatisfaction à nous croire. La foi, comme l'a dit un de nos ancêtres, ſemble voler au-devant des paroles. Ce n'eſt pas maîtriſer les eſprits, j'en conviens; mais c'eſt réveiller dans les ames des impreſſions qui leur ſont chères. Si l'Orateur ſignale moins le pouvoir de ſon art, l'homme ſincère en récompenſe, le Philoſophe en jouiſſant du plaiſir de plaire, reſte fidèle à ſes principes. Eh! combien il ſeroit à ſouhaiter que l'éloquence ne portât jamais plus loin ſon empire!

La Poſtérité les croira comme nous, ces vérités qui fondent l'éloge de M. LE CARDINAL DE FLEURY. Elle connoîtra, elle admirera le Monarque. Quel garant des grandes qualités du Miniſtre & du Favori réunis dans la même perſonne! Un Roi équitable, éclairé dans ſes vues, & inébranlable, dès que ſes réſolutions ſont formées; dans le cours des plus gran-

des entrepriſes, ſenſible, jamais agité, toujours impénétrable ; élevé par lui-même au-deſſus de toute ſa grandeur, parce qu'il ſait la conſerver ſans être occupé d'elle ; ne cherchant point à maintenir l'autorité par l'autorité même, mais par le ſoin de la faire aimer ; acceſſible, humain, démêlant à travers les hommages rendus au Souverain, l'attachement pur à ſa perſonne ; ſe plaiſant à le reconnoître, non par des bienfaits uniquement, (ce n'eſt pas là ſa véritable récompenſe) mais par une ſenſibilité de l'ame qui ſe manifeſte, qui eſt conſtante, pure bonté ſans doute dans un Roi, & que dans un rang ordinaire on appeleroit avec juſtice du nom d'amitié ; un Monarque enfin (eh quelle ſource d'émulation & de zèle !) chériſſant encore ſon Miniſtre lorſqu'il n'étoit plus, & gravant lui-même ſur ſa tombe, & ſes regrets & ſa reconnoiſſance.

Exemple bien rare dans les Cours ! La famille qui pleuroit la perte d'un puiſſant Miniſtre, ne répandit que des larmes de tendreſſe ; elle n'eut pas un inſtant la faveur à regretter.

Puiſſe ſe perpétuer pour l'honneur du ſiècle, & le bonheur des François, l'émulation qu'inſpire une Cour, où la faveur eſt auſſi durable que le zèle dont elle

eſt la récompenſe ; où les devoirs attachent plus encore que les honneurs qui les accompagnent ; où le reſpect, l'eſtime pour les Souverains, s'accroiſſent à meſure, que plus rapproché de leur perſonne, plus attentif à les conſidérer, on s'accoutume à les juger comme on juge les autres hommes !

Devenu dépoſitaire de l'autorité, M. LE CARDINAL DE FLEURY trouve dans le Souverain tous les principes, tous les ſentimens qui tendent au bonheur des Sujets : l'ordre, l'exactitude que le Roi aime à maintenir dans la diſtribution de ſes Finances, fait naître enfin dans les eſprits une confiance auſſi conſtante qu'elle avoit été variable : & c'eſt cette heureuſe révolution qui diſtingue particulièrement la ſage adminiſtration dont vous venez, MONSIEUR, de nous faire un ſi juſte éloge.

On voyoit depuis long-temps parmi nous, lorſqu'il s'agiſſoit de guerre, les richeſſes ſe cacher, s'anéantir en quelque ſorte, parce qu'on les tenoit oiſives : les beſoins ne trouvoient de ſecours qu'à des conditions qui multiplioient par la ſuite les beſoins mêmes. Changement bien digne d'être l'ouvrage d'un auſſi bon Roi que le nôtre ! Les Peuples s'abandonnant aujourd'hui

aujourd'hui à la sageſſe, à la modération de leur Prince, ont banni ces terreurs paniques, qui leur faiſant enviſager un dérangement dans l'économie intérieure de l'Etat, en devenoient elles-mêmes la véritable cauſe. Les tréſors qu'une défiance aveugle & nuiſible avoit tenus renfermés, ſe découvrent & ſe répandent. Ainſi, plus tranquilles, parce qu'ils ont reconnu l'utilité de l'être, les Citoyens concourent unanimement à l'entretien du crédit, & par conſéquent de l'abondance, ſource précieuſe de la puiſſance des Nations.

Mais quelqu'intéreſſant que ſoit dans l'illuſtre Académicien que nous regrettons, le Cardinal & l'homme d'Etat; quoique je ſois moi-même pénétré de la plus parfaite vénération en le conſidérant dans ces deux points de vue, je n'oſe entreprendre de retoucher un portrait que vous venez, MONSIEUR, de nous offrir, peint des couleurs les plus vraies & les plus ineffaçables. Les qualités qui tiennent purement à la perſonne, l'homme privé, le ſimple Académicien, eſt tout ce qui me reſte à peindre : l'entrepriſe ne ſera encore que trop au-deſſus de mes forces. Je ſens (& vous le penſez auſſi, MONSIEUR, mais avec bien moins de

fondement) que même en partageant entre nous l'éloge que nous avons pour objet, nous ne ſerons pas ſûrs de l'avoir entièrement achevé.

Quel aſſemblage de contrariétés, pour ainſi dire, dans une même perſonne! Je ſai qu'elle eſt revêtue de grandes dignités, qu'elle jouit de la faveur & de l'autorité, qu'elle eſt chargée des ſoins les plus importans; & je n'apperçois que des dehors ſimples, modeſtes, & la médiocrité de fortune convenable dans un rang ordinaire: je trouve la liberté d'eſprit, la douceur, l'égalité d'humeur, partage ordinaire d'une vie tranquille. On me montre le Miniſtre; je vois un homme toujours abordable, ſouvent importuné ſans doute, & qui ne paroît jamais l'être.

Mais je ne trace ici qu'une bien foible idée des rares qualités que pluſieurs Membres de cette Compagnie ont admirées de près. Sacrifiant quelquefois leurs occupations littéraires, ils alloient rendre hommage au Miniſtre, ſûrs de retrouver l'Académicien. Vous particulièrement, MONSIEUR *, qui poſſédez des gages précieux de l'amitié dont il vous

* M. de Fontenelle.

honoroit ; ces Lettres écrites ſouvent dans le court intervalle des plus grands travaux, & où règne le naturel, la gaieté, la décence & les graces ; vous avez joui du charme de ſon commerce : que n'êtes-vous chargé aujourd'hui de nous en entretenir ! Vous feriez connoître à la poſtérité ces dons qui caractériſent particulièrement M. LE CARDINAL DE FLEURY. Cet eſprit doux, délicat, fécond, qui anime la converſation, la remplit ou la partage, la fixe ou la détourne, & jamais ne la tyranniſe : qui donne à la raiſon un certain agrément, dont elle n'eſt ſi ſouvent dépourvue que faute d'être miſe dans ſon véritable jour : qui, ſans bleſſer votre amour-propre, quelque ſenſible qu'il puiſſe être, ſait avoir raiſon contre votre ſentiment, parce qu'il ne paroît pas s'appercevoir de ſon avantage : qui ſaiſiſſant quelquefois ce que vous alliez dire, ou ce que vous n'avez pas dit ſuffiſamment, le dit avec plus de feu ou plus de fineſſe, & loin de s'en faire honneur, paroît ſimplement vous avoir deviné : qui parlant à chacun ſon langage, mais avec retenue, employe la plaiſanterie ſans ſacrifier perſonne, la contradiction ſans aigrir : qui en un mot toujours ſupérieur

en évitant de le paroître, pourroit se faire admirer, & se contente de plaire.

Peut-on rendre trop d'hommages à la mémoire d'un homme devenu plus aimable dans un degré d'élévation où les autres ordinairement ne songent plus à l'être ? Venez souvent, MONSIEUR, unir vos sentimens à ceux que nous conserverons toujours pour cet illustre Confrère. Vous ne trouverez rien dans nos Assemblées qui ne vous attire, rien qui ne convienne à votre goût, à vos opinions, soit l'égalité parfaite établie entre nous, soit l'idée que nous attachons au mérite de l'esprit. Vous reconnoîtrez la simplicité philosophique dans ces égards mutuels qui s'adressent purement à la personne. Vous venez déja de l'éprouver, MONSIEUR; vous êtes d'une Maison où les illustrations les plus distinguées se trouvent réunies; vous êtes revêtu d'une grande dignité dans l'Eglise : cependant que vous ai-je rappelé jusqu'ici ? Vos lumières, vos talens, & parmi vos vertus, celles qui tiennent particulièrement à l'état d'Académicien. Vous adopterez également nos principes, ou plutôt vous reconnoîtrez les vôtres, sur l'usage le plus estimable qu'on puisse faire de son esprit. Célé-

brer la gloire du Roi qui nous protège ; être utiles à notre siècle en cherchant à l'instruire jusque dans les Ecrits destinés à l'amuser; telle est l'ambition commune à tous les Membres d'une Académie qui vous associe avec plaisir à ses devoirs & à ses vues.

DE L'ESPRIT CRITIQUE.

IL y a sans doute une différence bien sensible entre *l'Esprit de Critique* & *l'Esprit Critique.*

A l'égard du premier, plusieurs Ecrits * composés dans cette Compagnie, ** ont assez fait connoître en quoi consiste cette justesse de discernement nécessaire pour évaluer les défauts & les beautés d'un Ouvrage.

Quant au second, essayons de démêler les sources & les effets de ce penchant à désapprouver, si naturel à presque tous les hommes. Nous établirons trois principes que voici : il y a peu de mérite à critiquer; il y a souvent de l'injustice, & presque toujours de l'inutilité.

La plupart de nos Critiques naissent, si nous y prenons garde, de certains intérêts particuliers qui nous déterminent in-

* Le Jugement sur le Cid. La Critique de la Princesse de Clèves.

** L'Académie Françoise.

dépendamment de nos lumières, & de l'opinion réelle que nous avons des Ouvrages.

On voit, par exemple, des gens dont l'esprit est constamment occupé à cacher le peu qu'il a d'étendue. Qu'on ne se trompe point à leur air de présomption, à leur ton de confiance : tout cet étalage n'est que l'effet d'une voix qui les avertit secrétement du besoin qu'ils ont d'exagérer leur mérite ; car malgré tous les efforts de leur amour-propre, ils ont des momens de bonne foi avec eux-mêmes : alors ils sont humiliés, & cette mortification se tourne en chagrin contre les autres. Ils se rendent difficiles dans l'espérance d'être pris pour délicats ; ils condamnent afin de paroître juger. Leur Critique n'est au fond qu'une Comédie perpétuelle qui leur sert quelque temps à en imposer. Avec plus d'esprit, ils auroient été équitables ; avec plus d'esprit encore, ils auroient été indulgens.

Combien aussi trouve-t-on de gens, qui, moitié paresse, moitié manque d'esprit, n'ont jamais de sentiment à eux. Ils se sont choisi un oracle digne bien souvent de ceux qui le consultent, & dont ils répètent servilement les décisions. Ce n'est donc jamais que sur parole qu'ils s'en-

nuyent ou qu'ils s'amuſent, qu'ils préconiſent ou qu'ils décrient, & toujours avec excès ; car un des attributs de la ſottiſe, c'eſt de paſſer le but en toute choſe. Soyez aſſez heureux pour les ſurprendre quand ils n'ont pas encore appris ce qu'ils penſeront du Livre ou de la Comédie dont tout Paris s'occupe. Quelle confuſion ! quel déplacement d'idées ! C'eſt cependant alors qu'ils deviennent plus ſupportables. Dans le premier rôle, ils n'étoient qu'ennuyeux ; dans le ſecond, du moins ils ſont ridicules : tant il eſt vrai que quel que ſoit notre naturel, nous perdons preſque toujours à nous en éloigner.

Un Ouvrage demande-t-il, pour être entendu, ou de l'étendue d'eſprit, ou de certaines connoiſſances faciles, & que cependant bien des gens n'ont pas acquiſes ? Rien de ſi commun alors que de voir des Lecteurs auſſi indiſpoſés contre les endroits qui leur échappent, qu'enchantés de ceux qu'ils ont pu ſaiſir. Il eſt vrai que de tels Juges ſont eux-mêmes bien aiſés à juger. Où vous voyez ceſſer la louange, vous pouvez dire : c'eſt ici que l'ignorance ou le défaut d'eſprit commence.

La louange elle-même n'eſt quelquefois

fois qu'un rafinement de critique ; un art dont de certains eſprits ſe ſervent ſi adroitement, que c'eſt par la bouche d'autrui qu'ils parviennent à décrier le mérite dont ils paroiſſent admirateurs. On vous engage, par exemple, dans une diſpute, en défendant avec de fauſſes raiſons, & beaucoup d'opiniâtreté, les défauts les plus inconteſtables dans une pièce de Théâtre. On ajoute à cette feinte apologie des éloges outrés ſur tout le reſte. Qu'arrive-t-il ? Le dépit que l'Apologiſte fait naître malignement dans votre eſprit, retombe inſenſiblement ſur l'Ouvrage : vous vous ſentez dégoûté de ces beautés qu'on vous exagère ; vous attaquez enfin par humeur, ce que dans une ſituation d'eſprit tranquille, vous auriez applaudi par goût ou par raiſon.

Je pourrois développer encore bien d'autres cauſes de notre ſecret penchant à la critique ; mais celles qui viennent d'être expoſées ſuffiſent pour prouver que ce même penchant, loin d'être une lumière de l'eſprit, n'eſt qu'un foible du caractère. Voyons ſi l'eſprit influe davantage ſur les moyens que la fauſſe critique employe pour ſe répandre, & ſi ces moyens ne doivent pas être rejettés comme injuſtes & comme inutiles.

La critique eſt aiſée, & l'art eſt difficile,

A dit un Auteur Dramatique *. J'ajouterai que cette remarque eſt particulièrement applicable au genre de critique dont il eſt ici queſtion. La ſupériorité qu'ordinairement un Lecteur croit avoir ſur l'Auteur qu'il critique, eſt preſque toujours imaginaire. Il entre communément plus d'eſprit dans un Ouvrage, même médiocre, qu'il n'en faut pour le trouver mauvais. Faites, par plaiſir, changer de rôle aux deux Perſonnages dont il s'agit; l'Auteur critiquera mieux que ne faiſoit l'homme du monde, & celui-ci écrira plus mal que l'Auteur.

Que n'aimant point le genre épiſtolaire, on liſe Madame de Sévigné ſans plaiſir, & même avec ennui, cette ſingularité n'eſt peut-être pas incompatible avec de l'eſprit; mais que ſur la foi de ce dégoût on vienne à conclure qu'on a plus d'eſprit que Madame de Sévigné, & que dans cette confiance on la critique, ce pourroit bien être la vraie marque qu'on a beaucoup moins d'eſprit qu'elle.

S'agit-il d'Ouvrages d'un certain ordre, comme un Traité Philoſophique,

* M. Deſtouches, de l'Académie Françoiſe.

un Poëme, une Traduction de quelque célèbre Auteur de l'Antiquité? De quelques graces qu'on assaisonne une critique injuste, c'est suivre la route des esprits médiocres. Il ne peut y avoir réellement de l'esprit à ne pas sentir le vrai beau, ou à le combattre gratuitement.

Si quelqu'un avec une grande abondance d'idées brillantes, & le don de s'énoncer très-heureusement, trouvoit le moyen de n'avoir jamais raison, ne seroit-on pas fondé à lui refuser de l'esprit?

Un Auteur embrasse presque tous les genres de Littérature; il ne réussit pas également dans tous, mais il excelle, il invente même dans quelques-uns; enfin ses moindres compositions ont de grandes beautés. Voilà sans doute matière à critiquer? Mais si dans le jugement que vous portez de son plus mauvais Ouvrage, vous cherchez à lui faire perdre l'estime qu'il mérite à tant d'autres titres, estime qui constitue son état, vous êtes plus qu'injuste, vous êtes mauvais Citoyen.

C'est particulièrement au sujet des Auteurs qui se sont fait une route nouvelle, que la critique injuste trouve lieu de s'exercer.

La Scene Françoiſe n'a long-temps expoſé que des Perſonnages qui n'avoient jamais exiſté, & des mœurs extravagantes. Ces faux portraits ſe ſuccédoient toujours, parce qu'on faiſoit la Comédie d'après la Comédie. Molière vint, il rejetta tout autre modèle que la nature. On applaudît au nouveau Théâtre, & cependant la critique ne laiſſa pas de ſe faire jour. Ne pouvant attaquer les Pièces, elle ſe rejetta ſur le mérite de l'Auteur. Cette peinture fidelle des hommes de ſon ſiècle, ne parut à quelques-uns qu'un manque d'imagination. Que fait-il de ſi merveilleux, diſoit-on? Il copie ſervilement; il trouve des deſſeins tout calqués, & ne fait que leur prêter ſon pinceau. Ce ſentiment fut quelque temps aſſez accrédité. Aujourd'hui même combien de gens ne ſentent pas toute l'étendue de la louange qu'ils donnent, en diſant que *Molière* eſt un grand Peintre. En effet, on ne peint parfaitement, que quand on voit parfaitement l'objet qu'on veut peindre; & les yeux qui voyent ainſi, ſont & ſeront toujours rares. Quand il s'agit de faire connoître les hommes, imaginer, c'eſt n'avoir pas aſſez d'eſprit.

Il faut que pour de certaines gens, la

ſituation d'eſprit qui nous porte à convenir du mérite d'autrui, ſoit un état violent. Cela ſe remarque particulièrement lorſqu'il paroît un bon Livre dont l'Auteur ne s'eſt pas déclaré. Vous les voyez éluder, & même combattre avec opiniâtreté tout ce qui pourroit le leur faire connoître. Forcés par la voix publique à donner des louanges, c'eſt pour eux du moins un ſoulagement que d'ignorer à qui elles s'adreſſent. Quelles contrariétés! Ils concourent au ſuccès, & ne peuvent ſe réſoudre à ſavoir qui ils obligent: ils profitent d'un bien qui les flatte, & craignent de voir la main dont ils le tiennent. Ne ſont-ce pas là de vraies puérilités? Je m'imagine voir un enfant qui reçoit un préſent de quelqu'un dont il a accoutumé d'avoir peur; d'une main il ſaiſit la choſe, & de l'autre il tâche de ſe cacher la perſonne.

Il eſt un Livre auſſi généralement applaudi qu'un Livre peut l'être. Vous connoiſſez la perſonne à qui on l'attribue, & vous convenez qu'elle a beaucoup d'eſprit; mais, me dites-vous, » Elle entend » rappeler des traits qui ſont dans cet Ou» vrage; elle les laiſſe paſſer, ou les loue » ſans les reconnoître « : & vous concluez de-là qu'elle n'en eſt pas l'Auteur.

Voici ce qu'on vous répond : cet homme manque de mémoire, sans doute ; mais vous qui ne remarquez pas que dans ces momens où il méconnoît son Livre, il en fait, pour ainsi dire, le second Tome par toutes les pensées heureuses qui lui échappent, dites-moi, je vous prie, de quoi manquez-vous ?

Comment en effet d'heureux Ecrivains, dont l'imagination féconde produit, sans presque s'arrêter, ces traits saillans qui font le principal charme de certains Ouvrages, n'en laisseroient-ils point échapper le souvenir ? Cet oubli au contraire est à leur gloire. C'est le cas du *Géant* de la Fable, qui faisant à *Galatée* l'énumération de ses richesses, s'applaudissoit d'en oublier la plus grande partie *. Il en est effectivement des avantages de l'esprit comme de ceux de la fortune : quiconque connoît tout ce qu'il possède, n'est pas assez riche.

A le bien examiner, ce qu'on appelle simple critique, mériteroit souvent un nom tout-à-fait différent. On regarde comme une plaisanterie ordinaire, les traits qu'on lance de gaieté de cœur contre un Ecrivain qui a bien mérité du Pu-

* *Pauperis est numerare pecus.* Ovid. Met. l. 13.

blic. On sait cependant de quelle importance est la considération. Cet avantage concourt au bonheur de la vie à tel point, que les richesses, & même les grandes places, quand elles en sont séparées, perdent beaucoup de leur prix. Un homme, pour parvenir à cette considération si désirable, ou pour la conserver, n'aura que son talent d'écrire, talent que je suppose à un degré très-estimable: ses Ouvrages sont sa Terre, son Château, sa fortune, & enfin tout ce qui sert aux autres hommes à représenter avec quelqu'avantage dans la société: & on verra même des gens qui font profession de vertu, travailler à renverser tout cela par une critique souvent aussi amère que peu éclairée, & ne s'en croire pas moins équitables. Qu'on leur dise à ces sages du siècle: tenez, voilà un parterre de fleurs qui n'ont de mérite que dans l'imagination bizarre de quelques curieux: vous pouvez impunément ternir ces fleurs, & enfin leur faire perdre tout leur prix. A cette proposition on les verroit rougir; ils penseroient qu'elle attaque leur probité. Et bien, l'autre destruction peut être aussi réelle & plus dommageable, & ils en rient.

C'est donc une attention très-digne d'un sage, d'approfondir quelquefois ce

qui le détermine dans de pareils jugemens; car il eſt certain que la ſituation actuelle de notre eſprit, & plus encore notre caractère dominant, décident ſouvent de nos jugemens.

On trouve des perſonnes qui ont le goût outrément difficile, & ce n'eſt point par une délicateſſe affectée, c'eſt qu'ils ſont ſujets à l'ennui: livrés naturellement à une ſorte de mécontentement d'eux-mêmes, qu'ils rejettent ſans s'en appercevoir ſur tout ce qui attire leur attention, leur premier mouvement eſt toujours la répugnance, le dégoût. Tout Ouvrage nouveau eſt donc ſujet à leur déplaire; & dans cette indiſpoſition ne diſtinguant point ce qui vient de la choſe même, & ce que leur humeur y ajoute, ils critiquent avec amertume. Comme il n'y a en eux ni malignité, ni deſſein de nuire, ils ſongeroient vraiſemblablement à blâmer avec plus de modération, & à louer plus ſouvent, s'ils faiſoient attention à une choſe.

La critique & la louange agiſſent bien différemment ſur notre eſprit. On peut comparer la critique à ces plantes qui trouvent preſque toujours des terres préparées pour les recevoir, un Ciel favorable, & des hommes qui ſe plaiſent à les

cultiver. Mais la louange eſt comme ces plantes étrangères jettées dans un terrain ingrat ; le climat, l'induſtrie des habitans, tout enfin leur eſt contraire.

Quant à ce que produit la critique ; autant lorſqu'elle eſt éclairée, équitable, peut-elle ſervir à maintenir le bon goût, à étendre les lumières ; autant la critique vague & ſuperficielle, autant le ton de moquerie eſt-il inutile à la perfection des Lettres, & par conſéquent de l'eſprit.

Mais enfin, ſi on ſe ſent un beſoin ſi preſſant de critiquer, ou ſi l'on ne ſe trouve que les lumières propres à ce genre d'écrire, il y a tant de moyens de ſes employer ces lumières, ſans bleſſer directement aucun de ſes concitoyens. C'eſt de juger uniquement les Auteurs qui ne vivent plus. On peut dans cette carrière marcher avec plus de liberté, & même plus de fruit. Car que ſert de ſe déchaîner contre un mauvais Auteur ? Vous ne l'empêcherez pas d'écrire : quel motif pourroit l'en empêcher ? Il faut, pour ſentir qu'on manque d'eſprit, en avoir une certaine portion, & vous êtes ſûr que cette portion lui eſt refuſée : s'il l'avoit eue, ſon premier Ouvrage auroit été meilleur, & cependant il n'en auroit pas fait un ſecond. Mais, dira-t-on, ſes Ecrits ſont fré-

quens & insupportables, pourquoi me taire ? Il faut que justice se fasse. Ne les lisez point, justice est faite.

Si vous réservez votre déchaînement pour les Auteurs qui ne passent jamais la médiocrité, de quel secours leur sera-t-il ? Vous ne leur donnerez pas, en les convainquant de leur peu de mérite, l'élévation à laquelle il ne dépend pas d'eux de parvenir : & supposé que vous veniez à bout de les décourager au point de ne plus écrire, vous déroberez à une infinité de gens la seule lecture qui soit réellement à leur portée, & qui leur plaise. Pourquoi leur ôter cette ressource d'amusement, & peut-être d'instruction ? Pourquoi dans la Société n'en seroit-il pas des Ouvrages d'esprit comme d'une infinité d'autres choses qui doivent y être maintenues, quoiqu'elles ne conviennent qu'à des gens d'un étage médiocre ? Prêtons-nous aux besoins des autres : il faut des Livres qui ne renferment guère plus d'esprit qu'en ont ceux qui sont destinés à les lire.

La critique la plus injuste & la plus condamnable, quoique toujours impuissante, est sans doute celle qui attaque ces grandes réputations acquises par une suite de succès, répandues dans diffé-

rentes Nations, & que le temps a confirmées. Mais on a toujours vu & on verra toujours des gens tourmentés du désir d'être admirés, & sur-tout de l'être seuls. Se croyent-ils supérieurs dans une science qui a ses bornes comme toutes les autres: de cet instant cette science devient dans leur imagination la mesure singulière avec laquelle ils évaluent ce qu'il y a eu & ce qu'il y aura d'étendue d'esprit dans le monde connu. Représentez-leur les premiers hommes occupés sagement des Loix qui forment la Société, & perfectionnant l'art de rendre fécondes les contrées où ils naissent. Ce n'étoit pas encore là des hommes; ils ignoroient la science dont il s'agit; ils ne faisoient que ramper sur la terre. Passez à des siècles plus éclairés, où d'autres sciences, telles que *l'Histoire Naturelle*, *la Médecine*, *la Chymie*, étoient cultivées: c'étoit un abus de l'esprit, diront-ils; les hommes ne s'attachoient pas aux véritables connoissances. Parlez-leur enfin des gens qu'on a vus s'illustrer dans la carrière qu'ils courent eux-mêmes: ils regarderont en pitié les immenses travaux de leurs prédécesseurs, & le faux progrès que la science aura faite dans de telles mains. Ainsi ils ne connoîtront que trois sortes d'hommes,

des imbécilles, des dupes, & quelques ſages : c'eſt eux.

On feroit un volume bien conſidérable, ſi on vouloit démaſquer dans toutes leurs métamorphoſes ces appréciateurs du mérite d'autrui, dont tous les efforts ne tendent qu'à relever le leur. C'en eſt aſſez pour un eſſai. Je finis par une obſervation qui me paroît néceſſaire.

Si des reproches que je viens de faire à la critique, on inféroit que je prétends interdire la liberté de dire ſon ſentiment ſur les Ouvrages d'eſprit, ce ſeroit mal juger de mes vues : elles tendent au contraire à l'établir bien mieux, cette liberté ſi naturelle, en la reſſerrant dans les bornes légitimes, en la rendant équitable, ſociable, & par conſéquent plus propre à perſuader, à devenir utile.

Je ſuis bien éloigné auſſi de prétendre qu'on doive toujours traiter ſérieuſement tout examen des choſes d'eſprit : la converſation ſur-tout a ſans doute beſoin de plus de graces & de gaieté, que n'en comporte par lui-même l'eſprit de diſſertation & d'analyſe. En effet, eſt-il rien de plus propre à rendre la converſation agréable, & en même temps inſtructive, que ces traits d'une imagination heureuſe ; ce ton de plaiſanterie fine & naturelle, dont

quelques gens du monde, instruits par le monde même autant que par de bonnes lectures, savent orner des décisions justes, quoique rapides & précises ? Jugemens auxquels il ne manque, pour avoir l'air imposant, que de la pesanteur ou de la sécheresse, avec l'étalage des termes de l'art. J'ai eu seulement en vue ici ces esprits injustes, ou chargés de faux ornemens; ces gens toujours décidés, & qui méprisent par état, comme si c'étoit une bienséance; ces beaux raisonnemens, dont le ton de critique est si trivialement profond, si opiniâtrement spirituel, que lors même qu'ils ont raison, vous gagneriez encore à supporter la lecture de l'Ouvrage qu'ils décrient, plutôt que d'entendre leur déclamation. J'ai voulu enfin faire connoître, que loin de s'en laisser imposer par de tels Juges, tout bon esprit ne doit les estimer, les imiter, ni les craindre.

RÉPONSE

De M. DE MONCRIF, *Directeur de l'Académie Françoiſe, aux Diſcours prononcés par Meſſieurs* BIGNON *&* DE MAUPERTUIS, *le jour de leur réception 27 Juin 1743.*

MESSIEURS,

IL y a deux ſortes de Génies propres à éclairer leur ſiècle : les uns ſe manifeſtent en s'emparant des eſprits qui peuvent contribuer au progrès de l'eſprit même ; ils leur inſpirent une forte émulation ; ils leur font trouver le prix de leurs travaux : les autres éclatent par une diſpoſition naturelle à s'élever, & leurs vues ſont accompagnées de talens éminens.

Pour remplir la première de ces deux carrières, il faut être animé d'un goût,

ou plutôt d'une passion constante pour l'esprit en général, sans presqu'aucun retour sur la portion d'esprit qu'on a soi-même : on ne s'estime ni comme Philosophe, ni comme Savant, ni comme Orateur, ni comme Poëte ; mais comme Citoyen, on cherche à perfectionner la Philosophie, les Sciences, l'Eloquence, la Poësie ; on regarde enfin l'esprit comme un bien de la Société ; un bien qui augmente réellement de prix à mesure qu'il devient plus commun, parce qu'il rend les hommes plus utiles les uns aux autres, plus aimables, plus vertueux.

Tel fut l'objet de l'illustre Académicien à qui vous succédez, MONSIEUR * ; mais trop intéressé à sa gloire par l'éclat qu'elle répand sur tous ceux qui portent un nom si recommandable, vous avez cru ne devoir toucher qu'à peine un éloge plus facile cependant à étendre qu'à réduire : il n'auroit fallu, pour le remplir, que se prêter à tout ce qu'il présente ; au lieu qu'on se sent embarrassé en cherchant à choisir, parce qu'on regrette tout ce qu'on abandonne. Vous ne doutez pas du plaisir qu'on auroit eu d'entendre des

* M. Bignon.

louanges si bien méritées, qu'elles n'auroient point paru suspectes même dans votre bouche, quoique dictées par l'intérêt du sang, & par les sentimens de l'amitié fortifiés encore par ceux d'une reconnoissance que vous venez d'exprimer si dignement.

Vous le trouvez, il est vrai, généralement établi, cet éloge que votre modestie ne vous a pas permis d'entreprendre. M. l'Abbé Bignon s'est occupé sans cesse à perfectionner les Lettres & les Sciences, & par un juste retour les grands hommes dans ces deux genres ont célébré celui qui les avoit favorisés.

Combien en effet s'est-il rendu utile, particulièrement aux talens ignorés? Les bons Ouvrages, quand ils ne sont pas annoncés, font rarement la fortune qui leur est dûe : la plupart des gens, je dis parmi ceux qui se piquent de goût, sont plus frappés de la réputation d'esprit, que de l'esprit même : ils attendent tranquillement que le mérite d'autrui les force à le reconnoître. Vains & bornés dans leurs vues, ils n'apperçoivent que ce qui les éblouit : ils commettent avec confiance leur jugement par un rafinement de critique mal entendue, & craignent de hasarder

der la plus simple louange : il faut qu'enfin l'autorité leur crie qu'il est d'une bienséance indispensable d'applaudir.

Pour être soutenus d'un préjugé favorable, d'excellens Ouvrages (*a*) ou sont dédiés (*b*) à M. l'Abbé Bignon, ou sont mis au jour par ses mains (*c*). Des plantes inconnues empruntent l'appui d'un nom (*d*) si propre à les rendre célèbres : des découvertes entrevues seulement, ou dont la nouveauté est douteuse, lui sont confiées ; on espère qu'il achevera de développer les unes ; on veut qu'il décide si les autres sont effectivement naissantes.

Qui jamais eut un plus grand crédit sur les esprits ? On lui soumettoit jusqu'à son amour-propre ; on attendoit, pour être content de soi-même, qu'on fût assuré de son suffrage.

Que pourrois-je ajouter ici à tant de témoignages d'estime, à des distinctions

---

(*a*) M. Regis a dédié à M. l'Abbé Bignon un Livre intitulé, l'*Usage de la Raison & de la Foi*, ou l'*Accord de la Foi & de la Raison*.

(*b*) M. Guillelmini lui a dédié un Traité *De natura di fiumi*.

(*c*) M. de Tournefort a laissé en mourant ses Manuscrits à M. l'Abbé Bignon.

(*d*) M. de Tournefort, dans son Voyage du Levant, nomme une plante nouvelle *la Bignone*.

ſi rares, lorſque dans une carrière où des hommes s'immortaliſent, tous leurs pas méritent d'être comptés ? La matière devient trop abondante pour être renfermée dans un ſimple éloge ; il faut s'en remettre à l'hiſtoire. J'enviſagerai ſeulement dans l'illuſtre Confrère que nous regrettons, ce qui marque le mieux l'élévation de ſes vues. Orné lui-même des dons & des connoiſſances de l'eſprit, ſa plus chère étude fut de découvrir & de faire valoir le mérite capable d'effacer le ſien ; il cherchoit en quelque ſorte à ſe voir obſcurcir par des talens, qui ſans ſes ſoins ne ſe fuſſent pas formés, ou qui ſeroient reſtés dans l'oubli. Genre de gloire d'autant plus admirable qu'il ſera peu recherché ! Plus M. l'Abbé Bignon perdit ſucceſſivement de ſa ſupériorité, plus ſon ambition fut ſatisfaite.

Mais pouvoit-il la perdre cette ſupériorité ? Au milieu de tant d'hommes renommés, dont il avoit orné deux Académies (*a*) devenues chaque jour plus célèbres, ne fut-il pas toujours diſtingué par le don de l'eſprit qui a le

(*a*) L'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, & l'Académie des Sciences.

plus d'aſcendant ſur l'eſprit des autres? Le plus grand fonds d'éloquence demande ſouvent quelque préparation pour ſe manifeſter; c'eſt un amas de richeſſes diſperſées, & qu'il faut qu'au moins quelques réflexions raſſemblent. Dans M. l'Abbé Bignon, le ſujet que des occaſions imprévues l'engageoient de traiter, devenoit à l'inſtant ſa matière favorite: elle ſe préſentoit à lui par tout ce qu'elle avoit d'intéreſſant ou d'agréable: il ſembloit ne parler que ſon langage ordinaire; & ce langage qui vous enchantoit, vous penchiez à croire que vous l'auriez parlé vous-même.

On reconnoît avec plaiſir la ſupériorité qui paroît nous rapprocher d'elle; on n'aime pas long-temps ce qu'il faudra toujours qu'on admire.

C'eſt par ce don heureux de la parole, c'eſt par cette éloquence qui naît d'une parfaite connoiſſance des richeſſes de la langue, que M. l'Abbé Bignon recueillit tant de fois dans les autres Académies (*a*), pour l'honneur de la nôtre, les applaudiſſemens les plus flatteurs.

(*a*) M. l'Abbé Bignon a préſidé long-temps à l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, ainſi qu'à celle des Sciences.

Mais en retraçant ici combien il a contribué à la gloire de l'Académie Françoiſe, je n'ai pas prétendu, MONSIEUR, fonder vos droits ſur la place où vous êtes inſtallé aujourd'hui. Pour être admis dans cette Compagnie, c'eſt peu d'appartenir à ceux de nos Confrères dont le ſouvenir nous eſt le plus cher : ſi l'on ne participe de leur mérite, l'héritage paſſe dans d'autres mains ; c'eſt l'eſprit ſeul qui ſuccède ici à l'eſprit : tout ce que pouvoit un nom comme le vôtre, c'étoit de nous faire ſouhaiter que par vos lumières vous le fiſſiez un jour revivre parmi nous. Vous avez dès long-temps fait naître nos eſpérances, vous vous êtes hâté de les remplir. Dans un Tribunal (*a*) où ce même nom qui par vous nous appartient encore, ſera toujours honoré (*b*), on vous a vu paſſer rapidement des fonctions brillantes de l'Orateur à des devoirs plus importans (*c*) ; il étoit bien juſte que la même voix qui avoit inſpiré des Arrêts éclairés, parvînt à l'honneur d'en rendre elle-même de ſemblables.

(*a*) Le Grand Conſeil.

(*b*) Jerôme Bignon, célèbre Avocat Général du Grand Conſeil.

(*c*) Le nouvel Académicien eſt depuis pluſieurs années Préſident au Grand Conſeil.

En marchant ainſi ſur les traces de vos Ancêtres, parvenu ſucceſſivement aux honneurs dont ils ont joui; ce qui contribuoit à votre élévation, a ſans doute été mêlé de beaucoup d'amertume. Mais ſi ces tréſors littéraires que le Roi vient de vous confier, vous rappellent ſans ceſſe les pertes que vous avez faites (*a*), quels ſujets de ſatisfaction ne vous offrent-ils pas auſſi, par l'utilité dont vous ſerez aux Lettres? Pour former avec choix cet aſſemblage, l'admiration du monde ſavant, il avoit fallu que la protection ſecourût conſtamment le ſavoir & le zèle. Situation bien favorable & bien flatteuſe pour M. l'Abbé Bignon! Le ſang l'attachoit au Miniſtre dont la confiance & la faveur lui étoient néceſſaires (*b*); & par un double engagement, ce digne Miniſtre aimoit & favoriſoit les productions de l'eſprit par ce goût que nous avons ſi naturellement pour nos propres richeſſes. Vous n'avez rien à regretter à cet égard, MONSIEUR,

(*a*) Il a perdu preſqu'en un même jour M. l'Abbé Bignon ſon oncle, & M. Bignon de Blanſy ſon frère, qui avoient eu l'un & l'autre la place de Bibliothécaire du Roi, dont il vient d'être pourvu.

(*b*) M. de Pontchartrain, devenu depuis Chancelier.

vous jouissez des mêmes secours (*a*), & personne n'ignore qu'ils naissent des mêmes sources.

J'ai parlé, MONSIEUR (*b*), d'un ordre d'Esprits, qui par leur propre force, par les talens qu'ils trouvent en eux-mêmes, sont emportés vers de grands objets. Parvenus presque naturellement au degré de lumière dont leur siècle est éclairé, ils attirent bientôt l'attention & l'estime des Nations. Ce qu'on appelle proprement le Génie, est toujours accompagné d'une sorte d'audace ; & cette audace regardée par le vulgaire comme un mouvement du caprice ou de la vanité, est un certain essor de l'ame qui caractérise les hommes d'un mérite supérieur, un secret pressentiment qui les avertit de ce qu'ils doivent entreprendre.

Combien celui qu'anime cette heureuse hardiesse, ne devient-il pas utile aux Arts & aux Sciences, lorsque dans la route où l'objet principal de ses travaux l'engage, doué de cet esprit philosophique qui ne voit rien d'indifférent

(*a*) M. le Comte de Maurepas, dans le département duquel est la Bibliothèque du Roi.

(*b*) A M. de Maupertuis.

dans la nature, il recueille par-tout où il passe, des observations dont chacune suffiroit pour illustrer ceux qui se seroient bornés à cette seule recherche?

Quels exemples des avantages de la Philosophie n'offre-t-il pas à quiconque peut en profiter, quand sans distinction des lieux ni des hommes, il retrouve sa patrie, ses amis, par-tout où il peut perfectionner ses connoissances? Lorsqu'occupé sans cesse du spectacle de l'Univers, souvent frappé d'admiration, & jamais d'étonnement, également attiré par ce qui flatte ou ce qui rebute, l'état de son ame est le même dans le Palais d'un Roi, ou dans la cabane d'un Sauvage?

Ne peut-on pas dire que c'est là le vrai citoyen du monde, l'homme de toutes les conditions?

Vous venez MONSIEUR, d'entendre le commencement d'un portrait dont vous seul ici n'avez point fait la juste application. Que ce qu'il a de flatteur ne vous fasse point balancer à vous y reconnoître: tout mon art n'a consisté qu'à peindre avec fidélité; l'éloge est tout entier dans le sujet même. Je puis parler avec liberté de la haute réputation que votre esprit s'est acquise; j'ai

pour garant l'aveu de tant de Sociétés savantes (*a*), l'estime & l'amitié même des Souverains : & ce que vous ne pouvez aussi désavouer, les excellens Ouvrages dont vous avez enrichi sous nos yeux une Académie où l'on a dès longtemps reconnu que vous étiez destiné à décorer la nôtre.

Vos Ecrits (*b*) embrassent sans doute des objets étrangers à ceux dont l'Académie Françoise s'occupe ; & c'est cette différence même qui nous donne lieu de les réclamer. Par-tout règne cet es-

---

(*a*) M. de Maupertuis est des Sociétés Royales d'Angleterre ; de Prusse, de Suède, de Bologne, & de l'Académie de Russie. On sait que le Roi de Prusse l'a attiré plusieurs fois à sa Cour, & que le Roi de Suède lui a aussi marqué des bontés particulières,

(*b*) La Figure de la Terre déterminée par les observations de M. de Maupertuis, & faites par ordre du Roi au Cercle Polaire. *Paris, de l'Imprimerie Royale*, 1738.

Degré du Méridien entre Paris & Amiens, déterminé par la mesure de M. Picard, & par les observations de M. de Maupertuis, &c. *Paris*, 1740.

Examen désintéressé des différens Ouvrages qui ont été faits pour déterminer la Figure de la Terre. *Amsterdam*, 1741.

Discours sur la Parallaxe de la Lune. *Paris, de l'Imprimerie Royale*, 1741.

Elémens de Géographie. *Paris*, 1742.

Discours sur les différentes Figures des Astres, &c. *Paris*, 1742. *Voyez les autres Ouvrages dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.*

prit

prit d'ordre appartenant en propre à la Métaphyſique : on y trouve la ſorte d'élégance que chaque Ouvrage peut comporter ; car quel genre d'Ecrit n'eſt pas ſuſceptible d'élégance, quand l'Auteur eſt au-deſſus de ſa matière ? Vous avez l'art d'ôter aux ſujets que vous traitez, ce qu'ils ont de rebutant par eux-mêmes ; ſoit en expoſant par des images ce qui mis en raiſonnement auroit paru d'une trop grande ſéchereſſe ; ſoit en interrompant par des réflexions lumineuſes, une ſuite de faits ou de principes qui auroit fatigué l'eſprit ; ſoit par des comparaiſons ingénieuſes, où l'on apperçoit entre des idées abſtraites & des idées agréables, certains rapports faciles à ſaiſir dès qu'ils ſont expoſés, & qui ont demandé pour les démêler bien de la fineſſe d'eſprit.

Heureuſes reſſources d'une belle imagination ! En fait de Science & de Philoſophie, n'avoir pour ſe faire lire par les gens qui ſont inſtruits, que la clarté & l'exactitude qui ſuppoſe le ſavoir & non le génie ; c'eſt ne remplir que des conditions indiſpenſables. Il faut, pour montrer de la ſupériorité, ſavoir enrichir ſa matière, ſans cependant la charger de rien d'inutile. Il faut enfin poſ-

ſéder cette connoiſſance de la Langue ; & ſur-tout cet art de l'employer, dont l'excellence tient à la manière de penſer.

On ſe perſuade communément que certaines qualités de l'eſprit s'excluent réciproquement l'une l'autre, & l'expérience juſtifie aſſez ſouvent le principe. Qu'un homme ſe ſoit livré uniquement pendant ſes premières années à des connoiſſances ſublimes; qu'il ſe ſoit réduit au commerce des gens que de pareilles ſpéculations occupent; que de-là on le tranſporte dans un Monde entièrement différent, dans ces Sociétés diſtinguées où l'eſprit d'agrément a preſque toujours le pas ſur tout autre mérite; on s'attend avec aſſez de juſtice à le voir long-temps déplacé. S'il arrive au contraire que ſans rien emprunter du langage, de la ſorte de plaiſanterie, des goûts, des graces qui font réuſſir les autres, il trouve, même ſans y ſonger, le moyen de réuſſir encore davantage: ſi toujours lui-même, il eſt toujours nouveau, parce que ſon imagination eſt toujours variée, combien il eſt recherché, prévenu, vanté, chéri dans la Société, & combien il eſt digne de l'être!

En effet, quelle chaîne plus heureuſe pour attirer les autres à lui ! Il a ſur eux par ſes lumières une ſupériorité qu'ils ſentent, & qu'ils pardonnent en faveur des graces dont elle eſt accompagnée. L'eſtime, les égards qu'ils lui marquent flattent leur vanité ; c'eſt montrer qu'ils ſavent mettre le véritable prix au mérite. Leur amitié pour lui ne perd jamais de ſa première vivacité : car quelle différence de l'amitié fondée ſur une eſtime ordinaire, ſur quelques convenances, ſur un commerce d'habitude, à celle qui eſt née du goût, & que le goût entretient ? L'une ſe renferme dans ſes devoirs, elle eſt ſérieuſe : l'autre eſt empreſſée & riante. Voilà, MONSIEUR, les avantages précieux, dont l'agrément de votre commerce joint à l'étendue de vos connoiſſances, vous fait jouir : jugez ſi nous déſirons de vous voir ſouvent dans nos Aſſemblées particulières. Venez, MONSIEUR, nous faire part de l'ingénieux Ouvrage que vous avez differé de mettre au jour, afin qu'il appartienne plus intimément à cette Académie. Nous ſentirons tout le prix de cette marque de confiance : car, quelque mérite qu'ait l'Ouvrage même, il ne pourra rien ajouter aux motifs que nous avons eu de vous adopter.

Que nos Assemblées vous attirent aussi, MONSIEUR *; vous vivez depuis votre enfance avec ceux qui les composent. Ils viennent de faire pour vous, par un choix éclairé, ce que l'amitié leur avoit inspiré dès long-temps. Répondez seulement à cette amitié; leur choix est assez justifié par lui-même. Mais (je dois vous le dire, MESSIEURS,) je vous offenserois, & j'interpréterois mal les sentimens de cette Compagnie, si je paroissois douter de votre exactitude à remplir ici vos engagemens. L'Académie Françoise jouit d'une distinction qui lui répond du zèle de tous ses Membres. Dans les autres Sociétés on admire avec toutes les Nations, les vertus, les grandes qualités de notre Monarque. Plus heureux, nous avons pour premier devoir le plaisir de les célébrer.

* M. Bignon.

LETTRE

SUR

M. L'ABBÉ TERRASSON,

*A MILADY****.*

JE vois avec plaisir, Madame, que les Œuvres de feu M. l'Abbé Terrasson vous ont donné la curiosité de connoître ce qu'il étoit dans le commerce ordinaire de la vie, & vous ont même inspiré une sorte d'amitié pour l'Auteur. C'est une suite bien naturelle des éloges que ces mêmes Ecrits ont obtenus de vous. Je vous ai oui dire de gens dont les talens vous plaisoient, & dont le caractère vous étoit antipathique: quel dommage de ne pouvoir les aimer!

L'Abbé Terrasson auroit beaucoup réussi dans votre patrie: vous avez remarqué que l'esprit philosophique est l'ame de tous ses Ecrits *. Eh bien, ce

* Voyez dans le Mercure de Janvier 1751 les réflexions sur sa personne & ses Ouvrages, par M. d'Alembert.

même esprit qui le rend si digne de votre estime, il le portoit dans les plus petites choses de la Société comme dans les plus importantes, & ce n'étoit pas par système. Une certaine exactitude de raison employée de propos délibéré, & dont on se pare jusque dans les plus petites minuties, est moins l'ouvrage de la Philosophie, que d'une imagination froide sur un fond de présomption. L'homme dont je parle, sans projet, sans même s'en appercevoir, étoit ce qu'il étoit.

Lorsqu'il acquit à un degré éminent l'intelligence des Langues savantes, on sait que son goût l'avoit moins porté à cette longue étude, que le désir de connoître par lui-même les chefs-d'œuvres des plus célèbres Auteurs de l'Antiquité.

Ordinairement on s'applaudit davantage de ce qu'on se sent de génie ou de connoissances, à mesure que le genre en est plus rare, ou qu'il nous en a plus coûté pour le perfectionner. L. T. étoit naturellement préservé de cette sorte d'ivresse : il n'estimoit ses propres lumières, ainsi que celles des autres, que suivant le rang qu'elles lui paroissoient tenir dans l'esprit humain, dont à beaucoup près il ne croyoit pas les ressources épuisées. Ainsi, nulle admiration ou-

trée pour les chefs-d'œuvres des Anciens; nulle prévention gratuite contre les découvertes des Modernes.

Vous citez avec éloge l'esprit de modération qu'il a gardé dans les célèbres disputes, où il est entré d'une manière distinguée. Je puis vous dire, Madame, que s'il se fût permis de suivre les exemples que lui donnoient ses adversaires, les traits piquans ne lui eussent peut-être pas manqué.

Il se glisse dans toutes les disputes qui intéressent l'esprit, des gens prenant parti sans qu'on les en prie; ils regardent un ton décidant & chagrin comme une preuve de mérite; eux seuls s'y trompent. L. T. après avoir essuyé jusqu'à des injures d'un de ces déclamateurs dont je parle, répondit avec sa naïveté ordinaire : *Voilà bien du zèle gratuit pour Homère ; je présume que de son vivant il vous en auroit dispensé.*

Dans les Assemblées formées par des personnes considérables, les gens sans prétentions ne se sentent jamais plus à leur aise, que quand ils sont comptés pour rien : satisfaction que leur accordent volontiers les trois quarts des gens du monde. L. T. étoit précisément de ces hommes simples, dont les petits

esprits commencent par ne faire aucun cas ; qui gagnent beaucoup, par cette même simplicité, auprès des personnes de bon sens ; & qui finissent par être aimés des uns & des autres. Un ton, un maintien extrêmement naïf, lors même qu'il disoit des choses lumineuses ; le peu d'intérêt qu'il prenoit à son opinion, quand elle n'étoit que contrariée, au lieu d'être combattue, ou que la matière n'avoit rien d'intéressant par elle-même : toutes ces apparences, comme vous le concevez, Madame, étoient faites pour tromper le vulgaire : rien dans son extérieur n'avertissoit de son mérite : & combien de gens qui se mêlent de juger le mérite, ont besoin pour l'appercevoir, qu'il leur soit crûment annoncé.

Encore un autre désavantage ; malgré l'habitude de vivre avec des personnes (*a*), chez qui les titres & les talens également accueillis se plaisoient à se trouver ensemble, L. T. n'avoit acquis aucune connoissance de ce qu'on appelle l'usage du monde ; non qu'il eût été re-

(*a*) Madame la Comtesse de Verue, Madame la Marquise de Charost, depuis Ducheſſe de Luynes, M. & Madame de Lassay, Madame la Marquise de Lambert.

buté par ce que peuvent avoir de gênant & de frivole, les petites attentions & le langage qui forment les trois quarts de cette ſcience ; c'eſt qu'il n'avoit rien remarqué de ce qui la conſtitue. Il ſembloit que les fonctions de ſon eſprit ne commençaſſent qu'aux choſes où l'eſprit de raiſonnement eſt néceſſaire. Alors on trouvoit en lui le Philoſophe éclairé, le bon Citoyen, & l'homme que la douceur & la gaieté de ſon caractère rendoient aimable.

Une perſonne bien à portée de mettre le prix au mérite (*a*), avoit dit de notre Philoſophe, au ſujet de ces contraſtes : » Il n'y a qu'un homme de beau» coup d'eſprit qui puiſſe être d'une » pareille imbécillité.

Feu M. de la Faye, qui joignoit à tout ce que la ſcience du monde a d'aimable des talens plus aimables encore, étoit un des hommes d'eſprit avec qui L. T. aimoit le mieux à vivre, & M. de la Faye ſe plaiſoit extrêmement avec lui. S'ils différoient l'un de l'autre à pluſieurs égards, ils ſe reſſembloient en un point qui eſt peut-être le principal nœud d'une amitié durable entre deux

(*a*) Madame la Marquiſe de Laſſay.

hommes qui courent la carrière de l'esprit. C'eſt que s'eſtimant réciproquement par leurs bons côtés, aucun d'eux ne paroiſſoit ſe prévaloir des avantages qu'il avoit ſur l'autre. La politeſſe de M. de la Faye, les graces qui faiſoient le fond de ſon caractère, le défendoient contre toute prétention apparente de ſupériorité; ainſi que le caractère de ſimplicité de L. T. le garantiſſoit de tout ſentiment de jalouſie.

Cet uſage du monde qui lui manquoit ſi complétement, ne l'indiſpoſoit en rien contre ceux dont c'étoit à peu près tout le mérite: il aimoit leur commerce; il ſe ſoumettoit de bonne grace aux plaiſanteries que cette ignorance & ſon air de naïveté lui attiroient. *Il n'y a pas de mal à cela*, leur diſoit-il, *il faut que juſtice ſe faſſe.*

Ceux dont les connoiſſances étoient plus étendues, il aimoit à les entendre juger les Ouvrages nouveaux, lorſque leurs déciſions ne portoient que ſur les choſes qui ſont du reſſort du goût. *J'admire*, diſoit-il, *leur pénétration ſur de certaines convenances, ce ſentiment délicat qui leur fait démêler une infinité d'agrémens & de défauts que le ſiècle a établis. Je les écoute, comme un voyageur conſidère un pays*

où il se trouve étranger, & dont le climat lui plaît. Mais quand ils veulent faire notre métier, juger le fond des choses, ils parlent, ils décident ; je tâche de me distraire, & cela me fait prendre patience.

Cette ressource étoit si bien devenue en lui une habitude, que jamais il ne laissa appercevoir ni mépris, ni ennui, quand on débitoit dans la conversation cette espèce de merveilleux si rebattu & si propre à choquer la saine raison. On pouvoit impunément avec lui » avoir » foi aux songes, aux horoscopes, aux » Empyriques, qui pour gagner la con- » fiance des malades, assurent qu'ils ne » sont pas Médecins » ; ne trouver enfin rien de plus aisé à concilier que les contraires, rien de plus vraisemblable que les prodiges. De tels entretiens le conduisoient à des réflexions sur la nature de l'esprit ; & s'il prenoit la parole, c'étoit pour dire quelque plaisanterie, dont la naïveté cachoit un fond de raison qui ne pouvoit blesser personne.

Dans le temps du *Système*, lié de l'amitié la plus intime avec des personnes d'un crédit supérieur, il ne put échapper à la fortune. Toute son ambition se tourna aussi-tôt à rendre sensibles des principes, qui étendant les richesses par leur

circulation, banniſſoient l'oiſiveté & l'avarice, deux fléaux pernicieux à la Société. Ce fut là tout l'empire que l'abondance prit ſur lui. Il ne pouvoit s'accoutumer à être ce qu'on appelle riche. Il ſe demandoit quelquefois à lui-même des beſoins, des goûts nouveaux, & il ne lui en étoit point venu. Enfin il déſeſpéroit d'en acquérir, lorſque ce ſuperflu s'évanouît preſqu'entièrement. *Me voilà tiré d'affaire*, dit-il, *je revivrai de peu, cela m'eſt plus commode.*

Dans l'eſpèce de langueur où il a paſſé les deux dernières années de ſa vie, le caractère diſtinctif de ſon eſprit s'eſt toujours conſervé. Il évaluoit en riant la diminution des facultés de ſon ame. *Je calculois ce matin*, diſoit-il un jour à un de ſes amis, homme d'un mérite reconnu (*a*), *que j'ai perdu les quatre cinquièmes de ce que je pouvois avoir de lumières acquiſes. Si cela continue, il ne me reſtera ſeulement pas la réponſe que fit au moment de mourir ce bon M. de Lagny* (*b*) *à notre illuſtre confrère Maupertuis.* Il faut

(*a*) Camille Falconet, de l'Académie des Belles-Lettres.

(*b*) De l'Académie des Sciences, mort en 1734. Voyez ſon éloge, tome 6 des Œuvres de M. de Fontenelle.

vous dire, Madame, que M. de Lagny (qui poſſédoit ſupérieurement la ſcience du calcul) étant à l'extrémité, ſa famille l'entouroit, lui criant les choſes les plus tendres, & il ne donnoit aucune marque de connoiſſance. *M. de Maupertuis* ſurvint; je vais le faire parler, dit-il: *M. de Lagny, le carré de douze.... Cent quarante-quatre*, répondit avec une voix foible le malade; & depuis il ne parla plus.

Pour revenir à l'Abbé Terraſſon; quand il s'apperçut qu'en converſation il perdoit, comme dit Montagne, la *mémoire de ſes redites*, il ſongea à un expédient pour éviter un défaut qui devoit ennuyer beaucoup ſes amis; c'eſt à moi qu'il en fit confidence: *Je viens*, me dit-il, *de me ſurprendre, vous répétant des inutilités que je vous avois dites & redites peut-être il n'y a pas une heure. Je prends le parti de renoncer à l'uſage de ma mémoire.* Il appella alors ſa Gouvernante: *Venez, Mademoiſelle Luguet, je vous charge de vous ſouvenir pour moi quand j'aurai compagnie. Il me ſemble que je puis raiſonner encore paſſablement; mais pour les faits récens, je ne ſuis pas content de mon eſprit.* Effectivement ils tinrent fidèlement le traité l'un & l'autre. Quand on

lui faiſoit quelque queſtion ; *demandez à ma Gouvernante*, & la Gouvernante répondoit. Il arriva qu'avec cette précaution & ſa foibleſſe qui alloit en augmentant, ſa mémoire ſe perdit entièrement : il ſurvéquit pluſieurs jours à cette perte, mais ſans éprouver de ſouffrances.

Peu de gens ont paſſé une vie auſſi douce que celle de l'Abbé Terraſſon. Né avec un bon eſprit, exempt des paſſions qui tourmentent l'ame, ſon caractère étoit naturellement flexible, égal, & ſon amour-propre tenoit de la douceur de ſon caractère. Il eut de vrais amis. Combien d'avantages pour devenir auſſi heureux, que la condition d'homme permet de l'être !

LETTRES
SUR
L'USURE.

LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR,

DE quelqu'utilité que puiſſe être un projet, quand il ne préſente que des idées applicables au Peuple, la plupart des gens du monde n'y voient que de la petiteſſe, & peut-être du ridicule : mais heureuſement il eſt des ames comme la vôtre, qui dans la pratique des vertus s'attachent particulièrement à procurer le bien de la ſociété. Cet objet ennoblit pour elle tout ce qui paroît vil à tant d'autres. C'eſt à ces ames ſi dignes de ſervir de modèles, que s'adreſſent les vues qui vont être expoſées.

Il exiſte dans preſque toutes les grandes Villes une ſorte de bienfaiſance ſingulière par les contrariétés qu'elle renferme. Utile pour ceux qui en ſont l'objet, elle deshonore avec juſtice celui qui l'excerce, parce qu'un excès d'avarice la fait naître : c'eſt en un mot une uſure du genre le plus odieux, & cependant très-ſecourable pour le bas Peuple.

Une perſonne qui s'étoit permis cette honteuſe reſſource, dans un temps où elle manquoit d'une partie du néceſſaire, m'en expliqua, il y a quelques mois, les pratiques. Une fortune honnête que tout récemment j'avois concouru à lui faire recouvrer, venoit de la rendre à la plus exacte probité; car il eſt pour les ames foibles des vices de ſituation : heureuſes même les ames fortes qui n'ont pas eu à ſupporter ou à craindre l'humiliation attachée à l'indigence.

» Je vais (me dit-il) vous faire un » aveu qui vous ſera un garant bien ſûr » de ma reconnoiſſance : ſuivez-moi, » vous jouirez d'un ſpectacle intéreſſant » pour une perſonne qui aime à réflé- » chir ſur les erreurs de l'humanité ». Il me conduiſit dans une rue fort étroite; & après avoir ſuivi une allée longue & obſcure, nous montâmes à un quatriéme étage

étage dans une espèce de grenier séparé en deux parties. Il y avoit pour tapisserie quelques pancartes, où on lisoit en gros caractères des imprécations contre les gens qui retiennent l'argent qu'on leur prête; on voyoit sur une espèce de pupitre une grande Bible ouverte : c'étoit là tout l'ameublement.

Seroit-ce ici votre demeure, lui dis-je? » Non, c'est l'antre de l'usure, ré-» pondit-il, & c'est mon devancier qui » l'a décoré comme vous voyez; je n'ai » que le mérite de l'adoption. Appre-» nez, pour me mépriser autant que je » le mérite, quel commerce odieux m'a » fait embrasser depuis deux ans la honte » de paroître pauvre, plutôt que la pau-» vreté même ». Il me fit voir alors un livre où je trouvai le nom de plusieurs femmes du bas Peuple, avec une date à côté de chaque nom, & des chiffres qui m'étoient inconnus. » Voici, dit-il, ce » que ces noms & ces caractères singu-» liers expriment. On prête au commen-» cement de la semaine un ou plusieurs » écus de trois livres à différentes pau-» vres femmes ; elles en achetent des » denrées quelconques, parmi celles » qui sont de nécessité; elles les reven-» dent avec profit, & ce profit suffit

» ſouvent pour les faire vivre pendant » cette ſemaine.

C'eſt faire une bonne action, lui dis-je. » Suſpendez votre jugement, conti- » nua-t-il, je ne prêtois ces petites ſom- » mes que pour quelques jours, j'en re- » tirois un intérêt porté au plus grand » excès (*a*); & c'eſt par ce gain ſi con- » damnable qu'étant mis comme ceux » qu'on appelle les honnêtes gens, j'ai » ceſſé d'en être mépriſé. Vous ne croi- » riez pas, ajouta-t-il, avec quelle exac- » titude ces femmes viennent à jour » nommé rapporter la ſomme prêtée, » avec le tribut exceſſif que l'avarice leur » impoſe: elles ont entr'elles une auto- » rité de convention qu'elles exercent » avec rigueur contre celle qui a manqué » à ſes engagemens. Sur la ſimple dénon- » ciation de l'Uſurier, qui crie à l'in- » juſtice, on la bannit des lieux où leur » commerce ſe fait le plus favorable- » ment; & ſi elle oſe y reparoître, on » la maltraite avec un zèle qui ſe borne » rarement aux injures. Mais voici l'heure » où ces femmes vont venir, & ce ſera

(*a*) Suivant l'intérêt *du prêt à la petite ſemaine*, (c'eſt ainſi que cette uſure ſe nomme,) un écu de trois livres rapporte plus de cent ſols par an.

» la dernière fois; laissez-moi me mettre » en état convenable pour les recevoir; » sachez seulement que je m'appelle ici » *M. Mathurin.*

Il passa dans l'autre chambre, & bientôt plusieurs de ces femmes entrèrent; elles parurent étonnées de me voir. Monsieur est donc de la profession, me dirent-elles? Je répondis que *M. Mathurin* ne tarderoit pas à paroître; il arriva. Je restai très-surpris de le voir vêtu d'une manière qui le rendoit méconnoissable; son visage étoit obscurci par une grande perruque d'un roux brun, & une vieille casaque couleur d'olive lui descendoit jusqu'aux talons, (ajustement qui étoit apparemment une bienséance d'état). Ces femmes l'entourèrent, lui présentant le petit écu de la semaine, avec l'intérêt usuraire. Il leur laissa l'un & l'autre, leur dit qu'il alloit faire un voyage, & qu'elles ne le reverroient plus. Ces femmes crurent d'abord que c'étoit une moquerie: elles s'en allèrent enfin, lui donnant mille bénédictions.

» Oubliez mes erreurs, me dit-il, elles » me serviront à me défier de moi-mê- » me: je retourne au fond de ma Pro- » vince, où par des actions purement » généreuses j'effacerai, si je puis, de

» votre mémoire & de la mienne, la » honte de l'état que je quitte.

Ce que je venois de voir me donna l'idée qui fait la matière de cette Lettre. Je pensai à tout le bien qu'on pourroit opérer, si l'on prêtoit chaque semaine, *sans nulle sorte d'intérêt*, les diverses sommes dont l'Avare vend l'usage à un prix qui blesse l'honneur & les loix. Il me sembloit que cette générosité seroit d'autant plus secourable, qu'il y a peu de gens qui ne soient à portée de la pratiquer. Celui, par exemple, dont la fortune ne va qu'un peu au-delà du nécessaire, pourroit, sans se retrancher cette espèce de superflu, jouir de la satisfaction de procurer des jours plus doux à des gens qui les auroient passés dans la pauvreté & dans les larmes.

Une circonstance bien intéressante encore pour toute ame sensible, c'est que ces secours, ne fussent-ils que peu considérables, pourroient être répandus sur un grand nombre de personnes. Ainsi, que de malheureux secourus en proportion de ce que la somme des moyens augmente! Et ces moyens ne pourroient que se multiplier entre les mains de la vertu. Comme on punit les Usuriers

surpris dans ce commerce qu'ils rendent odieux, il y en a peu qui osent s'y livrer; au lieu que le nombre des Bienfaiteurs généreux deviendroit de jour en jour plus considérable par la force de l'exemple. Il faut remarquer encore que la portion retenue par l'Usurier sur le profit, seroit un avantage de plus pour l'indigent secouru.

J'examinai ensuite, si la personne qui prêteroit gratuitement, trouveroit dans ces femmes la même fidélité qu'elles gardent à l'Usurier qui les tyrannise. On ne croiroit pas que ce parallèle pût faire la matière d'un problême : je sentois cependant qu'il falloit l'approfondir.

Ces femmes, me disois-je d'abord, dans la crainte de perdre un secours qui leur est si utile, n'oseront pas en abuser. L'intérêt est souvent plus austère encore que la probité, dans les principes qu'ils ont en commun : & la raison en est sensible ; c'est que l'un malheureusement tient beaucoup plus à l'humanité que l'autre.

Mais combien il est à craindre aussi que ces femmes, disposées insensiblement à regarder ce dépôt comme un don, ne soient tentées de se l'approprier ! Elles compteront sur l'extrême généro-

sité, ou du moins sur l'indulgence de celui qui se plaît à les secourir ; car on n'a jamais meilleure opinion de son prochain, que quand cette estime nous sert à abuser de la bonté de son ame. De-là mille gens qui verront s'évanouir successivement les fonds qu'ils employoient à cette générosité, ou ne pourront plus les renouveller, ou seront découragés de n'avoir secouru que des ingrats.

Mais comment conclure de ces inconvéniens, qu'on se peut permettre l'usure ? Quand même on se seroit démontré que c'est l'unique moyen de rendre durables des secours si utiles pour le bas Peuple ; quand on pourroit (satisfait intérieurement de faire le bien) s'armer d'assez de courage pour affronter le blâme attaché à cet excès d'avarice, & donner tout le profit à d'autres indigens qui sont hors d'état de gagner leur vie, ce ne seroit là que de vaines excuses. Le premier devoir est l'obéissance aux Loix, tant qu'elles subsistent ; toute vertu de surérogation ne marche qu'après, & n'est plus vertu si elle les blesse.

J'imaginai d'avoir recours à l'expérience ; ce moyen m'en a fourni d'autres pour prévenir les pertes que peut occasionner cette bienfaisance exempte de

tout intérêt. Ce ſera la matière d'une ſeconde Lettre.

Pour expoſer enfin ce projet dans un jour qui le rende plus ſenſible encore, quiconque diſperſera chaque ſemaine cent petits écus qui lui ſeront rendus dans la ſemaine même, pourra garantir de la misère cent pauvres gens, ou du moins un grand nombre, & ſervira mieux l'Etat que s'il avoit diſtribué en pur don ces diverſes ſommes à des mendians. Il ne faut pas s'y tromper; faire l'aumône, ce n'eſt le plus ſouvent qu'entretenir l'oiſiveté, vice puniſſable dans toute ſociété; c'eſt détourner, en faveur de gens volontairemenr inutiles & à charge, des ſecours dûs à des infortunés que le manque de ſanté ou le poids de la vieilleſſe accable: mais ſecourir ceux à qui il ne reſte pour tout bien que la vie, & la vie devenue pour eux un malheur de plus, qui ne ſavent aucun métier, & qui ne demandent qu'à mériter qu'on les faſſe vivre; les ſauver, dis-je, de la faim ou de la mendicité, en leur donnant les moyens de s'occuper d'un commerce utile, c'eſt le plus digne uſage qu'on puiſſe faire de la raiſon & de la bonté du cœur.

Quelle carrière en effet ce genre de

bienfaiſance ouvre à ceux que l'abondance environne, & qui plus heureux encore, penſent en bon Citoyens! Ils n'auront beſoin que d'être ſecondés par des gens aſſez vertueux pour deſcendre dans tous les détails qu'une ſi digne occupation demande; & malgré ce qu'on dit de la corruption du ſiècle, ils trouveront, & dans toutes les conditions, de ces perſonnes ſi néceſſaires & ſi chères à la ſociété, par l'intelligence ſupérieure qu'elles emploient pour la ſervir. Le courage & l'activité, dans la vue de faire le bien, ſont toujours des qualités louables, ſans doute; mais elles ſeules ne rempliſſent pas leur objet: l'eſprit, dans la pratique des vertus, eſt au moins auſſi néceſſaire que le zèle. Je ſuis, &c.

LETTRE DEUXIÈME.

MONSIEUR,

IL me reſte à établir quelques moyens que l'expérience & la réflexion m'ont fait connoître, pour empêcher que la bienfaiſance dont la Lettre précédente découvre l'utilité, ne ſoit onéreuſe aux Bienfaiteurs, afin qu'elle s'accrédite ſucceſſivement dans les eſprits.

Conſidérons d'abord les obſtacles que les Bienfaiteurs peuvent apporter eux-mêmes, par un zèle mal éclairé, au ſuccès qu'ils ſe propoſent.

Combien doivent-ils ſe défendre d'une certaine facilité mal entendue qu'on honore du nom de pitié, & qui cède aux plaintes, aux pleurs, aux cris, ſans examiner ſi c'eſt preſtige ou réalité? On ſe croit ſenſible, on s'en applaudit peut-être; on n'eſt que foible.

Encore ſi cette foibleſſe ne faiſoit tort qu'à la raiſon de celui qu'elle abuſe; mais elle déplace, elle borne le bien qu'on vouloit faire & qu'on auroit pro-

duit : différence bien cruelle pour les malheureux laiſſés dans la peine, & qui auroient ceſſé de ſouffrir.

Parmi les indigens, il en eſt, & c'eſt peut-être le plus grand nombre, qui le ſont & le ſeront malgré les ſecours, par le dérangement de leur conduite, ou par leur lâche amour pour l'oiſiveté : quelques-uns ſe font aiſément reconnoître.

Ardens dans leurs pourſuites, preſque toutes leurs démarches tiennent de cette conduite, ſource de leur miſère ; l'indiſcrétion s'y marque ſans meſure ; ils vous entament avec un ton d'habitude & de confiance ; les refus doux & ſévères les irritent plus qu'ils ne les mortifient ; car ils ne prennent pas garde au ton : alors ils emploient & confondent les reproches, les prières, les récits douloureux ; tout eſt outré, tout décèle l'affectation. Ce qui les caractériſe encore davantage, c'eſt que s'ils ont une fois réuſſi à vous perſuader, leurs beſoins augmentent : ils prennent dans leurs nouvelles demandes un ton d'empire, & c'eſt alors qu'ils agiſſent d'après le ſentiment, car ils ne doutent pas de réuſſir : s'ils remercient, c'eſt par des proteſtations exceſſives, & ce langage n'eſt pas celui de la reconnoiſſance ; ſa ſincérité la rend ſun-

ple dans ſes diſcours, ce n'eſt que dans ſa conduite qu'elle éclate.

Combien ceux dont l'ame eſt affligée de leur état purement malheureux, ſe conduiſent différemment! Nulle amertume, nulle exagération dans leurs plaintes; ils vous intéreſſent moins par le récit de leurs malheurs, que parce qu'ils en ont le ſentiment. Vous voyez qu'un ſimple accueil eſt un adouciſſement à leur peine: les refus ſévères les rendent interdits, ils s'affligent, & vous laiſſent: oſent-ils inſiſter, du moins leurs inſtances ne tiennent jamais de la perſécution; s'ils obtiennent, ils s'attendriſſent, on ſent que c'eſt leur cœur qui remercie.

Mais pour être plus ſûr encore de ne s'y pas méprendre, il eſt des moyens qui ſont à la portée de tous les eſprits, la patience, & d'exactes perquiſitions. Quoique la malice ou la légéreté influe ſur la plupart des jugemens, les indigens qui méritent d'être plaints ſont connus pour tels.

Il ſera prudent encore de chercher à démêler quelle ſorte de commerce peuvent embraſſer ceux que vous aurez deſſein de ſecourir; car dans le bas Peuple, & même dans des conditions plus élevées, la plupart des gens ne ſont capa-

bles de porter leurs vues que vers un ou deux objets seulement.

Une conduite plus nécessaire encore, c'est d'être sévèrement exact à retirer, au terme indiqué, les sommes qu'on aura prêtées, quelques motifs qu'allèguent pour les garder encore ceux qui les rapportent; il faut les accoutumer à s'en dessaisir, à dépendre de votre bonne volonté; il n'y a que les liens serrés & multipliés qui astreignent le commun des hommes.

Mais telle est l'erreur ou le peu de courage de la plupart des gens du monde qui aiment à faire le bien: dès qu'ils apperçoivent l'indigence, ou ce qui lui ressemble, ils se hâtent de secourir, afin de pouvoir en détourner leur vue: ce spectacle les attire & les importune. On pourroit les comparer dans ces petits accès de sensibilité, à ce qu'une personne de beaucoup d'esprit a dit des vieilles gens: *Tout les attendrit, rien ne les afflige.*

Après toutes les précautions qui viennent d'être indiquées, on ne peut employer trop de rigueur contre ceux qui par une mauvaise conduite habituelle, ou manque de bonne foi, auront dissipé ou retenu l'argent qu'ils devoient rendre,

Ne les plus secourir ne seroit pas une punition suffisante par rapport à l'exemple; c'est dans ce cas que des Ministres de la Justice pourroient partager le mérite de cette bienfaisance en la secourant de leur autorité; ils prononceroient quelques peines; & pour rendre manifeste & la faute & la punition, les Bienfaiteurs auroient soin de garder & de s'entrecommuniquer une liste des gens qui les auroient trompés.

Je pourrois nommer trois personnes bien connues, & du moins aussi estimées, qui depuis quelque temps ont bien voulu, en suivant les vues que je leur ai indiquées, s'employer à cette généreuse occupation: elles n'ont jusqu'à présent éprouvé aucunes pertes sur le peu d'argent que j'ai pu leur confier; elles ont trouvé de l'exactitude & de la reconnoissance. On ne sait pas assez dans ce siècle-ci combien les actions vertueuses peuvent influer successivement sur les mœurs du commun des hommes. On ne nie pas qu'il n'y ait en général beaucoup d'esprit dans la Nation; c'est avouer qu'il y a un fond de raison & d'humanité qui ne demande, pour opérer les effets les plus utiles, que des routes fréquentées & des exemples multipliés.

Il eſt vrai que cette généroſité que je viens de dépeindre entraîne une infinité de détails & de ſoins peu propres à flatter l'orgueil. Mais quelles vues d'ambition, quels projets n'en exigent pas d'infinis, & ſouvent accompagnés de plus de dégoûts encore ? On s'expoſe à tant de contradictions, on ſe plie à tant de ſoupleſſes dans le Pays des honneurs ; les routes ne ſont pas moins pénibles dans celui de l'eſprit. Quel travail pour compoſer un Ouvrage dont le mérite ſera du moins conteſté ! Que d'opiniâtreté pour former ou s'approprier un ſyſtême décrié avant ſa naiſſance, oublié avant qu'il ſoit achevé ; & tout cela dans l'eſpérance ſi ſouvent trompeuſe d'acquérir de la conſidération ; tandis que dans la route que je propoſe, & qui n'exclut aucune autre ambition raiſonnable, on eſt ſûr de la plus chère de toutes les récompenſes, la ſatisfaction de faire le bien, & d'être aimé ! Je ſuis, &c.

LETTRE
SUR
LA BIENFAISANCE,
A M. DUCLOS.

AGRÉEZ, mon illuſtre Confrère, que je vous faſſe part de quelques réflexions dont l'objet eſt de détruire une erreur nuiſible au penchant de faire autant de bien qu'on le pourroit. Vous êtes dans l'habitude de répandre de nouvelles lumières ſur les principes les plus utiles aux mœurs. Si vous traitez la matière dont je vais vous entretenir, je n'aurai d'autre part à l'Ouvrage que le titre : mais je ſai que je ne dois prétendre à aucune rivalité avec vous ; & ſi ce n'eſt pas l'amitié qui m'en convainc de jour en jour, c'eſt elle du moins qui me fait l'avouer avec plaiſir.

Il y a beaucoup de différence entre l'impreſſion que les ingrats doivent faire ſur notre eſprit, & celle que doit nous cauſer l'ingratitude. On condamne les

ingrats par sentiment & par réflexion; l'horreur qu'on se sent pour eux est légitime : cependant on est plus sensible à l'ingratitude, que raisonnablement on ne devroit l'être.

Si l'on s'examine, on verra que le dépit de s'être trompé dans le choix des personnes qu'on a obligées, n'est pas la principale cause de cette sensibilité outrée. On est encore plus blessé de se voir privé du retour qu'on avoit lieu de se promettre; car il est des vertus dont on peut attendre une certaine récompense, sans qu'elles en deviennent moins pures: & ce seroit mal servir l'humanité, que de lui ôter, dans la vue de la perfectionner, l'aiguillon qu'elle trouve en elle-même pour se porter aux bonnes actions. Par exemple, la reconnoissance, le zèle, l'amitié même, ces liens si chers de la société, doivent naturellement être regardés comme le prix des services. S'il arrive que ce tribut soit fréquemment refusé, on se dégoûte de la bienfaisance, parce qu'on ne la considère plus que comme une duperie; on se trompe, & c'est un préjugé dangereux que je voudrois détruire.

La bienfaisance est peut-être la seule vertu qu'on ne conteste pas à celui qui

la poſsède. Sommes-nous doués des talens de l'eſprit, ſoit jalouſie, ſoit manque de lumières, on peut nous les refuſer, ou du moins en évaluer mal l'étendue. L'équité la plus conſtante n'eſt pas toujours reconnue dans ceux qui ſont chargés de décider entre des intérêts oppoſés. La prévoyance, l'élévation, la juſteſſe, ces qualités ſi néceſſaires à l'eſprit de gouvernement, reſtent ſouvent cachées ſous ce même myſtère qu'elles ont ſi heureuſement employé pour réuſſir. Il y a enfin peu de qualités ou de vertus qui ne ſoient quelquefois obſcurcies ou méconnues. La bienfaiſance, au contraire, porte un caractère marqué, & trouve toujours quelque récompenſe. *Un bienfait n'eſt jamais perdu*, a dit un de nos plus aimables Poëtes; & cette maxime eſt vraie. Avec une ame ſenſible aux peines des autres, avec l'habitude de ſervir leurs vues, quand la raiſon les avoue, on a bientôt la réputation due à cette conduite: mille gens ont du penchant à vous aimer, & de tels partiſans ſont ordinairement les plus fidèles. Une voix ſecrette leur dit qu'ils vous trouveroient au beſoin; ils partagent gratuitement la reconnoiſſance que d'autres vous accordent, & ſe

chargent de celle qu'on vous refuſe. Ce ſentiment plaît, parce qu'on aime à s'en croire capable, & que cette reconnoiſſance gratuite eſt une eſpèce de généroſité, & même un bienfait. Inſenſiblement les eſprits ſont diſpoſés en votre faveur. S'il vous arrive quelques revers, le Public n'eſt injuſte à votre égard que le moins qu'il peut l'être. Les malheureux commencent toujours par être décriés, c'eſt l'uſage; on veut qu'ils ayent mérité leur diſgrace. Dans une ſituation ſi critique, n'eſt-ce pas une conſolation bien chère de voir d'abord les ſentimens ſe partager, & enfin le plus grand nombre s'occuper à vous défendre?

Le penchant que les hommes ont à condamner eſt ſi reconnu, qu'on peut dire en fait de réputation attaquée, que la pluralité des voix, lorſqu'elle abſout, eſt égale à l'unanimité dans le cas contraire.

On doit donc regarder la bienfaiſance comme un fonds qui rapporte toujours de manière ou d'autre. Qu'importe que le champ le plus ſoigneuſement cultivé reſte ſouvent ſtérile, ſi vous retirez d'ailleurs la récompenſe de vos travaux? C'eſt en s'imprimant bien de tels principes, qu'on parvient à ſe garantir

du découragement qui ſuit ordinairement les fréquentes ingratitudes qu'on éprouve ; & c'eſt ſpécialement aux perſonnes en place que cette façon de penſer eſt néceſſaire ; la reconnoiſſance qu'ils inſpirent n'eſt ſouvent qu'un ſentiment conditionnel ; il s'exténue, il s'évanouit même, à moins que de nouveaux bienfaits ne le reproduiſent dans ceux qu'ils en ont déja comblés. On leur aura procuré des avantages qui influent ſur le bonheur de leur vie ; un petit ſervice les tente, & ne peut être accordé ; tout le paſſé eſt en pure perte : manière de penſer bien extravagante ! Leurs droits pour obtenir ſont toujours en proportion du nombre de leurs prétentions ; les ſervices reçus n'entrent jamais dans le calcul : mais l'homme en place, quand il eſt doué d'une raiſon ſupérieure, prévoit l'injuſtice, la ſent & l'abandonne à elle-même ; content de mettre les ingrats au rang des hommes qu'il peut regarder avec indifférence, ſon accueil leur épargne la honte, ou leur dérobe cette ſatisfaction préſomptueuſe que pourroit leur cauſer l'air du reproche. Dans des cas de concurrence, ils ne ſeront préférés ni exclus, l'équité ſeule fera leur deſtinée. Auſſi cette conduite

lui ramène-t-elle ceux à qui il reſte quelque vertu ; elle lui concilie de nouveaux amis, & pour dire plus, elle arrache ſecrétement l'eſtime des ingrats même qu'elle achève de deshonorer. Il faut toujours en revenir à notre Philoſophe la Fontaine, *un bienfait n'eſt jamais perdu.* Je ſuis, &c.

LETTRES

A MADAME

LA M... DE B***,

Sur la manière de lire la plus utile aux gens du monde.

LETTRE PREMIERE.

MADAME,

VOUS êtes dans l'habitude de lire, & parmi les personnes assez heureuses pour vivre en société avec vous, la plupart connoissent tout le prix d'une occupation qui remplit si bien les momens de loisir. Comment vous ont-elles laissé ignorer une découverte du siècle passé qu'on a perfectionnée dans le nôtre, & qui semble faite exprès pour les

gens du monde que la lecture amuse ? Je vais vous expliquer les avantages que renferme cette découverte ; ils sont tels, que vous serez peut-être tentée de croire qu'il y entre du surnaturel.

Par exemple, sans employer plus de temps ni plus d'attention que vous n'en donnez à vos Livres, il ne tiendra qu'à vous de connoître un bien plus grand nombre d'Ouvrages.

Vous avez naturellement de l'esprit. Hé bien, votre esprit, sans rien perdre des graces de ce naturel qui lui réussit si bien, sera porté vers plus d'objets ; il deviendra plus orné, plus juste, & par conséquent l'usage que vous en ferez sera plus satisfaisant pour vous-même.

Vous ne trouvez actuellement dans un Livre que ce que l'Auteur y a mis : avec le secret dont je parle, vous connoîtrez ce qu'il auroit dû y mettre encore.

Tel Auteur ne traite une matière que suivant l'étendue de son génie & de ses connoissances ; souvent il ne va pas aussi loin que ceux qui l'ont précédé dans cette carrière. Tandis qu'il restera en chemin, vous serez conduite au terme où il n'est point parvenu. Quelle diffé-

rence ! Vous n'auriez apperçu que le degré de lumière employé dans l'Ouvrage; vous aurez le plaisir d'apprendre où en est l'esprit humain sur cette même matière.

Tel autre dénué de génie aura saisi une matière qui excite la curiosité. La stérilité de son esprit le force à s'attacher opiniâtrement à cette production; il cultive pour ainsi dire son Livre comme on cultiveroit un champ étendu & fertile ; il l'enfle, il le reproduit en divers temps; le Volume grossit toujours, & le mérite s'exténue toujours davantage: il arrive ce qu'un Journaliste (*a*) estimé pensoit des torts qu'un certain Ecrivain qu'il cite se permettoit dans ses Ouvrages. *Le malheur que j'y trouve*, disoit-il, *c'est que ce sont les Lecteurs qui en font la pénitence.* L'expédient que je vous propose, Madame, vous instruira de ces mêmes fautes, & vous sauvera du dégoût de les expier.

Il est des genres d'Ecrits que vous gagneriez beaucoup à connoître, & dont la seule idée vous a rebutée, ou par

(*a*) L'Auteur de l'Année savante, Ouvrage périodique composé en Hollande au commencement de ce siècle-ci.

crainte de ne les pas entendre, ou par celle de n'y trouver que de l'ennui. Vous ſerez bien étonnée de voir les choſes abſtraites ſe rapprocher de vos idées, la Phyſique, la Métaphyſique même, vous parler vôtre propre langage, & vous faire trouver en vous-même une pénétration, une fineſſe d'eſprit que vous ne vous connoiſſiez pas, parce que rien ne vous avoit amenée à en faire uſage : vous prendrez du moins des connoiſſances ſuffiſantes pour entendre parler avec plaiſir de ces matières contre leſquelles vous étiez prévenue ; c'eſt un monde nouveau qui vous auroit été inconnu, & que vous aimerez à parcourir.

Vous ne liſez pas, on le ſait, dans la vue d'aſpirer à la réputation de bel eſprit, ni de paroître ſavante ; mais la converſation engage ſouvent à parler du Livre du jour ; & lorſqu'on eſt dans l'habitude de lire de la manière dont je veux parler, on décide moins, parce qu'on juge mieux.

Loin d'exagérer le mérite du ſecret dont je fais l'éloge, je n'en ai expoſé qu'une partie. J'expliquerai dans une autre Lettre le mot de l'Enigme. Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE

LETTRE DEUXIÈME.

MADAME,

SUR la fin du siècle passé, deux Hommes célèbres (*a*) s'approprièrent, en quelque sorte, les Ecrits nouveaux à mesure qu'ils paroissoient, & avec un tel art, que les Auteurs y gagnoient souvent par la manière modérée & claire dont les beautés & les défauts de l'Ouvrage étoient exposés & compensés; en un mot, ils donnoient des *Extraits*, & ces Extraits auroient presque entièrement tenu lieu de plusieurs Livres, s'ils se fussent perdus : ils éclairoient quelquefois le Lecteur mieux que l'Ecrit même ne l'auroit fait. Cet Art s'est encore perfectionné ; on peut en croire le témoignage d'un Académicien jeune, mais dont le savoir éminent & l'esprit vraiment philosophique sont reconnus dans

(*a*) Bayle & le Clerc.

toute l'Europe (*a*). Voici comment il s'explique : *Un Ecrivain respectable, dont je louerois ici les différentes productions, si je ne me bornois pas à l'envisager comme Philosophe ..... a appris aux Savans à secouer le joug du pédantisme ; supérieur dans l'art de mettre en leur jour des idées les plus abstraites, il a su par beaucoup de méthode, de précision & de clarté, les abaisser à la portée des esprits qu'on auroit cru le moins faits pour les saisir ; il a même osé prêter à la Philosophie les ornemens qui sembloient lui être étrangers, & qu'elle paroissoit devoir s'interdire le plus sévèrement ; & cette hardiesse a été justifiée par le succès le plus général & le plus flatteur.*

Le grand Homme qui vous découvre des Régions si nouvelles, est encore (*b*), & il est le même, quoique dans un âge extrêmement avancé. Il a dit de Newton *qu'il avoit conservé tout son esprit jusqu'au dernier moment, comme si les facultés de son ame n'avoient été sujettes qu'à s'éteindre, & non pas à s'affoiblir.* Il n'est pas dif-

(*a*) M. d'Alembert, Discours préliminaire sur l'Encyclopédie.

(*b*) M. de Fontenelle.

ficile de faire l'application de ce portrait à M. de Fontenelle lui-même. Tel eſt le partage d'un homme auſſi univerſel que lui; ſur quelque qualité de l'eſprit que tombe l'éloge qu'il donne, il prépare, ſans s'en appercevoir, aux Hiſtoriens littéraires des moyens de lui rendre toute la juſtice qui lui eſt dûe.

Ce ſont des ſecours ſi favorables pour lire beaucoup, & pour bien lire, que je réclame pour vous, Madame. N'en croyez que votre expérience; commencez par les *Journaux de Bayle & de le Clerc.* Je vous indiquerai encore d'autres Ecrits de ce genre (*a*). Liſez les Eloges des Académiciens des Sciences par M. de Fontenelle; vous entendrez les Ecrits qui ont fait leur réputation; vous croirez avoir vécu avec eux; vous ſaurez le degré d'eſtime qui leur eſt dûe; & ce qui eſt bien plus ſatisfaiſant encore, vous connoîtrez, comme je l'ai dit dans ma Lettre précédente, juſqu'où le ſiècle eſt parvenu dans telles ou telles connoiſſances. Ainſi, ſpectatrice tranquille &

(*a*) Les Journaux compoſés par des Sociétés ſavantes, deux Ecrits périodiques qui forment déja quelques Volumes.

diſpenſée de toute application pénible, vous verrez le monde littéraire s'offrir à vos regards; vous éprouverez de plus en plus tous les avantages, tous le plaiſir attaché à cette manière de lire.

Vous concevez, ſans doute, que je n'étends pas ce conſeil ſur tous les Livres en général. En effet, les Extraits ne ſont pas également utiles pour tous les Livres, parce que tous les Livres n'en ſont pas également ſuſceptibles. Il y a des Auteurs qui entrent dans des détails qui ne ſont pas néceſſaires à tous les Lecteurs: ces Ecrivains ſemblent, en compoſant, étudier eux-mêmes leur matière. Les Extraits de ces ſortes d'Ouvrages ſont quelquefois auſſi utiles, & ſouvent plus agréables à un Lecteur intelligent, que les Ouvrages mêmes. Mais il y a de certains Livres dont l'Auteur a reſſerré ſa matière, comptant ſur l'eſprit du Lecteur, ou le ſuppoſant déja inſtruit; il ſupprime ce que l'intelligence & la réflexion peuvent ſuppléer; il aſſocie le Lecteur à ſes idées & à ſa méthode.

Les Extraits ne font connoître qu'imparfaitement ces ſortes d'Ouvrages. Je ne propoſerai donc pas de lire en extrait *les Eſſais de Montagne*, *les Dialogues de*

M. de Fontenelle, ſes divers Traités, les Maximes de M. de la Rochefoucault, les Conſidérations de M. Duclos, ni les Caractères de la Bruyère, &c. Il y a des Ouvrages qu'il faut lire & relire en entier. J'oſerai dans la ſuite vous expoſer mes vues ſur ce choix. Cette Lettre-ci n'eſt peut-être déja que trop longue. Je ſuis, &c.

LETTRE TROISIÈME.

MADAME,

QUOI ! vous étiez déterminée à lire dans toute leur étendue, la Mythologie, l'Hiſtoire Ancienne, l'Hiſtoire Romaine, & enfin les Hiſtoires générales des Nations de l'Europe ? Permettez-moi de vous le dire, il n'y a que des gens réſolus d'en faire leur étude particulière qui puiſſent embraſſer des objets ſi vaſtes. Je ne prétends pas aſſurément dégrader les Ouvrages dont je parle ; mais je crois pouvoir avancer raiſonnablement que dans le grand nombre de volumes qu'ils compoſent, il en eſt peu que les perſonnes du monde puiſſent lire en entier avec utilité : c'eſt le cas où des Extraits étendus, & ſur-tout bien raiſonnés (*a*), les inſtruiſent davantage.

(*a*) Voyez l'excellent Extrait de la Généalogie de la Maiſon d'Auſbourg, par M. de Foncemagne, Journal des Savans, 1740 & 1741.

Vous concevez, Madame, que j'excepte de cette espèce de règle l'Histoire de notre Nation : nous devons chercher à la connoître aussi complétement qu'il est possible, saisir à cet effet les moyens de fixer dans notre mémoire tout ce qui la constitue, tout ce qui la rend intéressante. Cette connoissance vient d'être rendue plus facile. Nous avons un abrégé (*a*), dont le succès général parmi nous a été récemment justifié par l'éloge le plus flatteur à tous égards, dont un Auteur puisse être honoré (*b*).

Je croirois que le secours des Extraits pourroit être préféré par rapport à des matières sujettes à rebuter les Lecteurs pour qui elles sont entièrement nouvelles; je veux dire les Traités historiques & critiques sur la Philosophie, sur la

(*a*) Par M. le Président Hénault.

(*b*) Il vient de paroître un Abrégé chronologique de l'Histoire de France, qu'on peut regarder comme un élixir des faits les plus remarquables de cette Histoire. Le judicieux Auteur de cet Ouvrage a eu l'art de donner des graces à la Chronologie même. Savoir ce que le Livre contient, c'est posséder parfaitement l'Histoire de France. Je ne me flatte point d'avoir mis les mêmes agrémens dans cet Essai; mais je croirai mes peines récompensées, si cet Ouvrage peut devenir utile à notre jeunesse, & ménager du temps aux Lecteurs qui n'en ont point à perdre. *Discours préliminaire des Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg, page* 18.

nature de l'Esprit, sur les Langues, l'Eloquence & la Poësie, &c. Quant aux Ouvrages d'agrémens, je penserois qu'il faut ou ne les pas lire, ou les lire en entier. J'entends par Ouvrages d'agrémens, certaines dissertations courtes, instructives ou curieuses. Par exemple, *celles de M. de Cambray pour l'éducation de Monseigneur le Duc de Bourgogne ; le Dialogue sur la Musique des Anciens* (a) ; *la Dissertation sur les Epreuves* (b) ; *les Lettres Philosophiques* (c), *comme les Lettres Persanes ; ou intéressantes, comme les Lettres Péruviennes ; ou amusantes, comme celles de Madame de Sévigné.* Les Poësies des bons Auteurs, les Ouvrages de Théâtre qui font connoître l'excellence de l'Art, & particulièrement ceux qui se rapprochent le plus de l'état de perfection où M. de Fenelon (d) ne désespéroit pas de les voir parvenir. *Etat où la Religion la plus pure n'en seroit point alarmée, parce qu'ils n'inspireroient que l'amour des*

(a) Par l'Abbé de Châteauneuf.

(b) Par M. Duclos, Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome 13.

(c) Voyez les Lettres de M. Rémond de Saint Mard.

(d) Dans son Traité sur la Grammaire, la Rhétorique & la Poëtique, page 93.

vertus

vertus & l'horreur des vices. Il faut convenir que depuis quelques années notre Théâtre a fait des pas très-marqués vers une perfection si désirable (*a*).

Je distinguerois quelques autres Ouvrages d'agrémens, qui étant mis en Extraits, pourroient satisfaire davantage le plus grand nombre des Lecteurs. Je parle des Traités sur les Arts & sur le goût. J'ai fait à ce sujet une expérience que vous ferez peut-être bien aise de faire vous-même, Madame. Une personne d'esprit, qui jusque-là n'avoit lu que par amusement, ne connoissoit que comme un Livre généralement approuvé, celui de M. l'Abbé *du Bos* sur la Peinture & la Poësie. Je l'engageai à le lire; elle jugea qu'il ne démentoit point sa réputation: mais quoiqu'il y eût dans cette dernière Edition un certain ordre qu'on pouvoit désirer dans les précédentes, la nouveauté dont étoient pour elle les matières différentes renfermées dans ce Livre, fit qu'elle ne les saisit pas également. Je lui persuadai d'en lire l'Extrait (*b*): elle m'a avoué qu'à la faveur de cette nouvelle lumière,

(*a*) Alzire, le Méchant, Cénie, Mélanide, &c.
(*b*) Journal des Savans, 1741.

elle avoit beaucoup mieux ſenti l'enchaînement, les beautés de l'Ouvrage, ainſi que le mérite de l'Auteur : elle n'avoit pas remarqué à la première lecture, que dans cet ingénieux Traité, l'objet le plus digne d'éloges, & qui échappe au commun des Lecteurs, c'eſt la manière dont M. l'Abbé du Bos démêle en nous les cauſes du plaiſir que nous font la Peinture & la Poëſie, ſources d'où naiſſent les beautés de ces deux Arts.

Je ne m'en ſuis pas tenu à cette ſeule épreuve; j'ai indiqué à quelques autres perſonnes auſſi peu inſtruites, divers genres d'Ecrits dont elles n'avoient aucune idée (*a*); je les ai amenées par degrés à lire, ſans le ſecours d'aucun Extrait, des Ouvrages qui demandent de la part du Lecteur une certaine intelligence que donne l'habitude de faire uſage de ſon eſprit (*b*). J'eſpère qu'a-

(*a*) Un nouveau Traité du Beau, une Diſſertation phyſique concernant une maiſon conſtruite avec de la glace dans l'hiver de 1740, quelques Hiſtoires étrangères, & notamment la Deſcription du Cap de Bonne-Eſpérance. Journal des Savans, 1741 & 1742.

(*b*) Traité des Syſtêmes, par M. l'Abbé de Condillac.

Les Arts réduits à un ſeul principe, par M. l'Abbé le Batteux.

vant qu'il ſoit peu, vous me témoignerez la même ſatisfaction qu'elles ont eu à connoître des Ecrits eſtimés qu'elles n'auroient jamais imaginé de regarder ; elles me remercient tous les jours de leur avoir découvert cette carrière.

Permettez-moi, pour terminer ma Lettre, d'ajouter ici quelques remarques ſur les inconvéniens qui naiſſent ſouvent de la manière de lire que vous avez juſqu'ici pratiquée. Si mes réflexions vous perſuadent, vous éviterez ces mêmes inconvéniens, en ſuivant la route que je viens de tracer.

Quand nous ne conſultons que notre impreſſion, ſans le ſecours d'aucune autre lumière, le ſentiment qui nous reſte de la lecture d'un Ouvrage ne vient pas toujours de l'Ouvrage même ; il y a quelquefois en nous des motifs ſecrets d'approbation ou de dégoût auxquels nous cédons ſans les démêler ; il y en a d'autres qui nous ſont inſpirés.

Par rapport aux premiers, j'ai ſouvent remarqué que les gens dont l'opinion n'eſt qu'un premier mouvement qu'ils n'ont jamais comparé au ſentiment d'autrui, & qui n'ont rien examiné, rien diſcuté, ſont non-ſeulement plus ſujets à ſe tromper, mais encore tien-

nent à leur opinion avec la plus grande opiniâtreté. En vain viendroit-on à les convaincre ; ils disputeroient encore, même après qu'on les auroit persuadés. En général, les gens accoutumés à avoir raison, sont les plus lians dans la Société ; & cette qualité est un des plus grands avantages que nous donne la justesse de l'esprit.

Nous sommes quelquefois, à l'égard des Ecrivains de notre siècle, portés à une sorte d'ingratitude dont il n'appartient qu'aux Ecrivains du premier ordre d'être l'objet. Instruits par leurs Ecrits à sentir les vraies beautés, si dans un Ouvrage nous ne sommes pas également frappés de ce mérite transcendant que nous avons admiré dans leurs premières productions, nous devenons pour eux des Censeurs sévères, sans songer que le genre de ces beautés n'étant plus si nouveau pour nous, peut, à mérite égal, nous faire moins d'impression ; nous leur opposons leurs propres succès ; nous avons enfin l'injustice de ne leur pas tenir compte de ce qu'ils sont encore supérieurs aux autres, quand ils paroissent inférieurs à eux-mêmes.

On croiroit qu'un Auteur accoutumé

à plaire, peut eſpérer un grand ſuccès quand il choiſit certains ſujets accrédités, parce qu'ils fourniſſent beaucoup par eux-mêmes. Il arrive au contraire, qu'attendu l'opinion ſouvent exagérée que nous nous ſommes formée de ces mêmes ſujets, il eſt preſqu'impoſſible de nous les préſenter d'une manière qui nous ſatisfaſſe pleinement; & telle eſt notre erreur, que nous accuſons l'Auteur d'incapacité, parce que nous ne ſentons pas notre ivreſſe.

Quant aux jugemens qui nous ſont inſpirés, on trouve fréquemment dans les Sociétés des gens qui ont le malheur de décider mal, & l'empreſſement de décider toujours; leur ton abſolu & habituel parvient ſouvent à impoſer aux perſonnes qui n'auroient beſoin pour les mettre à leur place, que de ſe ſouvenir qu'elles ont plus d'eſprit que de tels Juges; mais malheureuſement ce n'eſt pas le ſeul cas où le bruit fait taire la raiſon.

Bien des Lecteurs pèſent plus les mots que les penſées. Si quelques termes ne leur plaiſent pas, ou leur ſemblent prêter à ce ridicule qu'ils ſavent donner ſi gratuitement, ils s'en tiennent conſtamment à ces foibles ſujets de dégoût,

comme ſi le ſentiment qui nous porte à approuver étoit à craindre. Triſte ouvrage d'une fauſſe délicateſſe qui ne vaut pas le moindre des plaiſirs qu'elle nous dérobe.

Avec le ſecours des Extraits du genre de ceux qui inſtruiſent, ces préventions ſecrettes qui nous ôtent la liberté de juger, cet aſcendant uſurpé ſur notre eſprit, cette ſéduction d'un goût faux que nous prenons pour délicateſſe, tous ces piéges, dis-je, nous ſont découverts; & quand même nous ne les appercevrions pas, nous leur échappons par un ſentiment de juſteſſe qu'établit en nous l'habitude de faire uſage de notre eſprit.

Vous me faites la juſtice de croire, Madame, que je ne réclame pas ici indifféremment tout ce qu'on nomme Extraits. On ne peut mettre à ce rang certains amas de faits plus ignorés que curieux, ſans liaiſon, ſans ſuite, & dénués de toute réflexion qui inſtruiſe, non plus que de ſimples Sommaires qui donnent à peine l'idée d'un Livre. Je parle des Extraits du genre des modèles cités dans ma ſeconde Lettre. Nous avons vu pendant pluſieurs années des jugemens où régnoit preſque toujours cet *Eſprit critique*, qui dans le deſſein d'amu-

ſer, s'attache à défigurer les Ouvrages ; condamne avec complaiſance, ou ne loue un Auteur que pour nuire à quelqu'autre. L'on peut dire que l'infidélité volontaire dans les Extraits eſt un manque de probité auſſi mépriſable que celui qui naîtroit de l'avarice, ou de telle autre ſource également odieuſe ; ſouvent ce n'étoit que dans une ſimple annonce que tel Livre nouveau étoit pleinement décrié : car, comme on le ſait, la cenſure produit toujours ſon effet d'une manière plus étendue que ne fait un éloge ; on n'a pas à craindre que la louange mène trop loin les Lecteurs qu'elle cherche à prévenir, elle ne les empêchera pas de découvrir les défauts ; on peut s'en rapporter ſur cela à leur pénétration, & même à leur zèle.

Mais dans des Extraits accompagnés de jugemens éclairés, les Ouvrages excellens ou médiocres ſont expoſés par toutes les faces qui les caractériſent ; c'eſt au Lecteur à ſe décider : il voit, il connoît, il penſe ; effet que produit rarement la manière de lire ordinaire : tant que le Livre plaît, on va d'une page à une autre ; ſans réflexion, on s'abandonne aux idées d'autrui comme ſi on n'en avoit point à ſoi ; bientôt la

lecture fatigue ou ennuie ; on la ceſſe ; & cette impreſſion d'ennui eſt ſouvent tout ce qu'il en reſte : l'attention eſt mieux ſoutenue par un Extrait raiſonné ; l'eſprit eſt plus en mouvement : il eſt vrai que ce ſecours ne nous mène pas, à beaucoup près, juſqu'à devenir ce qu'on appelle Savans ; mais on apprend du moins à faire cas des gens qui ſont parvenus à l'être, parce qu'on acquiert aſſez de lumières pour ſentir combien il eſt aiſé d'avoir diverſes connoiſſances ſuperficielles, & difficile d'être parfaitement inſtruit ſur une ſeule matière ; enfin c'eſt un moyen de ſaiſir le milieu entre l'ignorance qui rend l'eſprit ſtérile, & le ſavoir qui ſouvent le rend préſomptueux & farouche.

Fin du ſecond Volume.

TABLE

TABLE DES PIECES

Contenues en ce Volume.

Discours de réception de M. de Moncrif à l'Académie Françoise, le 29 Décembre 1733. Page 1
Dissertation. De l'objet qu'on doit se proposer en écrivant. 11
Les Ames rivales. 17
*Lettre à Madame de *** sur les Ames rivales.* 55
Dissertation. Qu'on ne peut ni ne doit fixer une Langue vivante. 63
Lettre à M. Astruc, sur les Charlatans. 81
Réflexions sur quelques Ouvrages faussement appelés Ouvrages d'imagination. 93
Réponse de M. de Moncrif, Directeur de l'Académie Françoise, au Discours prononcé par M. l'Evêque de Bayeux, le jour de sa réception 16 *Mars* 1743. 106
De l'Esprit critique. 118

Réponse de M. de Moncrif, Directeur de l'Académie Françoise, aux Discours prononcés par Messieurs Bignon & de Maupertuis, le jour de leur réception 27 Juin 1743. 134
Lettre sur M. l'Abbé Terrasson. 149
Lettres sur l'Usure. 159
Lettre sur la Bienfaisance, à M. Duclos. 175
*Lettres à Madame la M... de B*** sur la manière de lire la plus utile aux gens du monde.* 181

Fin de la Table.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
Universi
D